



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

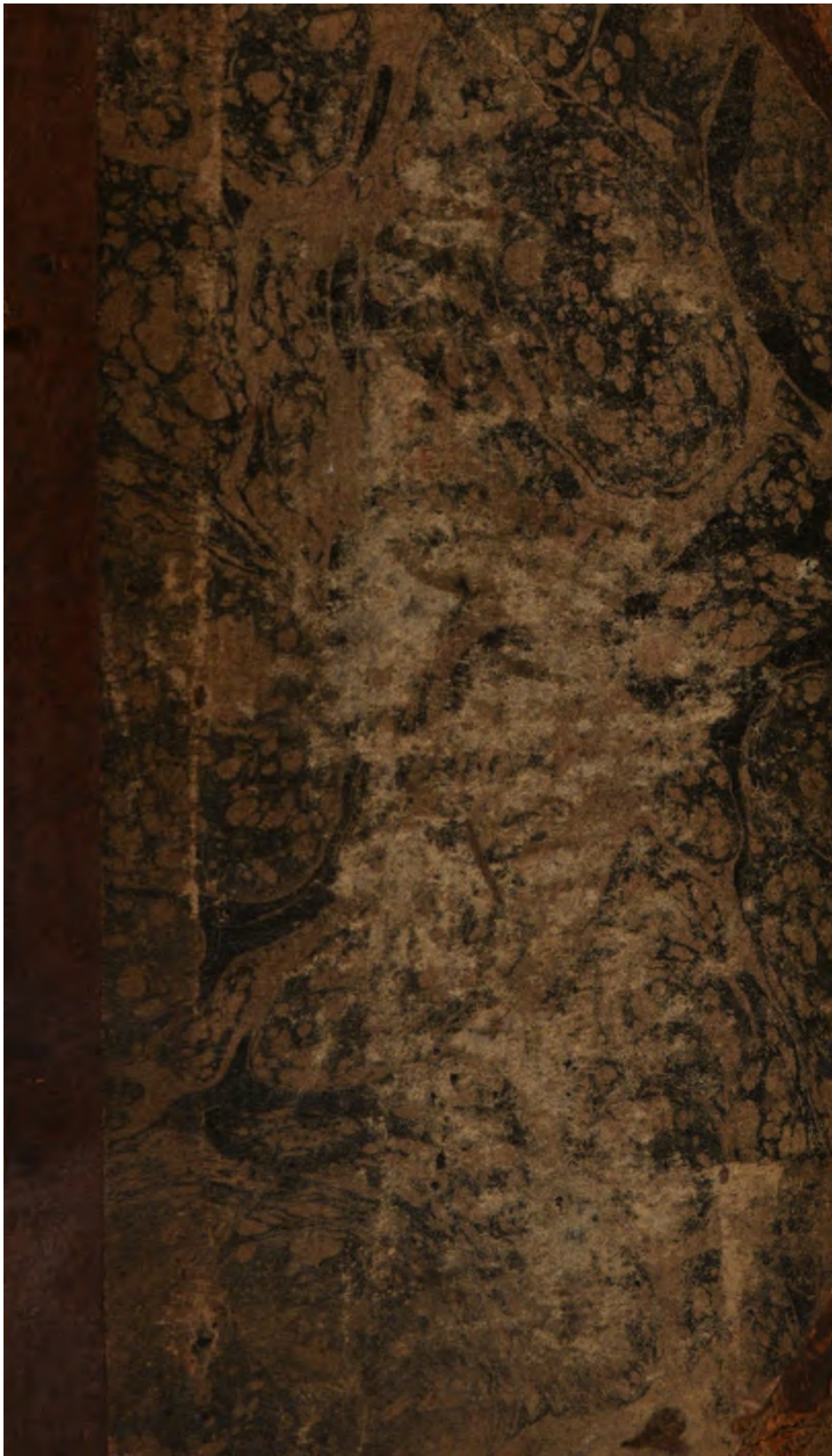
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

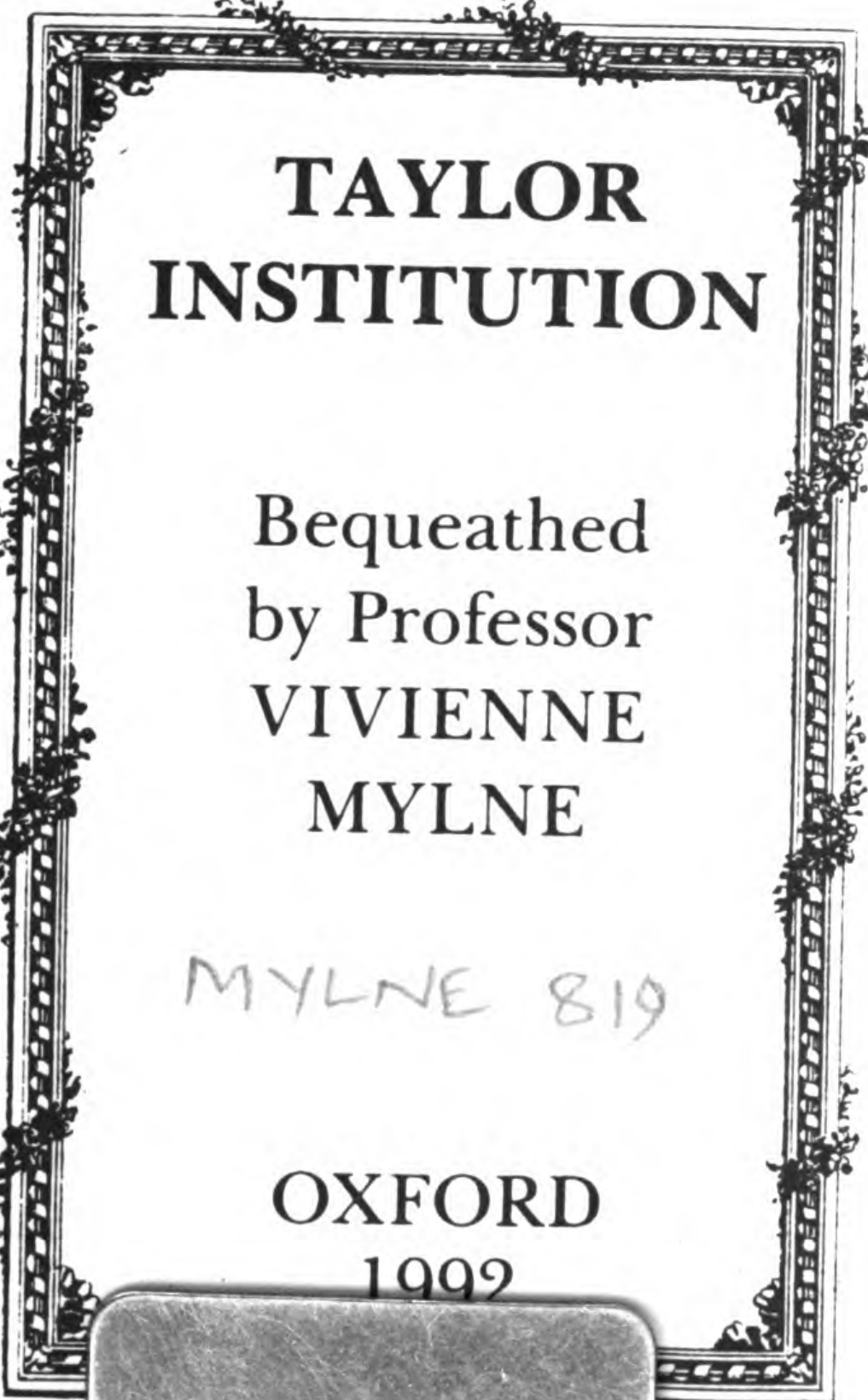
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





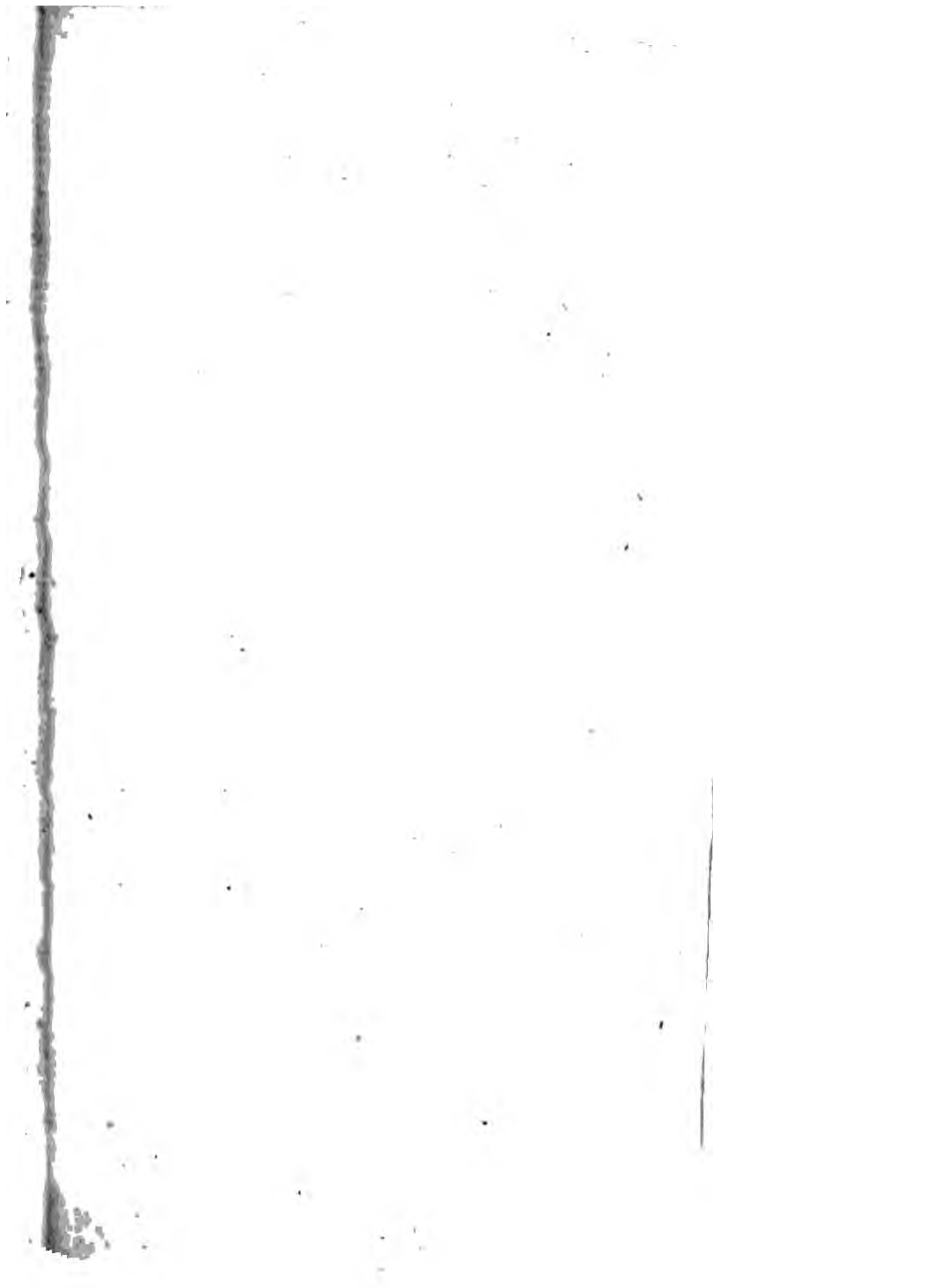
**TAYLOR
INSTITUTION**

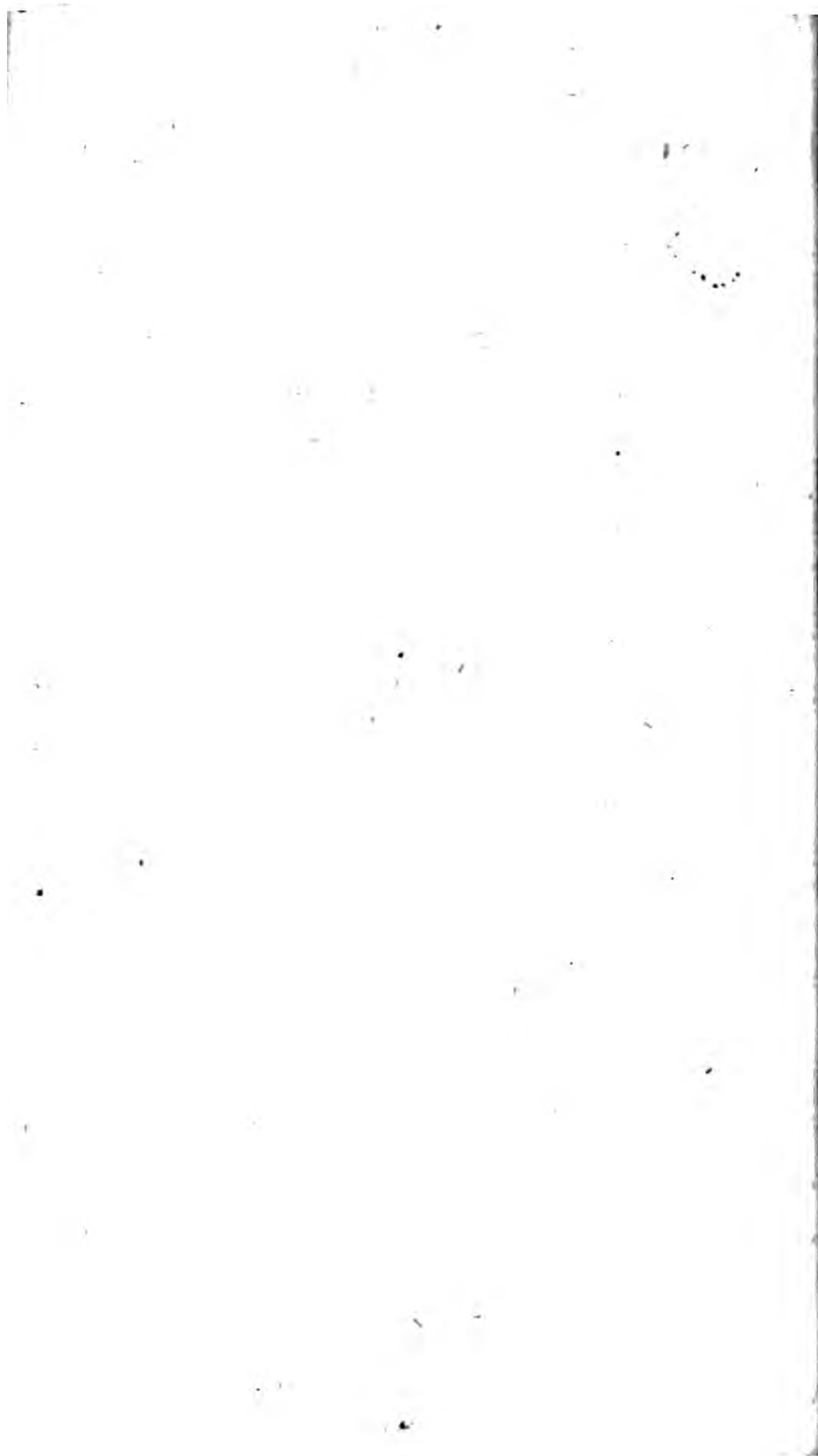
Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 819

OXFORD
1999

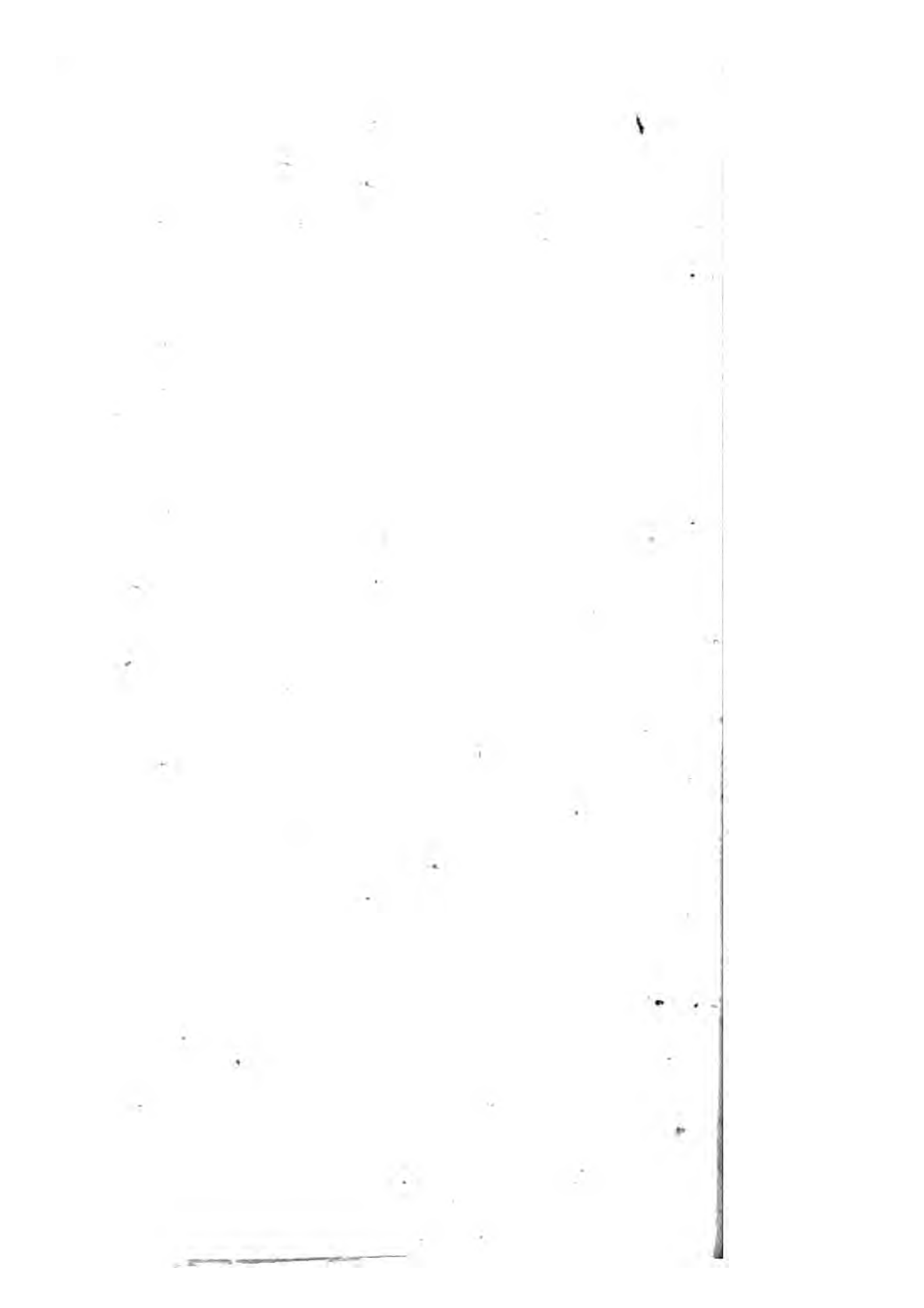






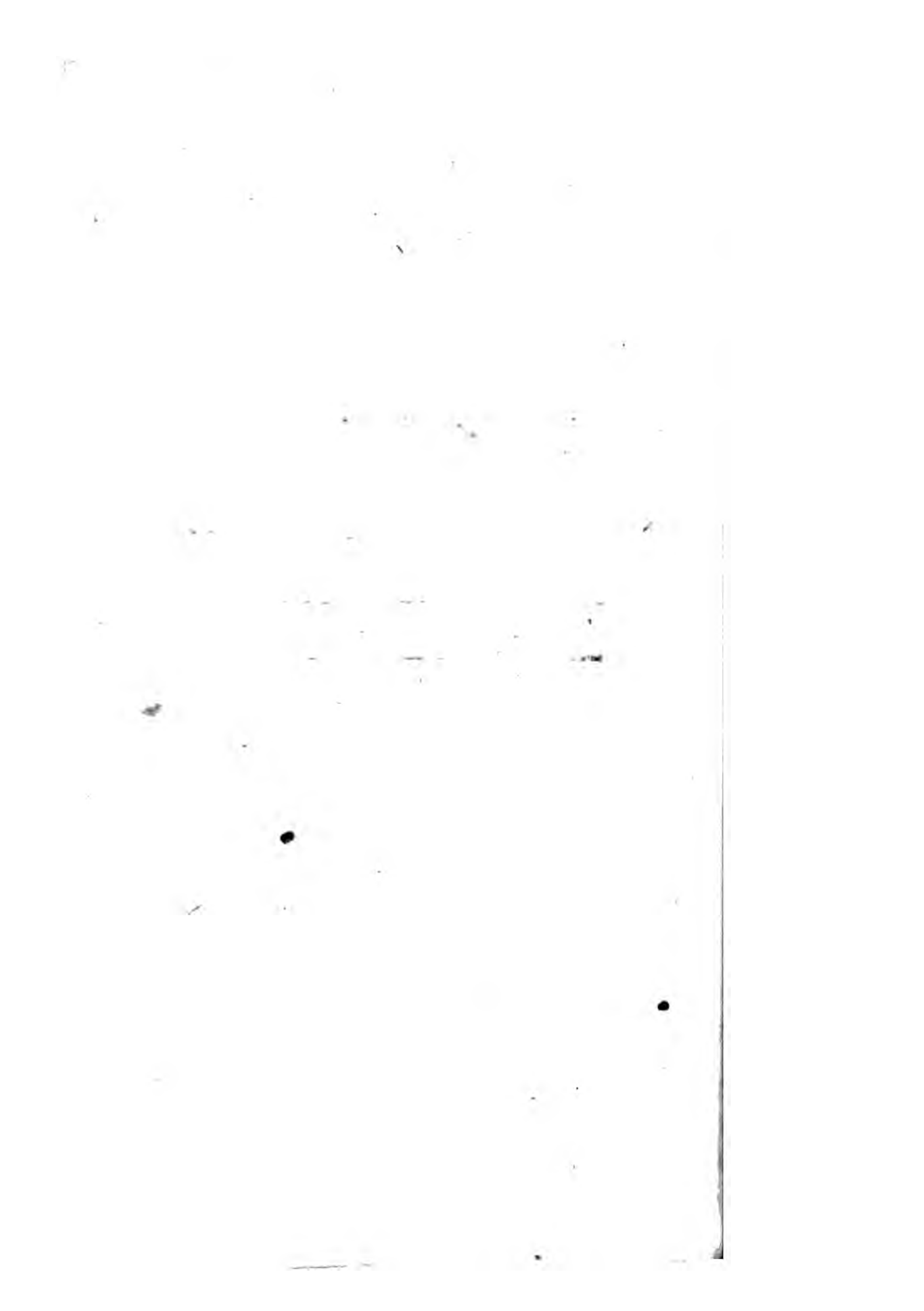
James Wake

1800.



R O M A N
C O M I Q U E

TOME TROISIEME.



R O M A N
C O M I Q U E,
D E
S C A R R O N.

T O M E T R O I S I E M E.



A L O N D R E S.

M. D C C. L X X X V.



LE ROMAN

COMIQUE.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Qui fait l'ouverture de cette troisieme
Partie.*

VOUS avez vu en la seconde partie de ce roman, le petit Ragotin, le visage tout sanglant du coup que le bélier lui avoit donné, quand il dormoit assis sur une chaise basse, dans la chambre des comédiens, d'où il étoit sorti si fort en colere, que l'on ne croyoit pas qu'il y retournât jamais: mais il étoit trop piqué de mademoiselle de l'Etoile, & il avoit trop d'envie de savoir le succès de la magie de l'opérateur; ce qui l'obligea (après s'être lavé la face) à retourner sur ses pas, pour savoir quel effet auroit la promesse d'el signore Ferdinando - Ferdinandi, qu'il crut avoir

2 LE ROMAN

trouvé en la personne d'un avocat qu'il rencontra , & qui alloit au palais. Il étoit si étourdi du coup du bélier , & avoit l'esprit si troublé de celui que l'Étoile lui avoit donné au cœur , sans y penser , qu'il se persuada facilement que cet avocat étoit l'opérateur ; aussi il l'aborda fort civilement , & lui tint ce discours : Monsieur, je suis ravi d'une si heureuse rencontre , je la cherchois avec tant d'impatience , que je m'en allois exprès à votre logis , pour apprendre de vous l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Je ne doute pas que vous n'ayez employé tout ce que votre science magique vous a pu suggérer pour me rendre le plus fortuné de tous les hommes , aussi ne serai-je pas ingrat à le reconnoître. Dites - moi donc si cette miraculeuse étoile me départira de ses bénignes influences ? L'avocat qui n'entendoit rien en tout ce beau discours , non plus que de raillerie , l'interrompit aussi-tôt , & lui dit fort brusquement : Monsieur Ragotin, s'il étoit un peu plus tard , je croirois que vous êtes ivre ; mais il faut que vous soyez fou tout-à-fait : eh ! à qui pensez-vous parler ? Que diable

C O M I Q U E. 3

m'allez -vous dire de magie & d'influence des astres ? Je ne suis ni forcier, ni astrologue ; eh quoi ! ne me connoissez-vous pas ? Ah ! monsieur , repartit Ragotin, que vous êtes cruel ! vous êtes si bien informé de mon mal , & vous m'en refusez le remede. Ah ! je il alloit poursuivre , quand l'avocat le laissa là , en lui disant : Vous êtes un grand extravagant , pour un petit homme ; adieu. Ragotin le vouloit suivre ; mais il s'aperçut de sa méprise , dont il fut bien honteux : aussi il ne s'en vanta pas ; & vous ne la liriez pas ici , si je ne l'avois apprise de l'avocat même , qui s'en divertit bien avec ses amis. Ce petit fou continua son chemin , & alla au logis des comédiens , où il ne fut pas plutôt entré , qu'il ouït la proposition que la Caverne & le Destin faisoient de quitter la ville du Mans , & de chercher quelque autre poste ; ce qui le démonta si fort , qu'il pensa tomber de son haut , & dont la chute n'eût pas été périlleuse (quand cet accident lui fût arrivé) ; à cause de la modification de son individu ; mais ce qui l'acheva tout-à-fait , ce fut la résolution qui

LE ROMAN

fut prise de dire adieu le lendemain à la bonne ville du Mans, c'est-à-dire, à ses habitans, & notamment à ceux qui avoient été leurs plus fideles auditeurs, & de prendre la route d'Alençon, à l'ordinaire, sur l'affurance qu'ils avoient eue que le bruit de peste qui avoit couru étoit faux. J'ai dit à l'ordinaire, car cette sorte de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité comme celui du soleil dans le zodiaque. En ce pays-là ils viennent de Tours à Angers; d'Angers à la Fleche; de la Fleche au Mans; du Mans à Alençon; d'Alençon à Argentan ou à Laval, selon la route qu'ils prennent de Paris ou de Bretagne. Quoi qu'il en soit, cela ne fait guere à notre roman. Cette délibération ayant été prise unanimement par les comédiens & comédiennes, ils se résolurent de représenter le lendemain quelque excellente piece, pour laisser bonne bouche à l'auditoire Manceau. Le sujet n'en est pas venu à ma connoissance; ce qui les obligea de quitter si promptement, ce fut que le marquis d'Orffé (qui avoit obligé la troupe à continuer la comédie) fut pressé de

s'en aller en cour ; tellement que n'ayant plus de bienfaiteur , & l'auditoire du Mans diminuant tous les jours , ils se disposerent à en sortir. Ragotin voulut s'ingérer d'y former une opposition , apportant beaucoup de mauvaises raisons , dont il étoit toujours pourvu , auxquelles l'on ne fit nulle considération , ce qui fâcha fort le petit homme , lequel les pria de lui faire au moins la grace de ne sortir point de la province du Maine , ce qui étoit très-facile en prenant le jeu de paume qui étoit au fauxbourg de Montfort , lequel en dépend , tant au spirituel qu'au temporel , & que de-là ils pourroient aller à Laval (qui est aussi du Maine) , d'où ils se rendroient facilement en Bretagne , suivant la promesse qu'ils en avoient faite à monsieur de la Garouffiere ; mais le Destin lui rompit les chiens , en disant que ce ne seroit point le moyen de faire affaire ; car ce méchant tripot étant , comme il est , fort éloigné de la ville , & au-deçà de la riviere , la belle compagnie ne s'y rendroit que rarement , à cause de la longueur du chemin : que le grand jeu de paume du marché aux moutons étoit

6 L E R O M A N

environné de toutes les meilleures maisons d'Alençon, & au milieu de la ville ; que c'étoit là où il se falloit placer, & payer plutôt quelque chose de plus que de ce malotru tripot de Montfort, le bon marché duquel étoit une de ses plus fortes raisons de Ragotin, ce qui fut délibéré d'un commun accord ; & qu'il falloit donner ordre d'avoir une charrette pour le bagage, & des chevaux pour les demoiselles. La charge en fut donnée à Léandre, parce qu'il avoit beaucoup d'intrigues dans le Mans, où il n'est pas difficile à un honnête homme de faire en peu de tems des connoissances. Le lendemain l'on représenta la comédie, tragédie-pastorale, tragi-comédie, car je ne fais laquelle, mais qui eut pourtant le succès que vous pouvez penser. Les comédiennes furent admirées de tout le monde. Le Destin y réussit à merveille, sur-tout au compliment, duquel il accompagna leur adieu : car il témoigna tant de reconnoissance, qu'il exprima avec tant de douceur & de tendresse, qui furent suivies de tant de grands remerciemens, qu'il charma toute la com-

C O M I Q U E. 7

Pagnie. L'on m'a dit que plusieurs personnes en pleurerent, principalement les jeunes demoiselles qui avoient le cœur tendre. Ragotin en devint si immobile, que tout le monde étoit déjà sorti, qu'il demeureroit toujours dans sa chaise, où il auroit peut-être encore demeuré, si le marqueur du tripot ne l'eût averti qu'il n'y avoit plus personne; ce qu'il eut bien de la peine à lui faire comprendre. Il se leva enfin, & s'en alla dans sa maison, où il prit la résolution d'aller trouver les comédiens de bon matin, pour leur découvrir ce qu'il avoit sur le cœur, & dont il s'en étoit expliqué à la Rancune & à l'Olive.

CHAPITRE II.

Où vous verrez le dessein de Ragotin.

LES crieurs d'eau-de-vie n'avoient pas encore réveillé ceux qui dormoient d'un profond sommeil, (qui est souvent interrompu par cette canaille, qui est à mon avis la plus importune engeance qui soit dans la république humaine) que Ragotin étoit déjà habillé, à dessein d'aller proposer à la troupe comique, celui qu'il avoit fait d'y être admis. Il s'en alla donc au logis des comédiens & comédiennes, qui n'étoient pas encore levés, ni levées, ni même éveillés, ni éveillées; il eut la discrétion de les laisser reposer : mais il entra dans la chambre où l'Olive étoit couché avec la Rancune, lequel il pria de se lever pour faire une promenade jusqu'à la Coûture, qui est une très-belle abbaye située au fatxbourg qui porte le même nom, & qu'après ils iroient déjeûner à la grande étoile d'or, où il l'avoit fait ap-

prêter. La Rancune qui étoit du nombre de ceux qui aiment les repues franches , fut aussi-tôt habillé que la proposition en fut faite ; ce qui ne vous fera pas difficile à croire , si vous considérez que ces gens-là sont si accoutumés à s'habiller & déshabiller derrière les tentes du théâtre , surtout quand il faut qu'un seul acteur représente deux personnages , que cela est aussi-tôt fait que dit. Ragotin donc avec la Rancune s'acheminèrent à l'abbaye de la Coûture ; il est à croire qu'ils entrèrent dans l'église , où ils firent courte priere ; car Ragotin avoit bien d'autres choses en tête. Il n'en dit pourtant rien à la Rancune pendant tout le cours du chemin , jugeant bien qu'il eût trop retardé le déjeuner , que la Rancune aimoit beaucoup mieux que tous ses complimens. Ils entrèrent dans le logis où le petit homme commença à crier de ce que l'on n'avoit encore apporté les petits pâtés qu'il avoit commandés ; à quoi l'hôtesse (sans se bouger de dessus le siege où elle étoit) lui repartit : Vraiment , monsieur Ragotin , je ne suis pas devine , pour savoir l'heure que vous deviez venir ici ;

à présent que vous y êtes ; les pâtés y feront bientôt ; passez à la salle , où l'on a mis la nappe ; il y a un jambon , donnez dessus en attendant le reste : elle dit cela d'un ton si gravement cabarétique , que la Rancune jugea qu'elle avoit raison ; & s'adressant à Ragotin , lui dit : Monsieur , passons deçà , & buvons un coup en attendant ; ce qui fut fait. Ils se mirent à table , qui fut un peu de tems après couverte , & ils déjeûnèrent à la mode du Mans , c'est-à-dire fort bien , ils burent de même , & se le porterent à la santé de plusieurs personnes : vous jugez bien , mon lecteur , que celle de l'Etoile ne fut pas oubliée ; le petit Ragotin la but une douzaine de fois , tantôt sans bouger de sa place , tantôt debout , & le chapeau à la main : mais la dernière fois il la but à genoux & tête nue , comme s'il eût fait amende honorable à la porte de quelque église. Ce fut alors qu'il supplia très-instamment la Rancune de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée d'être son guide & son protecteur en une entreprise si difficile , telle qu'étoit la conquête de mademoiselle de l'Etoile ;

sur quoi la Rancune lui répondit à demi en colere , ou feignant de l'être : Sachez , monsieur Ragotin , que je suis homme qui ne m'embarque point sans biscuit , c'est à-dire , que je n'entreprends jamais rien que je ne sois assuré d'y réussir : soyez - le de la bonne volonté que j'ai de vous servir utilement. Je vous le dis encore , j'en fais les moyens , que je mettrai en usage quand il fera tems ; mais je vois un grand obstacle à votre dessein , qui est notre départ ; & je ne vois point de jour pour vous , si ce n'est en exécutant ce que je vous ai déjà dit une autre fois , de vous résoudre à faire la comédie avec nous : vous y avez toutes les dispositions imaginables : vous avez grand'mine , le ton de voix agréable , le langage fort bon & la mémoire encore meilleure ; vous ne ressentez point du tout le provincial ; il semble que vous ayiez passé toute votre vie à la cour ; vous en avez si fort l'air , que vous le sentez d'un quart de lieue ; vous n'aurez pas représenté une douzaine de fois , que vous jetterez de la poussiere aux yeux de nos jeunes godelureaux , qui font tant les entendus , & qui

seront obligés à vous céder les premiers rôles , & après cela laissez-moi faire ; car pour le présent , (je vous l'ai déjà dit) , nous avons à faire à une étrange tête : il faut se ménager avec elle avec beaucoup d'adresse ; je fais bien qu'il ne vous en manque pas , mais un peu d'avis ne gâte pas les choses ; d'ailleurs raisonnons un peu. Si vous faisiez connoître votre dessein amoureux avec celui d'entrer dans la troupe , ce seroit le moyen de vous faire refuser ; il faut donc cacher votre jeu. Le petit bout d'homme avoit été si attentif au discours de la Rancune , qu'il en étoit tout-à-fait extasié , s'imaginant de tenir déjà (comme l'on dit) le loup par les oreilles , quand se réveillant comme d'un profond sommeil , il se leva de table , & passa de l'autre côté pour embrasser la Rancune , qu'il remercia en même tems , & supplia de continuer , lui protestant qu'il ne l'avoit convié à déjeûner , que pour lui déclarer le dessein qu'il avoit de suivre son sentiment touchant la comédie , à quoi il étoit tellement résolu , qu'il n'y avoit personne au monde qui l'en pût divertir ; qu'il ne
falloit

falloit que le faire savoir à la troupe , & en obtenir la faveur de l'association , ce qu'il desiroit faire à la même heure. Ils compterent avec l'hôtesse , Ragotin paya ; & étant sortis , ils prirent le chemin du logis des comédiens , qui n'étoit pas fort éloigné de celui où ils avoient déjeûné. Ils trouverent les demoiselles habillées ; mais comme la Rancune eut ouvert le discours du dessein de Ragotin de faire la comédie , il en fut interrompu par l'arrivée d'un des fermiers du pere de Léandre , qu'il lui envoyoit pour l'avertir qu'il étoit malade à la mort , & qu'il desiroit de le voir devant que de lui payer le tribut que tous les hommes lui doivent ; ce qui obligea tous ceux de la troupe à conférer ensemble , pour délibérer sur un événement si inopiné. Léandre tira Angélique à part , & lui dit que le tems étoit venu pour vivre heureux , si elle avoit la bonté d'y contribuer ; à quoi elle répondit qu'il ne tiendroit jamais à elle , & toutes les choses que vous verrez au chapitre suivant.

C H A P I T R E I I I .

Dessein de Léandre. Harangue & réception de Ragotin à la Troupe comique.

LES jésuites de la Fleche n'ayant rien pu gagner sur l'esprit de Léandre pour lui faire continuer ses études , & voyant son assiduité à la comédie , jugerent aussitôt qu'il étoit amoureux de quelqu'une des comédiennes, en quoi ils furent confirmés, quand après le départ de la troupe ils apprirent qu'il l'avoit suivie à Angers. Ils ne manquerent pas d'en avertir son pere , par un messager exprès , & qui arriva à même tems que la lettre de Léandre lui fut rendue , par laquelle il lui marquoit qu'il alloit à la guerre , & lui demandoit de l'argent , comme il avoit concerté avec le Destin , quand il lui découvrit sa qualité dans l'hôtellerie où il étoit blessé. Son pere reconnoissant la fourbe , se mit en une si furieuse colere , qui jointe à une extrême

vieillesse , lui causa une maladie qui fut assez longue , mais qui termina pourtant par la mort , de laquelle se voyant proche , il commanda à un de ses fermiers de chercher son fils , pour l'obliger de se retirer auprès de lui , lui disant qu'il le pourroit trouver en s'enquérant où il y avoit des comédiens ; (ce que le fermier savoit assez , car c'étoit celui qui lui fournissoit de l'argent après qu'il eut quitté le college) : aussi ayant appris qu'il y en avoit une troupe au Mans , il s'y achemina , & y trouva Léandre , comme vous avez vu au précédent chapitre. Ragozin fut prié par tous ceux de la troupe de les laisser conférer un moment sur le sujet du fermier nouvellement arrivé , ce qu'il fit , se retirant dans une autre chambre , où il demeura avec l'impatience qu'on peut s'imaginer. Aussi-tôt qu'il fut sorti , Léandre fit entrer le fermier de son pere , lequel leur déclara l'état où il étoit , & le desir qu'il avoit de voir son fils devant que de mourir. Léandre demanda congé pour y satisfaire , ce que tous ceux de la troupe jugerent très-raisonnable. Ce fut alors que

le Destin déclara le secret qu'il avoit tenu caché jusques alors , touchant la qualité de Léandre , ce qu'il n'avoit appris qu'après le ravissement de mademoiselle Angélique , (comme vous avez vu en la seconde partie de cette véritable histoire) , ajoutant qu'ils avoient bien pu s'appercevoir qu'il n'agissoit pas avec lui , depuis qu'il l'avoit appris , comme il faisoit auparavant , puisqu'il même il avoit pris un autre valet ; que si quelquefois il étoit contraint de lui parler en maître , c'étoit pour ne le découvrir pas ; mais qu'à présent il n'étoit plus tems de le céler , tant pour désfabuser mademoiselle de la Caverne , qui n'avoit pu ôter de son esprit que Léandre ne fût complice de l'enlèvement de sa fille , ou peut-être l'auteur , que pour l'assurer de l'amour sincere qu'il lui portoit , & pour laquelle il s'étoit réduit à lui servir de valet , ce qu'il auroit continué , s'il n'eût été obligé de lui déclarer le secret lorsqu'il le trouva dans l'hôtellerie , quand il alloit à la quête de mademoiselle Angélique. Et tant s'en faut qu'il fût consentant à son enlèvement , qu'ayant trouvé les ra-

viffeurs , il avoit hafardé fa vie pour la fecourir ; mais qu'il n'avoit pu réfifter à tant de gens , qui l'avoient furieufement bleffé & laiffé pour mort fur la place : tous ceux de la troupe lui demanderent pardon de ce qu'ils ne l'avoient pas traité felon fa qualité ; mais qu'ils étoient excufables, puisqu'ils n'en avoient pas la connoiffance. Mademoifelle de l'Etoile ajouta qu'elle avoit remarqué beaucoup d'efprit & de mérite en fa perfonne , ce qui l'avoit fait long-tems foupçonner quelque chofe ; en quoi elle avoit été comme confirmée depuis fon retour , à cela joint les lettres que la Caverne lui avoit fait voir : mais que pourtant elle ne favoit quel jugement en faire , le voyant fi foumis au fervice de fon frere ; mais qu'à préfent il n'y avoit pas lieu de douter de fa qualité. Alors la Caverne prit la parole , & s'adreffant à Léandre , lui dit : Vraiment , monsieur , après avoir connu en quelque façon votre condition par le contenu des lettres que vous écriviez à ma fille , j'avois toujours un jufté fujet de me défier de vous , n'y ayant point d'apparence que l'amour que

vous dites avoir pour elle fût légitime, comme le dessein que vous aviez formé de la mener en Angleterre me le témoigne assez ; & en effet, monsieur, quelle apparence qu'un seigneur si relevé, comme vous espérez d'être après la mort de monsieur votre pere, voulût songer à épouser une pauvre comédienne de campagne ! Je loue Dieu que le tems est venu que vous pourrez vivre content dans la possession de ces belles terres qu'il vous laisse, & moi hors de l'inquiétude qu'à la fin vous ne me jouassiez quelque mauvais tour. Léandre, qui s'étoit fort impatienté en écoutant ce discours de la Caverne, lui répondit : Tout ce que vous dites, mademoiselle, que je suis sur le point de posséder, ne sauroit me rendre heureux, si je ne suis assuré en même tems de la possession de mademoiselle Angélique votre fille ; sans elle, je renonce à tous les biens que la nature, ou plutôt la mort de mon pere me donne ; & je vous déclare que je ne m'en vais recueillir sa succession, qu'à dessein de revenir aussi-tôt pour accomplir la promesse que je fais devant cette hono-

nable compagnie , de n'avoir jamais pour femme autre que mademoiselle Angélique votre fille , pourvu qu'il vous plaise me la donner , & qu'elle y consente , comme je vous en supplie très - humblement toutes deux ; & ne vous imaginez pas que je la veuille emmener chez moi , c'est à quoi je ne pense point du tout : j'ai trouvé tant de charmes en la vie comique , que je ne m'en saurois distraire , non plus que de me séparer de tant d'honnêtes gens qui composent cette illustre troupe. Après cette franche déclaration , les comédiens & comédiennes , parlant tous ensemble , lui dirent qu'ils lui avoient de grandes obligations de tant de bonté , & que mademoiselle de la Caverne & sa fille seroient bien délicates , si elles ne lui donnoient la satisfaction qu'il prétendoit. Angélique ne répondit que comme une fille qui dépendoit de la volonté de sa mere , laquelle finit la conversation en disant à Léandre , que si à son retour il étoit dans les mêmes sentimens , il pouvoit tout espérer. Ensuite il y eut de grands embrassemens , & quelques larmes jetées , les unes par un motif de joie , &

les autres par la tendresse qui fait ordinairement pleurer ceux qui en sont si susceptibles , qu'ils ne sauroient s'en empêcher quand ils voient ou entendent dire quelque chose de tendre. Après tous les beaux compliments, il fut conclu que Léandre s'en iroit le lendemain , & qu'il prendroit un des chevaux que l'on avoit loués ; mais il dit qu'il monteroit celui de son fermier , qui se serviroit du sien , qui le porteroit assez bien chez lui. Nous ne prenons pas garde , dit le Destin , que monsieur Ragozin s'impatiente ; il le faut faire entrer : mais à propos , n'y a-t-il personne qui sache quelque chose de son dessein ? La Rancune , qui avoit demeuré sans parler , ouvrit la bouche pour dire qu'il le savoit , & que le matin il lui avoit donné à déjeuner pour lui déclarer qu'il desiroit de s'associer à la troupe , & faire la comédie , sans prétendre de lui être à charge , d'autant qu'il avoit assez de bien , qu'il aimoit autant le dépenser en voyant le monde , que de demeurer au Mans , à quoi il l'avoit fort persuadé. Aussi-tôt Roquebrune s'avança pour dire poétiquement , qu'il

n'étoit pas d'avis qu'on le reçût , en étant des poètes comme des femmes , quand il y en a deux dans une maison , il y en a une de trop ; que deux poètes dans une troupe y pourroient exciter des tempêtes , dont la source viendroit des contrariétés du Parnasse ; d'ailleurs que la taille de Ragotin étoit si défectueuse , qu'au lieu d'apporter de l'ornement au théâtre , il en feroit déshonoré ; & puis quel personnage pourra - t - il faire ? Il n'est pas capable des premiers rôles , monsieur le Destin s'y opposeroit , & l'Olive pour les seconds ; il ne sauroit représenter un roi , non plus qu'une confidente ; car il auroit aussi mauvaise mine sous le masque , qu'à visage découvert ; & , partant , je conclus qu'il ne soit pas reçu. Et moi , repartit la Rancune , je soutiens qu'on le doit recevoir , & qu'il sera fort propre pour représenter un nain , quand il en sera besoin , ou quelque monstre , comme celui de l'Andromède ; cela sera plus naturel que d'en faire d'artificiels. Et quant à la déclamation , je puis vous assurer que ce sera un autre Orphée , qui attirera tout le monde après lui ; dernière-

ment , quand nous cherchions mademoi-
 selle Angélique , l'Olive & moi , nous le
 rencontrâmes monté sur un mulet sembla-
 ble à lui , c'est-à-dire , petit. Comme nous
 marchions , il se mit à déclamer des vers
 de Pyrame avec tant d'emphase , que des
 passans qui conduisoient des ânes , s'ap-
 procherent du mulet , & l'écoutèrent avec
 tant d'attention , qu'ils ôtèrent leurs cha-
 peaux de leur tête , pour le mieux ouïr , &
 le suivirent jusqu'au logis où nous arrêtâ-
 mes pour boire un coup. Si donc il a été
 capable d'attirer l'attention de ces âniers ,
 jugez ce que ne feront pas ceux qui sont
 capables de faire le discernement des belles
 choses. Cette saillie fit rire tous ceux qui
 l'avoient entendue ; & l'on fut d'avis de
 faire entrer Ragotin pour l'entendre lui-
 même. On l'appella , il vint , il entra ; &
 après avoir fait une douzaine de révéren-
 ces , il commença sa harangue en cette
 sorte : Illustres personnages , auguste sénat
 du Parnasse ; (il s'imaginoit sans doute
 d'être dans le barreau du présidial du Mans,
 où il n'étoit guere entré depuis qu'il y
 avoit été reçu avocat , ou dans l'acadé-

mie des puristes) l'on dit en commun proverbe, que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs; &, par un contraire, les bonnes dissipent les mauvaises, & rendent les personnes semblables à ceux qui les composent. Cet exorde si bien débité fit croire aux comédiennes qu'il alloit débiter un sermon; car elles tournerent la tête, & eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire. Quelque critique glosera peut-être sur ce mot de sermon: mais pourquoi Ragotin n'eût-il pas été capable d'une telle sottise, puisqu'il avoit bien fait chanter des chants d'église en sérénade avec des orgues? mais il continua: Je me trouve si destitué de vertus, que je desire m'associer à votre illustre troupe pour en apprendre, & pour m'y façonner; car vous êtes les interpretes des muses, les échos vivans de leurs chers nourrissons; & vos mérites sont si connus à toute la France, que l'on vous admire jusques au-delà des pôles. Pour vous, mesdemoiselles, vous charmez tous ceux qui vous considerent, & l'on ne sauroit ouïr l'harmonie de vos belles voix, sans

être ravi en admiration ; auffi beaux anges en chair & en os , tous les plus doctes poètes ont rempli leurs vers de vos louanges ; les Alexandres & les Césars n'ont jamais égalé la valeur de monsieur le Destin , & des autres héros de cette illustre troupe. Il ne faut donc pas vous étonner si je desiré avec tant de passion d'en accroître le nombre , ce qui vous sera facile , si vous me faites l'honneur de m'y recevoir , vous protestant , au reste , de ne vous être point à charge , ni prétendre de participer aux émolumens du théâtre , mais seulement vous être très-humble & très-obéissant serviteur. On le pria de sortir pour un moment , afin que l'on pût résoudre sur le sujet de sa harangue , & y procéder avec les formes. Il sortit , & l'on commençoit d'opiner , quand le poète se jeta à la traverse pour former une seconde opposition : mais il fut relancé par la Rancune , qui l'eût encore mieux poussé , s'il n'eût regardé son habit neuf , qu'il avoit acheté de l'argent qu'il lui avoit prêté. Enfin , il fut conclu qu'il seroit reçu pour être le divertissement de la compagnie. On l'appella ,

pella , & quand il fut entré , le Destin prononça en sa faveur ; l'on fit les cérémonies accoutumées ; il fut écrit sur le registre , prêta le serment de fidélité ; on lui donna le mot avec lequel tous les comédiens se reconnoissent , & soupa ce soir-là avec toute la caravane.

C H A P I T R E I V.

Départ de Léandre & de la Troupe Comique , pour aller à Alençon ; disgrâce de Ragotin.

APRES le souper , il n'y eut personne qui ne félicitât Ragotin de l'honneur qu'on lui avoit fait de le recevoir dans la troupe , de quoi il s'enfla si fort , que son pourpoint s'en ouvrit en deux endroits. Cependant Léandre prit occasion d'entretenir sa chere Angélique , à laquelle il réitéra le dessein qu'il avoit fait de l'épouser : mais il le dit avec tant de douceur , qu'elle ne lui répondit que des yeux , d'où elle laissa couler quelques larmes ; je ne fais si ce fut de

joie des belles promesses de Léandre , ou de tristesse de son départ ; quoi qu'il en soit , ils se firent beaucoup de caresses , la Caverne n'y apportant plus d'obstacle. La nuit étant déjà fort avancée , il fallut se retirer. Léandre prit congé de toute la compagnie , & s'en alla coucher. Le lendemain il se leva de bon matin , partit avec le fermier de son pere , & fit tant par ses journées , qu'il arriva en la maison de son pere qui étoit malade , lequel lui témoigna d'être bien-aïse de sa venue , & selon que ses forces le lui permirent , lui exprima la douleur que lui avoit causé son absence ; & lui dit ensuite , qu'il avoit bien de la joie de le revoir pour lui donner sa dernière bénédiction , & avec elle tous ses biens , nonobstant l'affliction qu'il avoit eue de sa mauvaise conduite , mais qu'il croyoit qu'il en useroit mieux à l'avenir ; nous apprendrons la suite à son retour. Les comédiens & comédiennes étant habillés & habillées , chacun amassa ses nipes , l'on remplit les coffres , l'on fit les balles du bagage comique , & l'on prépara tout pour partir ; il manquoit un che-

val pour une des demoiselles , parce que l'un de ceux qui les avoient loués , s'étoit dédit ; l'on prioit l'Olive d'en chercher un autre quand Ragotin entra , lequel ayant ouï cette proposition , dit qu'il n'en étoit pas besoin , parce qu'il en avoit un pour porter mademoiselle de l'Etoile ou Angélique en croupe , attendu qu'à son avis l'on ne pourroit pas aller en un jour à Alençon , y ayant dix grandes lieues du Mans ; qu'en y mettant deux jours , comme nécessairement il le falloit , son cheval ne seroit pas trop fatigué de porter deux personnes ; mais l'Etoile l'interrompant , lui dit qu'elle ne pourroit pas se tenir en croupe , ce qui affligea le petit homme , qui fut un peu consolé quand Angélique dit que si feroit bien elle. Ils déjeûnèrent tous , & l'opérateur & sa femme furent de la partie ; mais pendant que l'on apprêtoit le déjeûner , Ragotin prit l'occasion pour parler au seigneur Ferdinandi , auquel il fit la même harangue qu'il avoit faite à l'avocat dont nous avons parlé , quand il le prenoit pour lui , à laquelle il répondit qu'il n'avoit rien oublié à mettre.

tous les secrets de la magie en pratique, mais fans aucun effet ; ce qui l'obligeoit à croire que l'Etoile étoit plus grande magicienne que lui n'étoit magicien , qu'elle avoit des charmes beaucoup plus puissans que les siens , & que c'étoit une dangereuse personne , qu'il avoit grand sujet de craindre. Ragotin vouloit repartir ; mais on les pressa de laver les mains , & de se mettre à table , ce qu'ils firent tous ; après le déjeuner , Inezilla rémoigna à tous ceux de la troupe , & principalement aux demoiselles , le déplaisir qu'elle & son mari avoient d'un si prompt départ , leur protestant qu'ils eussent bien désiré de les suivre à Alençon , pour avoir l'honneur de leur conversation plus long - tems ; mais qu'ils seroient obligés de monter en théâtre pour débiter leurs drogues , & par conséquent faire des farces ; que cela étant public & ne coûtant rien , le monde y va plus facilement qu'à la comédie , où il faut bailler de l'argent , & qu'ainsi au lieu de les servir ils leur pourroient nuire ; & que pour l'éviter ils avoient résolu de monter au Mans après leur départ. Alors ils s'em-

brasserent les uns les autres, & se dirent mille douceurs. Les demoiselles pleurerent ; & enfin tous se firent de grands complimens , à la réserve du poëte , qui , en d'autres occasions eût parlé plus que quatre , & en celle - ci il demeura muet , la séparation d'Inezilla lui ayant été un si furieux coup de foudre , qu'il ne le put jamais parer , nonobstant qu'il s'estimât tout couvert des lauriers du Parnasse. La charrette étant chargée & prête à partir , la Caverne y prit place au même endroit que vous avez vu au commencement de ce roman. L'Etoile monta sur un cheval que le Destin conduisoit , & Angélique se mit derrière Ragotin , qui avoit pris avantage en montant à cheval , pour éviter un second accident de sa carabine , qu'il n'avoit pourtant pas oubliée ; car il l'avoit pendue à sa bandouliere : tous les autres allerent à pied , au même ordre que quand ils arriverent au Mans. Quand ils furent dans un petit bois qui est au bout du pavé , environ une lieue de la ville , un cerf , qui étoit poursuivi par les gens de monsieur le marquis de Lavardin , leur traversa le che-

min , & fit peur au cheval de Ragotin qui alloit devant , ce qui lui fit quitter l'étrier , & mettre en même tems la main à sa carabine ; mais comme il le fit avec précipitation , le talon se trouva justement sous son aisselle , & comme il avoit la main à la détente , le coup partit , & parce qu'il l'avoit beaucoup chargée , & à balle , elle repoussa si furieusement , qu'elle le renversa par terre ; & , en tombant , le bout de la carabine donna contre les reins d'Angélique , qui tomba aussi , mais sans se faire aucun mal ; car elle se trouva sur ses pieds : pour Ragotin , il donna de la tête contre la souche d'un vieil arbre pourri , qui étoit environ un pied hors de terre , qui lui fit une assez grosse bosse au-dessus de la tempe ; l'on y mit une piece d'argent , & on lui banda la tête avec un mouchoir , ce qui excita de grands éclats de rire à tous ceux de la troupe , ce qu'ils n'eussent peut-être pas fait s'il y eût eu un plus grand mal , encore ne fait-on ; car il est bien difficile de s'en empêcher en de pareilles occasions : aussi ils s'en régalerent comme il faut , ce qui pensa faire enrager le petit homme ,

lequel fut remonté sur son cheval , & semblablement Angélique , qui ne lui permit pas de recharger sa carabine , comme il le vouloit faire , & l'on continua de marcher jusqu'à la Guerche , où l'on fit repaître la charette , c'est-à-dire , les quatre chevaux qui y étoient attelés , & les deux autres porteurs. Tous les comédiens goûterent ; pour les demoiselles , elles se mirent sur un lit , tant pour se reposer que pour considérer les hommes qui buvoient à qui mieux mieux , & sur tous la Rancune & Ragotin , (à qui l'on avoit débandé la tête , à laquelle la piece d'argent avoit répercuté la contusion) qui se le portoient à une fanté qu'ils s'imaginoient que personne n'entendoit , ce qui obligea Angélique de crier à Ragotin : Monsieur , prenez garde à vous , & songez à bien conduire votre voiture ; ce qui démonta un peu le petit avocat encomédienné , lequel fit aussitôt cession d'armes , ou plutôt de verres avec la Rancune. L'on paya l'hôtesse , l'on remonta à cheval , & la caravane comique marcha. Le tems étoit beau , & le chemin de même , ce qui fut cause qu'ils arri-

verent de bonne heure à un bourg qu'on appelle Vivain. Ils descendirent au Coqhardi, qui est le meilleur logis ; mais l'hôtesse (qui n'étoit pas la plus agréable du pays du Maine) fit quelque difficulté de les recevoir, disant qu'elle avoit beaucoup de monde, entr'autres un receveur des tailles de la province, & un autre receveur des épices du présidial du Mans, avec quatre ou cinq marchands de toile. La Rancune, qui songea à faire quelque tour de son métier, lui dit qu'ils ne demandoient qu'une chambre pour les demoiselles, & que pour les hommes ils se coucheroient comme que ce fût, & qu'une nuit étoit bientôt passée, ce qui adoucit un peu la fierté de la dame cabaretiere. Ils entrèrent donc, & l'on ne déchargea point la charrette, car il y avoit dans la basse-cour une remise de carosse, où on la mit, & on la ferma à clef, & l'on donna une chambre aux comédiennes, où tous ceux de la troupe souperent, & quelque tems après les demoiselles se couchèrent dans deux lits qu'il y avoit, savoir l'Etoile dans un, & la Caverne & sa fille Angéli-

que dans l'autre ; vous jugez bien qu'elles ne manqueraient pas à fermer la porte , aussi-bien que les deux receveurs qui se retirèrent aussi dans une autre chambre , où ils firent porter leurs valises qui étoient pleines d'argent , sur lequel la Rancune ne put pas mettre la main , car ils se précautionnerent bien ; mais les marchands payerent pour eux. Ce méchant homme eut assez de prévoyance pour être logé dans la même chambre où ils avoient fait porter leurs balles. Il y avoit trois lits dont les marchands en occupoient deux , & l'Olive & la Rancune l'autre , lequel ne dort point : mais quand il connut que les autres dormoient ou devoient dormir , il se leva doucement pour faire son coup , qui fut interrompu par un des marchands auquel il étoit survenu un mal de ventre , avec une envie de le décharger , ce qui l'obligea à se lever , & la Rancune à regagner le lit. Cependant le Marchand qui logeoit ordinairement dans ce logis , & qui en savoit toutes les issues , alla par la porte qui conduisoit à une petite galerie , au bout de laquelle étoient les lieux

communs (ce qu'il fit pour ne donner pas mauvaise odeur aux vénérables comédiens). Quand il se fut vidé , il retourna au bout de la galerie ; mais au lieu de prendre le chemin qui conduisoit à la chambre d'où il étoit parti , il prit de l'autre côté , & descendit dans la chambre où les receveurs étoient couchés , (car les deux chambres & les montées étoient disposées de la sorte) ; il s'approcha du premier lit qu'il rencontra , croyant que ce fût le sien , & une voix à lui inconnue lui demanda , qui est là ? Il passa sans rien dire à l'autre lit où on lui dit de même , mais d'un ton plus élevé , & en criant : L'hôte , de la chandelle , il y a quelqu'un dans notre chambre ; l'hôte fit lever une servante , mais devant qu'elle fût en état de comprendre qu'il falloit de la lumière , le marchand eut le loisir de remonter & de descendre par où il étoit allé. La Rancune , qui entendoit tout ce débat (car il n'y avoit qu'une simple cloison d'ais entre les deux chambres , ne perdit pas tems , mais dénoua habilement les cordes de deux balles , dans chacune desquelles il prit deux

pieces de toile , & renoua les cordes , comme si personne n'y eût touché , car il favoit le secret qui n'est connu que de ceux du métier , non plus que leur numéro & leurs chiffres. Il en vouloit attaquer une autre , quand le marchand entra dedans la chambre , & y ayant ouï marcher , dit : qui est-là ? La Rancune , qui ne manquoit point de repartie , (ayant fourré les quatre pieces de toiles dans le lit) , dit que l'on avoit oublié à mettre un pot de chambre , & qu'il cherchoit la fenêtré pour piffer ; le marchand , qui n'étoit pas encore recouché , lui dit : Attendez , monsieur , je la vais ouvrir , car je fais mieux où elle est que vous ; il l'ouvrit & se remit au lit. La Rancune s'approcha de la fenêtré , par laquelle il pissa aussi copieusement que quand il arrosa un marchand du bas-Maine , avec lequel il étoit couché dans un cabaret de la ville du Mans , comme vous avez vu dans le sixieme chapitre de la premiere partie de ce roman ; après quoi il se retourna coucher sans fermer la fenêtré. Le marchand lui cria qu'il ne devoit pas l'avoir laissée ouverte , & l'autre lui

cria encore plus haut qu'il la fermât s'il vouloit, que pour lui il n'eût pas pu retrouver son lit dans l'obscurité, ce qui n'étoit pas quand elle étoit ouverte, parce que la lune luifoit bien fort dans la chambre; le marchand, appréhendant qu'il ne lui voulût faire une querelle d'Allemand, se leva sans lui repartir, ferma la fenêtre & se remit au lit, où il ne dormoit pas, dont bien lui prit; car sa balle n'eût pas eu meilleur marché que les deux autres. Cependant l'hôte & l'hôtesse crioient à la chambrière d'allumer vite de la chandelle: elle s'en mettoit en devoir; mais comme il arrive ordinairement, que plus l'on s'empresse, moins l'on avance, aussi cette misérable servante souffla les charbons plus d'une heure sans la pouvoir allumer; l'hôte & l'hôtesse lui disoient mille malédictions, & les receveurs crioient toujours plus fort de la chandelle; enfin, quand elle fut allumée, l'hôte, l'hôtesse & la servante monterent à leur chambre, où n'ayant trouvé personne, ils leur dirent qu'ils avoient grand tort de mettre ainsi tous ceux du logis en alarme; eux soutenoient
 toujours

toujours d'avoir vu & ouï un homme , & de lui avoir parlé ; l'hôte passa de l'autre côté , & demanda aux comédiens & aux marchands si quelqu'un d'eux étoit sorti ; ils dirent tous que non , à la réserve de monsieur , dit un des marchands , parlant de la Rancune , qui s'est levé pour piffer par la fenêtre ; car l'on n'a point donné de pot-de-chambre. L'hôte cria fort la servante de ce manquement , & alla retrouver les receveurs , auxquels il dit qu'il falloit qu'ils eussent fait quelque mauvais songe , car personne n'avoit bougé ; & après leur avoir dit qu'ils dormissent bien , & qu'il n'étoit pas encore jour , ils se retirèrent. Sitôt qu'il fut venu , je veux dire le jour , la Rancune se leva & demanda la clef de la remise , où il entra pour cacher les quatre piéces de toiles qu'il avoit dérobées , & qu'il mit dans une des balles de la charrette.

C H A P I T R E V.

Ce qui arriva aux Comédiens , entre Vivain & Alençon. Autre disgrâce de Ragotin.

TOUS les héros & héroïnes de la troupe comique partirent de bon matin , & prirent le grand chemin d'Alençon , & arriverent heureusement au Bourg-le-Roi , que le vulgaire appelle le Boulerey , où ils dînèrent & se reposèrent quelque tems , pendant lequel on mit en avant si l'on passeroit par Arsonnay , qui est un village à une lieue d'Alençon , ou si l'on prendroit de l'autre côté pour éviter Barrée , qui est un chemin , où pendant les plus grandes chaleurs de l'été il y a de la boue , où les chevaux enfoncent jusqu'aux fangles ; l'on consulta là-dessus le charretier , lequel assura qu'il passeroit par-tout , ses quatre chevaux étant les meilleurs de tous les attelages du Mans ; d'ailleurs , qu'il n'y avoit qu'environ cinq cents pas de mauvais chemin , &

que celui des communes de S. Pater, où il faudroit passer, n'étoit guere plus beau & beaucoup plus long; qu'il n'y auroit que les chevaux & la charrette qui entre- roient dans la boue, parce que les gens de pied passeroient dans les champs, quit- tes pour ajamber certaines fascines qui fer- ment les terres, afin que les chevaux n'y puissent pas entrer: on les appelle en ce pays-là des éthaliers. Ils enfilèrent donc ce chemin-là; mademoiselle de l'Etoile dit qu'on l'avertît quand l'on en seroit près, parce qu'elle aimoit mieux aller à pied en beau chemin, qu'à cheval dans la boue; Angélique en dit autant, & semblablement la Caverne, qui appréhenda que la charrette ne versât. Quand ils furent sur le point d'entrer dans ce mauvais che- min, Angélique descendit de la croupe du cheval de Ragotin. Le Destin fit mettre pied à terre à l'Etoile, & l'on aida à la Caverne à descendre de la charrette. Roquebrune monta sur le cheval de l'Etoile, & suivit Ragotin qui alloit après la charrette: quand ils furent au plus boueux du chemin, & à un lieu où il n'y avoit d'espace que pour la

charrette , quoique le chemin fût fort large ; ils firent rencontre d'une vingtaine de chevaux de voiture , que cinq ou six payfans conduisoient , qui se mirent à crier au charretier de reculer ; le charretier leur crioit encore plus fort , reculez vous-mêmes , vous le ferez plus aisément que moi ; de détourner ni à droite ni à gauche , cela ne se pouvoit nullement ; car de chaque côté il n'y avoit que des fondrières insondables. Les voituriers voulant faire les mauvais , s'avancerent si brusquement contre la charrette , en criant si fort , que les chevaux en prirent tant de peur , qu'ils en rompirent leurs traits , & se jetterent dans les fondrières ; le timonier se détourna tant soit peu sur la gauche , ce qui fit avancer la roue du même côté , qui pour ne trouver point de ferme , fit verser la charrette. Ragotin , tout bouffi d'orgueil & de colere , crioit comme un démoniaque contre les voituriers , & croyant de pouvoir passer au côté droit , où il sembloit y avoir du vide ; car il vouloit joindre les voituriers qu'il menaçoit de sa carabine , pour les faire reculer. Il s'avança donc ; mais son cheval

s'embourba si fort , que tout ce qu'il put faire ce fut de desétriner promptement & désarçonner en même tems , & de mettre pied à terre : mais il enfonça jusqu'aux aisselles , & s'il n'eût pas étendu les bras , il eût enfoncé jusqu'au menton. Cet accident si imprévu fit arrêter tous ceux qui passoient dans les champs, pour penser à y remédier. Le poëte qui avoit toujours bravé la fortune , s'arrêta doucement , & fit reculer son cheval jusqu'à ce qu'il eût trouvé le sec. Les voituriers voyant tant d'hommes qui avoient tous chacun un fusil sur l'épaule & une épée au côté , reculèrent sans bruit, de peur d'être battus, & prirent un autre chemin. Cependant il fallut songer à remédier à tout ce désordre , & l'on dit qu'il falloit commencer par monsieur Ragotin & par son cheval, car ils étoient tous deux en grand péril. L'Olive & la Rancune furent les premiers qui s'en mirent en devoir ; mais quand ils s'en voulurent approcher , ils enfoncerent jusqu'aux cuisses , & ils auroient encore enfoncé s'ils eussent avancé davantage : tellement qu'après avoir sondé en plusieurs endroits sans

y trouver du ferme , la Rancune qui avoit toujours des expédiens d'un homme de son naturel, dit, sans rire, qu'il n'y avoit point d'autre remede pour sortir monsieur Ragotin du danger où il étoit , que de prendre la corde de la charrette (qu'aussi-bien il la falloit décharger) & la lui attacher au cou , & le faire tirer par les chevaux qui s'étoient remis dans le grand chemin. Cette proposition fit rire tous ceux de la compagnie , mais non pas Ragotin , qui en eut autant de peur , comme quand la Rancune lui vouloit couper son chapeau sur le visage , quand il l'avoit enfoncé dedans. Mais le charretier , qui s'étoit hasardé pour relever les chevaux , le fit encore pour Ragotin ; il s'approcha de lui , & à diverses reprises le sortit & le conduisit dans le champ où étoient les comédiennes , qui ne purent s'empêcher de rire , le voyant en si bel équipage ; elles s'en contraignirent pourtant tant qu'elles purent. Cependant le charretier retourna son cheval , qui , étant assez vigoureux , sortit avec un peu d'aide , & alla trouver les autres ; ensuite de quoi l'Olive & la Rancune & le même charre-

tier , qui étoient déjà tous gâtés de la boue , déchargèrent la charrette , la remuerent , & la rechargèrent. Elle fut aussitôt réatelée , & les chevaux la sortirent de ce mauvais pas. Ragotin remonta sur son cheval avec peine ; car le harnois étoit tout rompu : mais Angélique ne voulut pas se remettre derrière lui , pour ne gâter ses habits. La Caverne dit qu'elle iroit bien à pied , ce que fit aussi l'Etoile , que le Destin continua de conduire jusqu'aux Chênes verts , qui est le premier logis que l'on trouve en venant du Mans au fauxbourg de Montfort , où ils s'arrêterent , n'osant pas entrer dans la ville dans un si étrange désordre. Après que ceux qui avoient travaillé eurent bu , ils employèrent le reste du jour à faire sécher leurs habits , après en avoir pris d'autres dans les coffres que l'on avoit déchargés ; car ils en avoient eu chacun en présent de la noblesse Mancelle. Les comédiennes souperent légèrement , à cause de la lassitude du chemin qu'elles avoient été contraintes de faire à pied , ce qui les obligea aussi à se coucher de bonne heure. Les comédiens ne se coucherent

qu'après avoir bien soupé. Les uns & les autres étoient à leur premier sommeil , environ les onze heures , quand une troupe de cavaliers frapperent à la porte de l'hôtellerie ; l'hôte répondit que son logis étoit plein , & d'ailleurs qu'il étoit heure indue. Ils recommencerent à frapper plus fort , en menaçant d'enfoncer la porte. Le Destin , qui avoit toujours Saldagne en tête , crut que c'étoit lui qui venoit à force ouverte pour enlever l'Etoile ; mais ayant regardé par la fenêtre , il apperçut , à la faveur de la clarté de la lune , un homme qui avoit les mains liées par derrière , ce qu'ayant dit fort bas à ses compagnons , qui étoient tous aussi - bien que lui en état de le bien recevoir ; Ragotin dit assez haut que c'étoit monsieur de la Rappiniere qui avoit pris quelque voleur , car il en étoit à la quête. Ils furent confirmés en cette opinion , quand ils ouïrent faire commandement à l'hôte d'ouvrir de par le roi. Mais pourquoi diable , dit la Rancune , ne l'a-t-il mené au Mans , ou à Beaumont-le-Vicomte , ou , au pis aller , à Fresnay ? car encore que ce fauxbourg soit du Maine , il

n'y a point de prisons ; il faut qu'il y ait là du mystere ! L'hôte fut contraint d'ouvrir à la Rappiniere , qui entra avec dix archers, lesquels menoiient un homme attaché comme je vous viens de dire , & qui ne faisoit que rire , sur - tout quand il regardoit la Rappiniere , ce qu'il faisoit fixement , contre l'ordinaire des criminels ; & c'est la premiere raison pourquoi il ne le mena pas au Mans. Or , vous saurez que la Rappiniere ayant appris que l'on avoit fait plusieurs voleries , & pillé quelques maisons champêtres , il se mit en devoir de chercher les malfaiçteurs. Comme lui & ses archers approchoient de la forêt de Persaine, ils virent un homme qui en sortoit ; mais quand il apperçut cette troupe d'hommes à cheval , il reprit le chemin du bois , ce qui fit juger à la Rappiniere que ce pouvoit en être un. Il piqua si fort & ses gens aussi , qu'ils attraperent cet homme , qui ne répondit qu'en termes confus aux interrogats que la Rappiniere lui fit , mais qui ne parut point de l'être ; au contraire il se mit à rire & à regarder fixement la Rappiniere , lequel tant plus il le considéroit ,

tant plus il s'imaginoit de l'avoir vu autrefois , & il ne se trompoit pas ; mais du tems qu'ils s'étoient vus l'on portoit les cheveux courts & de grandes barbes, & cet homme-là avoit la chevelure fort longue & point de barbe , & d'ailleurs les habits différens ; tout cela lui en ôtoit la connoissance. Il le fit néanmoins attacher à un banc de la table de la cuisine , qui étoit à dossier à l'antique , & le laissa en la garde de deux archers , & s'en alla coucher après avoir fait un peu de collation. Le lendemain le Destin se leva le premier , & en passant par la cuisine il vit les archers endormis sur une méchante pailleasse , & un homme attaché à un des bancs de la table , lequel lui fit signe de s'approcher , ce qu'il fit ; mais il fut fort étonné quand le prisonnier lui dit : Vous souvient-il quand vous fûtes attaqué à Paris sur le Pont-neuf, où vous fûtes volé , & principalement d'une boîte de portrait ? J'étois alors avec le sieur de la Rappiniere , qui étoit notre capitaine ; ce fut lui qui me fit avancer pour vous attaquer , vous savez tout ce qui se passa. J'ai appris que vous avez tout su de

Doguin à l'heure de sa mort , & que la Rappiniere vous a rendu votre boîte. Vous avez une belle occasion de vous venger de lui ; car s'il me mene au Mans , comme il fera peut-être , j'y serai pendu sans doute ; mais il ne tiendra qu'à vous qu'il ne soit de la danse. Il ne faudra que joindre votre déposition à la mienné , & puis vous savez comme va la justice du Mans. Le Destin le quitta , & attendit que la Rappiniere fût levé. Ce fut pour lors qu'il témoigna bien qu'il n'étoit pas vindicatif ; car il l'avertit du dessein du criminel , en lui disant tout ce qu'il avoit dit de lui , & ensuite lui conseilla de s'en retourner & de laisser ce misérable. Il vouloit attendre que les comédiennes fussent levées pour leur donner le bon jour ; mais le Destin lui dit franchement que l'Etoile ne le pourroit pas voir , sans s'emporter furieusement contre lui avec justice. Il lui dit de plus , que si le vi-bailli d'Alençon (qui est le prévôt de ce bailliage-là) savoit tout ce manége , il le viendroit prendre. Il le crut , fit détacher le prisonnier , qu'il laissa en liberté , monta à cheval avec ses archers , & s'en

alla sans payer l'hôtesse , (ce qui lui étoit assez ordinaire) & sans remercier le Destin , tant il étoit troublé. Après son départ , le Destin appella Roquebrune , l'Olive & le décorateur , qu'il mena dans la ville , & allèrent directement au grand jeu de paume , où ils trouverent six gentilshommes , qui jouoient partie. Il demanda le maître du tripot ; & ceux qui étoient dans la galerie ayant connu que c'étoient des comédiens , dirent aux joueurs que c'étoient des comédiens , & qu'il y en avoit un qui avoit fort bonne mine. Les joueurs acheverent leur partie , & monterent dans une chambre pour se faire frotter , tandis que le Destin traitoit avec le maître du jeu de paume. Ces gentilshommes étant descendus à demi-vêtus , saluerent le Destin , & lui demanderent toutes les particularités de la troupe ; de quel nombre de personnes elle étoit composée , s'il y avoit de bons acteurs , s'ils avoient de beaux habits , & si les femmes étoient belles ? Le Destin répondit sur tous ces chefs , ensuite de quoi ces gentilshommes lui offrirent service , & prièrent le maître de les accommoder ;

ajoutant

ajoutant que s'ils avoient patience qu'ils fussent tout-à-fait habillés , qu'ils boiroient ensemble ; ce que le Destin accepta pour faire des amis , en cas que Saldagne le cherchât encore ; car il en avoit toujours de l'appréhension. Cependant il convint du prix pour le louage du tripot ; & ensuite le décorateur alla chercher un menuisier pour bâtir le théâtre , suivant le modele qu'il lui bailla ; & les joueurs étant habillés, le Destin s'approcha d'eux de si bonne grace , & avec sa grand'mine , leur fit paroître tant d'esprit , qu'ils conçurent de l'amitié pour lui. Ils lui demanderent où la troupe étoit logée ; & lui leur ayant répondu qu'elle étoit aux Chênes - verts en Montfort , ils lui dirent : Allons boire dans un qui sera votre fait ; nous voulons vous aider à faire le marché. Ils y allerent , furent d'accord du prix pour trois chambres , & y déjeûnerent très-bien. Vous pouvez bien croire que leur entretien ne fut que de vers & de pieces de théâtre , ensuite de quoi ils firent grande amitié , & allerent avec lui voir les comédiennes , qui étoient sur le point de dîner , ce qui

fut cause que ces gentilshommes ne demeurèrent pas long-tems avec elles. Ils les entretenrent pourtant agréablement pendant le peu de tems qu'ils y furent ; ils leur offrirent service & protection ; car c'étoient des principaux de la ville. Après le dîner l'on fit porter le bagage comique à la Coupe - d'or , qui étoit le logis que le Destin avoit retenu ; & quand le théâtre fut en état , ils commencerent à représenter. Nous les laisserons dans cet exercice , dans lequel ils firent tous voir qu'ils n'étoient pas apprentis , & retournerons voir ce que fait Saldagne depuis sa chute.

C H A P I T R E VI.

Mort de Saldagne.

VOUS avez vu dans le Chapitre XII de la seconde partie de ce roman, comme Saldagne étoit demeuré dans un lit, malade de sa chute, dans la maison du baron d'Arques, à l'appartement de Verville, & ses valets si ivres dans une hôtellerie d'un bourg distant de deux lieues de ladite maison, que celui de Verville eût bien de la peine à leur faire comprendre que la demoiselle s'étoit sauvée, & que l'autre homme, que son maître leur avoit donné, la suivoit avec l'autre cheval. Après qu'ils se furent bien frottés les yeux, & bâillé chacun trois ou quatre fois, & alongé les bras en s'étirant, ils se mirent en devoir de la chercher. Ce valet leur fit prendre un chemin, par lequel il savoit bien qu'ils ne la trouveroient pas, suivant l'ordre que son maître lui en avoit donné: aussi ils roulerent trois jours, au bout des-

quels ils s'en retournerent trouver Saldagne, qui n'étoit pas encore guéri de sa chute, ni même en état de quitter le lit, auquel ils dirent que la fille s'étoit sauvée, mais que l'homme, que monsieur de Verville leur avoit baillé, la suivoit à cheval. Saldagne pensa enrager à la réception de cette nouvelle, & bien prit à ses valets qu'il étoit au lit & attaché par une jambe; car s'il eût été debout, ou s'il eût pu se lever, ils n'eussent pas seulement effuyé des paroles, comme ils firent, mais il les auroit roués de coups de bâton; car il pesta si furieusement contre eux, leur disant toutes les injures imaginables, & se mit si fort en colere, que son mal augmenta & la fièvre le reprit; en sorte que quand le chirurgien vint pour le panser, il appréhenda que la gangrene ne se mît à sa jambe, tant elle étoit enflammée; & même il y avoit quelque lividité, ce qui l'obligea d'aller trouver Verville, auquel il compta cet accident, lequel douta bien de ce qui l'avoit causé, & qui alla aussi-tôt voir Saldagne, pour lui demander la cause de son altération, ce qu'il sa-

voit assez : car il àvoit été averti par son valet de tout le succès de l'affaire; & l'ayant appris de lui-même , il lui redoubla sa douleur , en lui disant que c'étoit lui qui avoit tramé cette piece , pour lui éviter la plus mauvaise affaire qui lui pût jamais arriver ; car , lui dit-il , vous voyez bien que personne n'a voulu retirer cette fille ; & je vous déclare que si j'ai souffert que ma femme , votre sœur , l'ait logée céans , ce n'a été qu'à dessein de la remettre entre les mains de son frere & de ses amis. Dites-moi un peu : que seriez - vous devenu si l'on avoit fait des informations contre vous pour un rapt , qui est un crime capital , & que l'on ne pardonne point ? Vous croyez peut-être que la bassesse de sa naissance , & la profession qu'elle fait vous auroit excusé de cette licence : & en cela vous vous flattez ; car , apprenez qu'elle est fille de gentilhomme & de demoiselle , & qu'au bout vous n'y auriez pas trouvé votre compte ; & après tout , quand les moyens de la justice auroient manqué , sachez qu'elle a un frere qui s'en seroit vengé , car c'est un homme qui a du cœur , & vous

L'avez éprouvé en plusieurs rencontres , ce qui vous devoit obliger à avoir de l'estime pour lui , plutôt que de le persécuter comme vous faites. Il est tems de cesser ces vaines poursuites , où vous pourriez à la fin succomber ; car vous savez bien que le désespoir fait tout hasarder ; il vaut donc mieux pour vous le laisser en paix. Ce discours , qui devoit obliger Saldagne à rentrer en lui-même , ne servit qu'à lui redoubler sa rage , & à lui faire prendre d'étranges résolutions , qu'il dissimula en présence de Verville , & qu'il tâcha depuis à exécuter. Il se dépêcha de guérir ; & sitôt qu'il fut en état de pouvoir monter à cheval , il prit congé de Verville , & à même tems il prit le chemin du Mans , où il croyoit de trouver la troupe : mais ayant appris qu'elle en étoit partie pour aller à Alençon , il se résolut d'y aller. Il passa par Vivain , où il fit repâître ses gens & trois coupe-jarrets qu'il avoit pris avec lui. Quand il entra au logis du Coq-hardi , où il mit pied à terre , il entendit une grande rumeur ; c'étoient les marchands de toile , qui , étant allés au marché à Beaumont ,

s'étoient apperçus du larcin que leur avoit fait la Rancune , & étoient revenus s'en plaindre à l'hôtesse , qui , en criant bien fort , leur soutenoit qu'elle n'en étoit pas responsable , puisqu'ils ne lui avoient pas baillé leurs balles à garder , mais les avoient fait porter dans leurs chambres ; & les marchands répliquoient : cela est vrai , mais que diable avez-vous à faire d'y mettre coucher des bateleurs ; car sans doute c'est eux qui nous ont volés. Mais , repartit l'hôtesse , trouvâtes-vous vos balles crevées ou les cordes défaites ? Non , disoient les marchands , & c'est ce qui nous étonne ; car elles étoient nouées comme si nous-mêmes l'eussions fait : or , allez-vous promener , dit l'hôtesse. Les marchands vouloient répliquer , quand Saldagne jura qu'il les battrait s'ils menoient plus de bruit. Ces pauvres marchands , voyant tant de gens , & de si mauvaise mine , furent contraints de faire silence , & attendirent leur départ , pour recommencer leur dispute avec l'hôtesse. Après que Saldagne , & ses gens & ses chevaux eurent repu , il prit la route d'Alençon , où il ar-

riva fort tard. Il ne dormit point de toute la nuit, qu'il employa à penser aux moyens de se venger sur le Destin, de l'affront qu'il lui avoit fait de lui avoir ravi sa proie ; & comme il étoit fort brutal, il ne prit que des résolutions brutales. Le lendemain il alla à la comédie avec ses compagnons ; qu'il fit passer devant, & paya pour quatre : ils n'étoient connus de personne, ainsi il leur fut facile de passer pour étrangers ; pour lui, il entra le visage couvert de son manteau, & la tête enfoncée dans son chapeau, comme un homme qui ne veut pas être connu. Il s'assit & assista à la comédie, où il s'ennuya autant que les autres y eurent de satisfaction ; car tous admirèrent l'Etoile, qui représenta ce jour-là la Cléopâtre de la pompeuse tragédie du grand Pompée, de l'inimitable Corneille. Quand elle fut finie, Saldagne & ses gens demeurèrent dans le jeu de paume, résolus d'y attaquer le Destin. Mais cette troupe avoit si fort gagné les bonnes grâces de toute la noblesse & de tous les honnêtes bourgeois d'Alençon, que ceux & celles qui la composoient, n'alloient point

au théâtre, ni ne s'en retournoient point à leur logis, qu'avec grand cortège. Ce jour-là une jeune dame, veuve, fort galante, qu'on appelloit madame de Villefleur, convia les comédiennes à souper, (ce que Saldagne put facilement entendre) : elles s'en excuserent civilement ; mais voyant qu'elle persistoit de si bonne grace à les en prier, elles lui promirent d'y aller. Ensuite elles se retirèrent, mais très-bien accompagnées, & notamment de ces gentilshommes qui jouoient à la paume, quand le Destin vint pour louer le tripot, & d'un grand nombre d'autres ; ce qui rompit le mauvais dessein de Saldagne, qui n'osa éclater devant tant d'honnêtes gens, avec lesquels il n'eût pas trouvé son compte. Mais il s'avisa de la plus insigne méchanceté que l'on puisse imaginer, qui fut d'enlever l'Étoile, quand elle sortiroit de chez madame de Villefleur, & de tuer tous ceux qui voudroient s'y opposer à la faveur de la nuit. Les trois comédiennes y allèrent souper & passer la veillée. Or, comme je vous ai déjà dit, cette dame étoit jeune & fort galante, ce qui attiroit

à sa maison toute la belle compagnie , qui augmenta ce soir-là , à cause des comédiennes. Or , Saldagne s'étoit imaginé d'enlever l'Etoile avec autant de facilité que quand il l'avoit ravie , lorsque le valet du Destin la conduisoit , suivant la maudite invention de la Rappiniere. Il prit donc un fort cheval , qu'il fit tenir par un de ses laquais , lequel il posta à la porte de la maison de ladite dame de Villefleur , qui étoit située dans une petite rue proche du palais , croyant qu'il lui seroit facile de faire sortir l'Etoile sous quelque prétexte , & la monter promptement sur le cheval , avec l'aide de ses trois hommes , qui battoient l'estrade dans la grande place , pour la mener après où il lui plairoit. Enfin il se repaissoit de ces vaines chimeres , & tenoit déjà la proie en imagination ; mais il arriva qu'un homme d'église (qui n'étoit pas de ceux qui font scrupule de tout , & bien souvent de rien ; car il fréquentoit les honorables compagnies , & aimoit si fort la comédie , qu'il faisoit connoissance avec tous les comédiens qui venoient à Alençon , & l'avoit

fait fort étroitement avec ceux de notre illustre troupe) alloit veiller ce soir-là chez madame de Villefleur : ayant apperçu un laquais (qu'il ne connoissoit point non plus que la livrée qu'il portoit) tenant un cheval par la bride ; & l'ayant enquis à qui il étoit , & ce qu'il faisoit là , & si son maître étoit dans la maison ; & ayant trouvé beaucoup d'obscurité en ses réponses , il monta à la salle où étoit la compagnie , à laquelle il raconta ce qu'il avoit vu , & qu'il avoit oui marcher des personnes à l'entrée de la petite rue. Le Destin qui avoit observé cet homme qui se cachoit le visage de son manteau , & qui avoit toujours l'imagination frappée de Saldagne , ne douta point que ce ne fût lui ; pourtant il n'en avoit rien dit à personne : mais il avoit mené tous ses compagnons chez madame de Villefleur , pour faire escorte aux demoiselles qui y veilloient ; mais ayant appris de la bouche de l'ecclésiastique ce que vous venez d'ouïr , il fut confirmé dans la croyance que c'étoit Saldagne , qui vouloit hasarder un second enlèvement de sa chère l'Étoile. L'on consulta ce que l'on

devoit faire , & l'on conclut que l'on attendroit l'événement , & que si personne ne paroïssoit devant l'heure de la retraite, l'on sortiroit avec toute la précaution que l'on peut prendre en pareilles occasions. Mais l'on ne demeura pas long - tems , qu'un homme inconnu entra , & demanda mademoiselle de l'Etoile , à laquelle il dit qu'une demoiselle de ses amies lui vouloit dire un mot à la rue , & qu'elle la prioit de descendre pour un moment. L'on jugea alors que c'étoit par ce moyen que Saldagne vouloit réussir en son dessein ; ce qui obligea tous ceux de la compagnie à se mettre en état de le bien recevoir : l'on ne trouva pas bon qu'aucune des comédiennes descendît ; mais l'on fit avancer une des femmes de chambre de madame de Ville fleur , que Saldagne saisit aussi-tôt, croyant que ce fût l'Etoile. Mais il fut bien étonné quand il se trouva investi d'un grand nombre d'hommes armés ; car il en étoit passé une partie par une porte qui est sur la grande place , & les autres par la porte ordinaire ; mais comme il n'avoit du jugement qu'autant qu'un brutal en peut avoir , &

sans

sans considérer si ses gens étoient joints à lui, il tira un coup de pistolet, dont un des comédiens fut blessé légèrement, mais qui fut suivi d'une demi-douzaine qu'on déchargea sur lui. Ses gens, qui ouïrent le bruit, au lieu de s'approcher pour le secourir, firent comme font ordinairement ces canailles que l'on emploie pour assassiner quelqu'un, qui s'enfuient quand ils trouvent de la résistance : autant en firent les compagnons de Saldagne, qui étoit tombé ; car il avoit un coup de pistolet à la tête, & deux dans le corps. L'on apporta de la lumière pour le regarder ; mais personne ne le connut que les comédiens & comédiennes, qui assurèrent que c'étoit Saldagne : on le crut mort, quoiqu'il ne le fût pas ; ce qui fut cause que l'on aida à son laquais à le mettre de travers sur son cheval. Il le mena à son logis, où on lui reconnut encore quelque signe de vie, ce qui obligea l'hôte à le faire panser ; mais ce fut inutilement ; car il mourut le lendemain. Son corps fut porté en son pays, où il fut reçu par ses sœurs & leurs maris ; elles le pleurerent par contenance,

mais dans leur cœur elles furent très-aises de sa mort. Et j'oserois croire que madame de Saint-Far eût bien voulu que son brutal de mari eût eu un pareil sort ; & il le devoit avoir à cause de la sympathie ; pourtant je ne voudrois pas faire un jugement téméraire. La justice se mit en devoir de faire quelques formalités ; mais n'ayant trouvé personne , & personne ne se plaignant , d'ailleurs ceux qui pouvoient être soupçonnés étant des principaux gentilshommes de la ville , cela demeura dans le silence. Les comédiennes furent conduites à leur logis , où elles apprirent le lendemain la mort de Saldagne , dont elles se réjouirent fort , étant alors en assurance : car par-tout elles n'avoient que des amis , & par-tout ce seul ennemi ; car il les suivoit par-tout.

CHAPITRE VII.

Suite de l'Histoire de la Caverne.

LE Destin avec l'Olive allerent le lendemain chez le prêtre que l'on appelloit monsieur le prieur de Saint-Louis , (qui est un titre , plutôt honorable que lucratif , d'une petite église qui est située dans une île , que fait la riviere de Sarthe entre les deux ponts d'Alençon) pour le remercier de ce que par son moyen ils avoient évité le plus grand malheur qui leur pût jamais arriver , & qui ensuite les avoit mis dans un parfait repos , puisqu'ils n'avoient plus rien à craindre après la mort funeste du misérable Saldagne , qui continuoit toujours à les troubler. Vous ne devez pas vous étonner si les comédiens & comédiennes de cette troupe avoient reçu le bienfait d'un prêtre , puisque vous avez pu voir dans les aventures comiques de cette illustre histoire , les bons offices que trois ou quatre curés leur avoient ren-

dus , tant dans le logis qu'on se battoit la nuit , & quel soin de loger & garder Angélique après qu'elle fût retrouvée , & autres que vous avez pu remarquer , & que vous verrez encore à la suite. Ce prieur , qui n'avoit fait que simplement connoissance avec eux , fit alors une fort étroite amitié , en sorte qu'ils se visiterent depuis , & mangerent souvent ensemble. Or , un jour que monsieur de Saint-Louis étoit dans la chambre des comédiennes, (c'étoit un vendredi que l'on ne représentoit pas) le Destin & l'Etoile prièrent la Caverne d'achever son histoire ; elle eut un peu de peine à s'y résoudre : mais enfin elle toussa trois ou quatre fois , & cracha bien autant , l'on dit qu'elle se moucha aussi & se mit en état de parler , quand monsieur de Saint-Louis voulut sortir , croyant qu'il y eût quelque secret mystere qu'elle n'eût pas voulu que tout le monde eût entendu ; mais il fut arrêté par tous ceux de la troupe , qui l'assurerent qu'ils seroient très-aises qu'il apprît leurs aventures ; & j'ose croire , dit l'Etoile , (qui avoit l'esprit fort éclairé) que vous n'êtes pas venu jusqu'à

l'âge où vous êtes sans en avoir éprouvé quelques-unes ; car vous n'avez pas la mine d'avoir toujours porté la soutane. Ces paroles démonterent un peu le prieur , qui leur avoua franchement que ses aventures ne rempliroient pas mal une partie de roman , au lieu des histoires fabuleuses que l'on y met le plus souvent. L'Etoile lui répartit , qu'elle jugeoit bien qu'elles étoient dignes d'être ouïes , & l'engagea à les raconter à la premiere requifition qui lui en feroit faite ; ce qu'il promit fort agréablement. Alors la Caverne reprit son histoire en cette forte : Le lévrier qui nous fit peur interrompit ce que vous allez apprendre. La proposition que le baron de Sigognac fit faire à ma mere (par le bon curé) de l'époufer , la rendit auffi affligée que j'en étois joyeufe , comme je vous ai déjà dit ; & ce qui augmentoit fon affliction , c'étoit de ne favoir par quel moyen fortir de fon château : de le faire feule , nous n'eussions pu aller guere loin , qu'il ne nous eût fait fuivre & reprendre , & enfuite peut être maltraiter. D'ailleurs c'étoit hafarder à perdre nos nipes , qui étoit le feul moyen qui

nous restoit pour subsister ; mais le bonheur nous en fournit un tout-à-fait plausible. Ce baron , qui avoit toujours été un homme farouche & sans humanité , ayant passé de l'excès de l'insensibilité brutale à la plus belle de toutes les passions, qui est l'amour, qu'il n'avoit jamais ressentie ; ce fut avec tant de violence , qu'il en fut malade , & malade à la mort. Au commencement de sa maladie , ma mère s'entremet de le servir ; mais son mal augmentoit toutes les fois qu'elle approchoit de son lit : ce qu'elle ayant apperçu , (comme elle étoit femme d'esprit) elle dit à ses domestiques qu'elle & sa fille leur étoient plutôt des sujets d'empêchemens qu'à nécessaires , & partant qu'elle les prioit de leur procurer des montures pour nous porter , & une charrette pour le bagage. Ils eurent un peu de peine à s'y résoudre ; mais le curé survenant , & ayant reconnu que monsieur le baron étoit en rêverie , se mit en devoir d'en chercher : enfin il trouva ce qui nous étoit nécessaire. Le lendemain nous fîmes charger notre équipage ; & , après avoir pris congé des domestiques , & principa-

lement de cet obligant curé, nous allâmes coucher à une petite ville de Périgord, dont je n'ai pas retenu le nom; mais je fais bien que c'étoit celle où l'on alloit chercher un chirurgien pour panser ma mere, qui avoit été blessée quand les gens du baron de Sigognac nous prirent pour les Bohémiens. Nous descendîmes dans un logis, où l'on nous prit aussi-tôt pour ce que nous étions; car une chambrière dit assez haut: Courage, l'on fera la comédie, puisque voici l'autre partie de la troupe arrivée; ce qui nous fit connoître qu'il y avoit là déjà quelque débris de caravane comique, dont nous fûmes très-aises, parce que nous pourrions faire troupe, & ainsi gagner notre vie. Nous ne nous trompâmes point; car le lendemain, après que nous eûmes congédié la charrette & les chevaux, deux comédiens, qui avoient appris notre arrivée, nous vinrent voir, & nous apprirent qu'un de leurs compagnons avec sa femme les avoit quittés, & que si nous voulions nous joindre à eux, nous pourrions faire affaires. Ma mere, qui étoit encore fort belle, accepta l'offre qu'ils nous firent, &

l'on fut d'accord qu'elle auroit les premiers rôles , & l'autre femme qui étoit restée les seconds , & moi je ferois ce que l'on voudroit ; car je n'avois pas plus de treize ou quatorze ans. Nous représentâmes environ quinze jours , cette ville-là n'étant pas capable de nous entretenir davantage de tems. D'ailleurs ma mere pressa d'en sortir , & de nous éloigner de ce pays-là , de crainte que ce baron étant guéri , ne nous cherchât & ne nous fît quelque insulte. Nous fîmes environ quarante lieues sans nous arrêter ; & , à la première ville où nous représentâmes , le maître de la troupe , que l'on appelloit Bellefleur , parla de mariage à ma mere ; mais elle le remercia , & le conjura en même tems de ne prendre pas la peine d'être son galant , parce qu'elle étoit déjà avancée en âge , & qu'elle avoit résolu de ne se remarier jamais. Bellefleur ayant appris une si ferme résolution , ne lui parla plus depuis. Nous roulâmes trois ou quatre années avec succès ; je devins grande , & ma mere si valétudinaire , qu'elle ne pouvoit plus représenter ; comme j'avois exercé avec la satisfaction

des auditeurs & l'approbation de la troupe , je fus subrogée en sa place. Bellefleur qui ne l'avoit pu avoir en mariage , me demanda à elle pour être sa femme ; mais elle ne lui répondit pas selon son desir : car elle eût bien voulu trouver quelque occasion pour se retirer à Marseille. Mais étant tombée malade à Troyes en Champagne , & appréhendant de me laisser seule , elle me communiqua le dessein de Bellefleur. La nécessité présente m'obligea de l'accepter ; d'ailleurs , c'étoit un fort honnête homme. Il est vrai qu'il eût pu être mon pere : ma mere eut donc la satisfaction de me voir mariée , & de mourir quelques jours après. J'en fus affligée autant qu'une fille le peut être ; mais comme le tems guérit tout , nous reprîmes notre exercice , & quelque tems après je devins grosse. Celui de mon accouchement étant venu , je mis au monde cette fille que vous voyez , Angélique , qui m'a tant coûté de larmes , & qui m'en fera bien verser , si je demeure encore quelque tems en ce monde. Comme elle alloit poursuivre , le Destin l'interrompit , lui disant , qu'elle ne pouvoit es-

pérer à l'avenir que toute sorte de satisfaction , puisqu'un seigneur tel qu'étoit Léandre la vouloit pour femme. L'on dit en commun proverbe que *lupus in fabulâ* : excusez ces trois mots de latin assez faciles à entendre ; aussi comme la Caverne alloit achever son histoire , Léandre entra & salua tous ceux de la compagnie. Il étoit vêtu de noir , & suivi de trois laquais aussi vêtus de noir , ce qui donna assez à connoître que son pere étoit mort. Le prieur de Saint-Louis sortit & s'en alla ; & je finis ici ce chapitre.

CHAPITRE VIII.

Fin de l'Histoire de la Caverne.

AP R È S que Léandre eut fait toutes les cérémonies de son arrivée , le Destin lui dit qu'il le falloit consoler de la mort de son pere , & le féliciter des grands biens qu'il lui avoit laissés. Léandre le remercia du premier , avouant que pour la mort de son pere il y avoit long-tems qu'il l'attendoit avec impatience. Toutefois , leur dit-il , il ne seroit pas séant que je parusse sur le théâtre si-tôt & si près de mon pays natal ; il faut donc , s'il vous plaît , que je demeure dans la troupe sans représenter , jusqu'à ce que nous soyions éloignés d'ici. Cette proposition fut approuvée de tous ; ensuite de quoi l'Étoile lui dit : Monsieur , vous agréerez donc que je vous demande vos titres , & comme il vous plaît que nous vous appellions à présent ; sur quoi Léandre lui répondit : Le titre de mon pere étoit le baron de Roche-

Pierre , lequel je pourrois porter ; mais je ne veux point que l'on m'appelle autrement que Léandre , nom sous lequel j'ai été si heureux que d'agrée à ma chere Angélique. C'est donc ce nom-là que je veux porter jusques à la mort , tant pour cette raison , que pour vous faire voir que je veux exécuter ponctuellement la résolution que je pris à mon départ , & que je communiquai à tous ceux de la troupe. Ensuite de cette déclaration , les embrasades redoublèrent ; beaucoup de soupirs furent poussés , quelques larmes coulerent des plus beaux yeux , & tous approuverent la résolution de Léandre , lequel s'étant approché d'Angélique , lui conta mille douceurs auxquelles elle répondit avec tant d'esprit , que Léandre en fut d'aurant plus confirmé en sa résolution. Je vous aurois volontiers fait le récit de leur entretien , & de la maniere qu'il se passa ; mais je ne suis pas amoureux comme ils étoient. Léandre leur dit de plus , qu'il avoit donné ordre à toutes ses affaires , qu'il avoit mis des fermiers dans toutes ses terres , & qu'il leur avoit fait avancer chacun six
mois ,

mois, ce qui pouvoit monter à six mille livres, qu'il avoit emporté afin que la troupe ne manquât de rien. A ce discours, grands remerciemens. Alors Ragotin, qui n'avoit point paru en tout ce que nous avons dit en ces deux derniers chapitres, s'avança pour dire que puisque monsieur Léandre ne vouloit pas représenter en ce pays, qu'on pouvoit bien lui bailler ses rôles, & qu'il s'en acquitteroit comme il faut. Mais Roquebrune, qui étoit son antipode, dit que cela lui appartenoit bien mieux qu'à un petit bout de flambeau. Cette épithete fit rire toute la compagnie; ensuite de quoi le Destin dit que l'on y aviserait, & qu'en attendant, la Caverne pourroit achever son histoire, & qu'il seroit bon d'envoyer querir le prieur de Saint-Louis, afin qu'il en ouît la fin, comme il avoit fait la suite, & afin que plus facilement il nous débitât la fienne. Mais la Caverne répondit qu'il n'étoit pas nécessaire, parce qu'en deux mots elle auroit achevé. On lui donna audience, & elle continua ainsi.

Je suis demeurée au tems de mon accouchement d'Angélique. Je vous ai dit

aussi que deux comédiens nous vinrent trouver pour nous persuader de faire troupe avec eux ; mais je ne vous ai pas dit que c'étoit l'Olive , & un autre qui nous quitta depuis , en la place duquel nous reconnûmes notre poëte ; mais me voici au lieu de mes plus sensibles malheurs. Un jour que nous allions représenter la comédie du Menteur , de l'incomparable monsieur Corneille , dans une ville de Flandre où nous étions alors , un laquais d'une dame , qui avoit charge de garder sa chaise , la quitta pour aller ivrogner , & aussitôt une autre dame prit la place. Quand celle à qui elle appartenoit vint pour s'y asseoir , & la trouva prise , elle dit civilement à celle qui l'occupoit , que c'étoit là sa chaise , & qu'elle la prioit de la lui laisser. L'autre répondit que si cette chaise étoit sienne , qu'elle la pourroit prendre ; mais qu'elle ne bougeroit pas de cette place - là. Les paroles augmentèrent , & des paroles l'on en vint aux mains. Les dames se tiroient les unes les autres , ce qui auroit été peu ; mais les hommes s'en mêlerent , les parens de chaque parti en

formerent un chacun : l'on crioit , l'on se pouffoit , & nous regardions le jeu par les ouvertures des tentes du théâtre. Mon mari , qui devoit faire le personnage de Dorante , avoit son épée au côté quand il en vit une vingtaine de tirées hors du fourreau : il ne marchanda point , il sauta du théâtre en bas , & se jetta dans la mêlée , ayant aussi l'épée à la main , tâchant d'apaiser le tumulte , quand quelqu'un de l'une des parties , le prenant sans doute pour être du contraire au sien , lui porta un grand coup d'épée que mon mari ne put parer ; car s'il s'en fût apperçu , il lui eût bien baillé le change ; car il étoit fort adroit aux armes. Ce coup lui perça le cœur ; il tomba , & tout le monde s'enfuit. Je me jettai en bas du théâtre & m'approchai de mon mari , que je trouvai sans vie. Angélique , qui pouvoit avoir alors treize ou quatorze ans , se joignit à moi , avec tous ceux de la troupe ; notre recours fut à verser des larmes , mais inutilement. Je fis enterrer le corps de mon mari , après qu'il eut été visité par la justice , qui me demanda si je voulois faire partie , à quoi je répondis

que je n'en avois pas le moyen. Nous for-
tîmes de la ville , & la nécessité nous con-
traignit de représenter pour gagner notre
vie , bien que notre troupe ne fût pas
guere bonne , le principal acteur nous man-
quant. D'ailleurs j'étois si affligée , que je
n'avois pas le courage d'étudier mes rôles ;
mais Angélique qui se faisoit grande , sup-
pléa à mon défaut. Enfin , nous étions
dans une ville de Hollande , où vous nous
vîntes trouver , vous , monsieur le Destin ,
mademoiselle votre sœur & la Rancune.
Vous vous offrîtes de représenter avec nous ,
& nous fûmes ravis de vous recevoir , &
d'avoir le bonheur de votre compagnie.
Le reste de mes aventures a été commun
entre nous , comme vous ne savez que
trop , au moins depuis Tours , où notre
portier tua un des fusiliers de l'intendant ,
jusqu'en cette ville d'Alençon. La Caverne
finit ainsi son histoire en versant beaucoup
de larmes , ce que fit l'Étoile en l'embras-
sant , & la consolant du mieux qu'elle put
de ses malheurs , qui véritablement n'é-
toient pas médiocres. Mais elle lui dit
qu'elle avoit sujet de se consoler , attendu

l'alliance de Léandre. La Caverne sanglotoit si fort qu'elle ne put lui repartir, non plus que moi à continuer ce chapitre.

C H A P I T R E IX.

La Rancune désabuse Ragotin sur le sujet de l'Etoile, & l'arrivée d'un carrosse plein de noblesse, & autres aventures de Ragotin.

LA comédie alloit toujours avant, & l'on représentoit tous les jours avec grande satisfaction de l'auditoire, qui étoit toujours beau & fort nombreux; il n'y arrivoit aucun désordre, parce que Ragotin tenoit son rang derrière la scène, lequel n'étoit pourtant pas content de ce qu'on ne lui donnoit point de rôle, & dont il grondoit souvent; mais on lui donnoit espérance que quand il seroit tems qu'on le feroit représenter: il s'en plaignoit presque tous les jours à la Rancune, en qui il avoit une grande confiance, quoique ce fût le

plus méfiable de tous les hommes. Mais l'en pressant une fois extraordinairement, la Rancune lui dit : Monsieur Ragotin, ne vous ennuyez pas encore ; car apprenez qu'il y a grande différence du barreau au théâtre ; si l'on n'y est bien hardi, l'on s'interrompt facilement ; & puis la déclamation des vers est plus difficile que vous ne pensez. Il faut observer la ponctuation des périodes, & ne faire pas paroître que ce soit de la poésie, mais les prononcer comme si c'étoit de la prose ; & il ne faut pas les chanter ni s'arrêter à la moitié, ni à la fin des vers, comme fait le vulgaire, ce qui a très-mauvaise grace ; & il y faut être bien assuré ; & en un mot il les faut animer par l'action. Croyez-moi donc, attendez encore quelque tems ; & pour vous accoutumer au théâtre, représentez sous le masque à la face, vous y pourrez faire le second Zani ; nous avons un habit qui vous sera fort propre (c'étoit celui d'un petit garçon qui faisoit quelquefois ce personnage-là, & que l'on appeloit Godenot) il en faut parler à monsieur le Destin & à mademoiselle de l'Etoile, ce

qu'ils firent le jour même , & fut arrêté que le lendemain Ragotin feroit ce personnage-là. Il fut instruit par la Rancune (qui comme vous avez vu au premier tome de ce roman , s'enfarinoit à la face) de ce qu'il devoit dire. Le sujet de celle qu'ils jouerent fut une intrigue amoureuse que la Rancune démêloit en faveur du Destin. Comme il se préparoit à exécuter ce négoce , Ragotin parut sur la scène , auquel la Rancune demanda en ces termes : Petit garçon , mon petit Godenot , où vas-tu si empressé ? puis s'adressant à la compagnie (après lui avoir passé la main sous le menton , & trouvé sa barbe) : Messieurs, j'avois toujours cru que ce que dit Ovide de la métamorphose des fourmis en Pygmées (auxquels les grues font la guerre) étoit une fable ; mais à présent je change de sentiment : car sans doute en voici un de la race , ou bien ce petit homme resuscité , pour lequel l'on a fait (il y a environ sept ou huit cents ans) une chanson que je suis résolu de vous dire : écoutez bien.

C H A N S O N.

Mon père m'a donné mari.
 Qu'est-ce que d'un homme si petit ?
 Il n'est pas plus grand qu'un fourmi.
 Hé ! qu'est-ce ? qu'est-ce ? qu'est-ce ? qu'est-ce ?
 Qu'est-ce que d'un homme ,
 S'il n'est , s'il n'est homme ?
 Qu'est-ce que d'un homme si petit ?

A chaque vers la Rancune tournoit & retournoit le pauvre Ragotin , & faisoit des postures qui faisoient bien rire la compagnie. L'on n'a pas mis le reste de la chanson ; comme chose superflue à notre roman.

Après que la Rancune eut achevé sa chanson , il montra Ragotin , & dit , le voici ressuscité ; & en disant cela, il dénoua le cordon avec lequel son masque étoit attaché , de sorte qu'il parut à visage découvert , non pas sans rougir de honte & de colere tout ensemble. Il fit pourtant de nécessité vertu ; & pour se venger , il dit à la Rancune qu'il étoit un franc ignorant d'avoir terminé tous les vers de sa chanson

en *i*, comme *cribli*, *trouvi*, &c. & que c'étoit très-mal parler, qu'il falloit dire trouva ou trouvai. Mais la Rancune lui repartit : C'est vous, monsieur, qui êtes un grand ignorant pour un petit homme ; car vous n'avez pas compris ce que j'ai dit : que c'étoit une chanson si vieille, que si l'on faisoit un rôle de toutes les chansons que l'on a faites en France depuis que l'on y a fait des chansons, ma chanson seroit en chef. D'ailleurs ne voyez-vous pas que c'est l'idiome de cette Province de Normandie, où cette chanson a été faite ? & qui n'est pas si mal-à-propos, comme vous vous imaginez. Car, puisque selon ce fameux Savoyard, monsieur de Rogula, qui a réformé la langue Françoisse, l'on ne sauroit donner de raison pourquoi l'on prononce certains termes, & qu'il n'y a que l'usage qui les fait approuver, ceux du tems que l'on fit cette chanson étoient en usage ; & comme ce qui est plus ancien est toujours le meilleur, ma chanson doit passer, puisqu'elle est la plus ancienne. Je vous demande, monsieur Ragotin, pourquoi est-ce que puisque l'on dit de

quelqu'un il monta à cheval , il entra en sa maison ; que l'on ne dit pas *il descenda & il sortit* : mais il descendit & il sortit ? Il s'ensuit donc que l'on peut dire il entrit , & il montit ; & ainsi que tous les termes semblables. Or , puisqu'il n'y a que l'usage qui leur donne le cours , c'est aussi l'usage qui fait passer ma chanson. Comme Ragotin vouloit repartir , le Destin entra sur la scène , se plaignant de la longueur de son valet la Rancune , & l'ayant trouvé en différend avec Ragotin , il leur demanda le sujet de leur dispute , qu'il ne put jamais apprendre : car ils se mirent à parler tous à la fois , & si haut qu'il s'impatienta , & poussa Ragotin contre la Rancune , qui le lui renvoya de même , en telle sorte qu'ils le balloterent long-tems d'un bout du théâtre à l'autre , jusques à ce que Ragotin tomba sur les mains , & marcha ainsi jusqu'aux tentes du théâtre , sous lesquelles il passa. Tous les auditeurs se leverent pour voir cette badinerie , & sortirent de leurs places , protestant aux comédiens que cette saillie valoit mieux que leur farce , qu'aussi-bien ils n'auroient pu

achever ; car les demoiselles , & les autres acteurs qui regardoient par les ouvertures des tentes du théâtre , rioient si fort qu'il leur eût été impossible. Nonobstant cette boutade , Ragotin persécutoit sans cesse la Rancune de le mettre aux bonnes graces de l'Etoile , & pour ce sujet il lui donnoit souvent des repas , ce qui ne déplaisoit pas à la Rancune , qui tenoit toujours le bec en l'eau au petit homme : mais comme il étoit frappé d'un même trait , il n'osoit parler à cette belle , ni pour lui ni pour Ragotin , lequel le pressa une fois si fort , qu'il fut obligé de lui dire : Monsieur Ragotin , cette Etoile est sans doute de la nature de celles du ciel , que les astrologues appellent errantes ; car aussi-tôt que je lui ouvre le discours de votre passion , elle me laisse sans me répondre. Mais comment me répondroit-elle , puisqu'elle ne m'écoute pas ? Mais je crois avoir découvert le sujet qui la rend de si difficile abord. Ceci vous surprendra sans doute ; mais il faut être préparé à tout événement. Ce monsieur le Destin , qu'elle appelle son frere , ne lui est rien moins que cela : je les surpris il y

a quelques jours se faisant des caresses fort éloignées d'un frere & d'une sœur, ce qui m'a depuis fait conjecturer que c'étoit plutôt son galant : & je suis le plus trompé du monde, si quand Léandre & Angélique se marieront, ils n'en font pas de même. Sans cela elle seroit bien dégoûtée de mépriser votre recherche, vous qui êtes un homme de qualité & de mérite, sans compter la bonne mine. Je vous dis ceci, afin que vous tâchiez à chasser de votre cœur cette passion, puisqu'elle ne peut servir qu'à vous tourmenter comme un damné. Le petit Poëte & Avocat fut si assommé de ce discours ; qu'il quitta la Rancune en branlant la tête, & en disant sept ou huit fois à son ordinaire, serviteur, serviteur, &c. Ensuite Ragotin s'avisa d'aller faire un voyage à Beaumont-le-Vicomte, petite ville distante d'environ cinq lieues d'Alençon, & où l'on tient un beau marché tous les lundis de chaque semaine ; il voulut choisir ce jour-là pour y aller, ce qu'il fit savoir à tous ceux de la troupe, leur disant que c'étoit pour retirer quelque somme d'argent qu'un des marchands
de

de cette ville-là lui devoit , ce que tous trouverent bon. Mais , lui dit la Rancune , comment pensez-vous faire , car votre cheval est encloué , il ne pourra pas vous porter ? Il n'importe (dit Ragotin) j'en prendrai un de louage , & si je n'en puis trouver , j'irai bien à pied , il n'y a pas si loin ; je profiterai de la compagnie de quelqu'un des marchands de cette ville , qui y vont presque tous de la sorte. Il en chercha un par-tout sans en pouvoir trouver ; ce qui l'obligea à demander à un marchand de toiles , voisin de leur logis , s'il iroit lundi prochain au marché à Beaumont ; & ayant appris que c'étoit sa résolution , il le pria d'agréer qu'il l'accompagnât , ce que le marchand accepta , à condition qu'ils partiroient aussi-tôt que la lune seroit levée , qui étoit environ une heure après minuit , ce qui fut exécuté. Or , un peu devant qu'ils se missent en chemin , il étoit parti un pauvre cloutier , lequel avoit accoutumé de suivre les marchés pour débiter ses clous , & des fers de cheval , quand il les avoit faits , & qu'il portoit sur son dos dans une besace. Ce clou-

tier étant en chemin , & n'entendant , ni ne voyant personne devant ni derrière lui , jugea qu'il étoit encore trop tôt pour partir. D'ailleurs une certaine frayeur le saisit quand il pensa qu'il lui falloit passer tout proche des fourches patibulaires , où il y avoit alors un grand nombre de pendus ; ce qui l'obligea à s'écarter un peu du chemin , & se coucher sur une petite motte de terre , où étoit une haie , en attendant que quelqu'un passât , où il s'endormit. Quelque peu de tems après , le marchand & Ragotin passerent ; ils alloient au petit pas & ne disoient mot ; car Ragotin rêvoit au discours que lui avoit fait la Rancune. Comme ils furent proche du gibet , Ragotin dit qu'il falloit compter les pendus , à quoi le marchand s'accorda par complaisance. Ils avancerent jusques au milieu des piliers pour compter , & aussi-tôt ils aperçurent qu'il en étoit tombé un qui étoit fort sec. Ragotin , qui avoit toujours des pensées dignes de son bel esprit , dit au marchand qu'il lui aidât à le relever , & qu'il le vouloit appuyer tout droit contre un des piliers , ce qu'ils firent facilement

avec un bâton; car, comme j'ai dit, il étoit roide & fort sec; & après avoir vu qu'il y en avoit quatorze de pendus, sans celui qu'ils avoient relevé, ils continuerent leur chemin. Ils n'avoient pas fait vingt pas, quand Ragotin arrêta le marchand pour lui dire qu'il falloit appeller ce mort, pour voir s'il voudroit venir avec eux, & se mit à crier bien fort: Holà ho, veux-tu venir avec nous? Le cloutier, qui ne dormoit pas ferme, se leva aussi-tôt de son poste, & en se levant cria aussi bien fort: J'y vais, j'y vais, attendez-moi; & se mit à les suivre. Alors le marchand & Ragotin croyant que ce fût effectivement le pendu, se mirent à courir bien fort; & le cloutier se mit aussi à courir en criant toujours plus fort, attendez-moi; & comme il courroit, les fers & les clous qu'il portoit faisoient un grand bruit, ce qui redoubla la peur de Ragotin & du marchand; car ils crurent pour lors que c'étoit véritablement le mort qu'ils avoient relevé, ou l'ombre de quelque autre qui traînoit des chaînes (car le vulgaire croit qu'il n'apparoît jamais de spectre qui n'entraîne après

foi) ce qui les mit en état de ne plus fuir ; un tremblement les ayant saisis en telle forte , que leurs jambes ne les pouvant plus soutenir , ils furent contraints de se coucher par terre où le cloutier les trouva , & qui fit déloger la peur de leur cœur par un bon jour qu'il leur donna , ajoutant qu'ils l'avoient bien fait courir ; ils eurent de la peine à se rassurer ; mais après avoir reconnu le cloutier , ils se leverent & continuerent heureusement leur chemin jusques à Beaumont , où Ragotin fit ce qu'il y avoit à faire , & le lendemain s'en retourna à Alençon. Il trouva tous ceux de la troupe qui sortoient de table , auxquels il raconta son aventure , qui les pensa faire mourir de rire : les demoiselles en faisoient de si grands éclats qu'on les entendoit de l'autre bout de la rue , & qui furent interrompus par l'arrivée d'un carosse rempli de noblesse campagnarde. C'étoit un gentilhomme qu'on appelloit monsieur de la Fresnaye. Il marioit sa fille unique , & il venoit prier les comédiens de représenter chez lui le jour de ses noces. Cette fille , qui n'étoit pas des plus spirituelles

du monde , leur dit qu'elle desiroit que l'on jouât la Sylvie de Mairet. Les comédiennes se contraignirent beaucoup pour ne pas rire , & lui dirent qu'il falloit donc leur en procurer une , car ils ne l'avoient plus. La demoiselle répondit qu'elle leur en bailleroit une , ajoutant qu'elle avoit toutes les pastorales , celles de Racan , la belle Pêcheuse , le contraire en Amour , Ploncidon , le Mercier , & un grand nombre d'autres dont je n'ai pas retenu les titres. Car , disoit-elle , cela est propre à ceux qui comme nous demeurent dans des maisons aux champs ; & d'ailleurs les habits ne coûtent guere ; il ne se faut point mettre en peine d'en avoir des somptueux , comme quand il faut représenter la mort de Pompée , le Cinna , Héraclius , ou la Rodogune. Et puis les vers des pastorales ne sont pas si empoulés comme ceux des poètes graves , & ce genre pastoral est plus conforme à la simplicité de nos premiers parens , qui n'étoient habillés que de feuilles de figuier , même après leur péché. Son pere & sa mere écoutoient ce discours avec admiration , s'imaginant que

les plus excellens orateurs du royaume n'auroient su débiter de si riches pensées , ni en termes si relevés. Les comédiens demanderent du tems pour se préparer, & on leur donna huit jours. La compagnie s'en alla après avoir dîné , quand le prieur de Saint-Louis entra. L'Etoile lui dit qu'il avoit bien fait de venir , car il avoit ôté la peine à l'Olive de l'aller querir , pour s'acquitter de sa promesse , à quoi il ne lui falloit guere de persuasion , puisqu'il venoit pour ce sujet. Les comédiennes s'assirent sur un lit , & les comédiens dans des chaises. L'on ferma la porte, avec commandement au portier de dire qu'il n'y avoit personne , s'il fût survenu quelqu'un. L'on fit silence , & le prieur débita comme vous allez voir au suivant chapitre , si vous prenez la peine de lire.

C H A P I T R E X.

*Histoire du Prieur de Saint-Louis , &
l'arrivée de monsieur de Verville.*

LE commencement de cette histoire ne peut vous être qu'ennuyeux , puisqu'il est généalogique ; mais cet exorde est , ce me semble , nécessaire pour une plus parfaite intelligence de ce que vous y entendrez. Je ne veux point déguiser ma condition , puisque je suis dans ma patrie ; peut-être qu'ailleurs j'aurois pu passer pour autre que je ne suis ; bien que je ne l'aie jamais fait , j'ai toujours été fort sincère en ce point -là. Je suis donc natif de cette ville : les femmes de mes deux grand-pères étoient demoiselles , & il y avoit du de à leur surnom. Mais comme vous savez que les fils aînés emportent presque tout le bien , & qu'il en reste fort peu pour les autres garçons & pour les filles (suivant l'ordre du coutumier de cette Province ,) on les loge comme l'on peut , ou en les

LE ROMAN

mettant en l'ordre ecclésiastique ou religieux , ou en les mariant à des personnes de moindre condition , pourvu qu'ils soient honnêtes gens , & qu'ils aient du bien suivant le proverbe qui court en ce pays , plus de profit & moins d'honneur ; proverbe qui depuis long-tems a passé les limites de cette province , & s'est répandu par-tout le Royaume. Aussi mes grand-meres furent mariées à des marchands , l'un de draps de laine , & l'autre de toiles. Le pere de mon pere avoit quatre fils dont mon pere n'étoit pas l'aîné. Celui de ma mere avoit deux fils & deux filles , dont elle en étoit une. Elle fut mariée au second fils de ce marchand drapier , lequel avoit quitté le commerce pour s'adonner à la chicane , ce qui est cause que je n'ai pas eu tant de bien que j'eusse pu avoir. Mon pere avoit beaucoup gagné au commerce , & avoit épousé en premieres noces une femme fort riche , qui mourut sans enfans. Il étoit déjà fort avancé en âge quand il épousa ma mere , qui consentit à ce mariage plutôt par obéissance que par inclination ; aussi il y avoit plutôt de l'aversion de son côté que de l'a-

mour, ce qui fut sans doute la cause qu'ils demeurèrent treize ans mariés, & quasi hors d'espérance d'avoir des enfans ; mais enfin ma mere devint enceinte. Quand le terme fut venu de produire son fruit, ce fut avec une peine extrême, car elle demeura quatre jours au mal de l'enfantement ; à la fin, elle accoucha de moi sur le soir du quatrieme jour. Mon pere qui avoit été occupé pendant ce tems-là à faire condamner un homme à être pendu (parce qu'il avoit tué un sien frere) & quatorze faux témoins au fouet, fut ravi de joie quand les femmes qu'il avoit laissées dans sa maison pour secourir ma mere, le féliciterent de la naissance de son fils. Il les régala du mieux qu'il put, & en enivra quelques-unes auxquelles il fit boire du vin blanc en guise de cidre-poiré ; lui-même me l'a raconté plusieurs fois. Je fus baptisé deux jours après ma naissance : le nom que l'on m'imposa ne fait rien à mon histoire. J'eus pour parrain un seigneur de place fort riche, dont mon pere étoit voisin, lequel ayant appris de madame sa femme la grossesse de ma mere, après un

si long-tems de mariage, comme j'ai dit, il lui demanda son fruit pour le présenter au baptême, ce qui lui fut accordé fort agréablement. Comme ma mere n'avoit que moi, elle m'éleva avec grand soin, & un peu trop délicatement pour un enfant de ma condition; quand je fus un peu grand, je fis paroître que je ne serois pas sot, ce qui me fit aimer de tous ceux de qui j'étois connu, & principalement de mon parrain, lequel n'avoit qu'une fille unique mariée à un gentilhomme, parent de ma mere. Elle avoit deux fils, un plus âgé d'un an que moi, & l'autre moins âgé d'un an, mais qui étoient aussi brutaux que je faisois paroître d'esprit, ce qui obligeoit mon parrain à m'envoyer querir quand il avoit quelque illustre compagnie; car c'étoit un homme splendide, & qui traitoit tous les princes & grands seigneurs qui passoient par cette ville. Il me faisoit chanter, danser & caqueter pour les divertir, & j'étois toujours assez bien vêtu pour avoir entrée par-tout. J'aurois fait fortune avec lui, si la mort ne l'eût ravi trop tôt, à un voyage qu'il fit à Paris. Je ne ressentis

point alors cette mort comme j'ai fait depuis. Ma mere me fit étudier & je profitois beaucoup ; mais quand elle apperçut que j'avois de l'inclination à être d'église, elle me retira du college , & me jeta dans le monde , où je pensai me perdre , nonobstant les vœux qu'elle avoit faits à Dieu de lui consacrer le fruit qu'elle produiroit , s'il lui accordoit la priere qu'elle lui faisoit de lui en donner. Elle étoit tout au contraire des autres meres , qui ôtent à leurs enfans le moyen de se débaucher ; car elle me bailloit (tous les dimanches & fêtes) de l'argent pour jouer & aller au cabaret. Néanmoins , comme j'avois le naturel bon , je ne faisois point d'excès , & tout se terminoit à me réjouir avec mes voisins. J'avois fait grande amitié avec un jeune garçon âgé de quelques années plus que moi , fils d'un officier de la reine , mere du roi Louis XIII , de glorieuse mémoire , lequel avoit aussi deux filles. Il faisoit sa résidence dans une maison située dans ce beau parc , lequel (comme vous pouvez savoir) a été autrefois le lieu des délices des anciens ducs d'Alen-

çon. Cette maison lui avoit été donnée avec un grand enclos , par la reine , sa maîtresse , qui jouissoit alors en apanage de ce duché. Nous passions agréablement le tems dans ce parc , mais comme des enfans , sans penser à ce qui arriva depuis. Cet officier de la reine , que l'on appelloit monsieur du Fresne , avoit un frere aussi officier dans la maison du roi , lequel lui demanda son fils , ce que du Fresne n'osa refuser. Avant que de partir pour la cour , il me vint dire adieu ; & j'avoue que ce fut la premiere douleur que je ressentis en ma vie. Nous pleurâmes bien fort en nous séparant ; mais je pleurai bien davantage , quand trois mois après son départ , sa mere m'apprit la nouvelle de sa mort. Je ressentis cette affliction autant que j'en étois capable : & je m'en allai le pleurer avec ses sœurs , qui en étoient sensiblement touchées. Mais comme le tems modere tout , quand ce triste souvenir fut un peu passé , mademoiselle du Fresne vint un jour prier ma mere d'agréer que j'allasse donner quelques exemples d'écriture à sa jeune fille , que l'on appelloit
mademoiselle

mademoiselle du Lis , pour la discerner d'avec son aînée , qui portoit le nom de la maison , d'autant , lui dit-elle , que l'écrivain qui l'enseignoit s'en est allé ; ajoutant qu'il y en avoit beaucoup d'autres , mais qu'ils ne vouloient pas aller montrer en ville , & que sa fille n'étoit pas de condition à rouler les écoles. Elle s'excusa fort de cette liberté ; mais elle dit qu'avec les amis l'on en use facilement. Elle ajouta que cela pourroit terminer à quelque chose de plus important , sous-entendant notre mariage , qu'elles conclurent depuis secrètement entr'elles. Ma mere ne m'eut pas plus tôt proposé cet emploi , que l'après dînée j'y allai , ressentant déjà quelque secrete cause qui me faisoit agir , sans y faire pourtant guere de réflexion. Mais je n'eus pas demeuré huit jours en la pratique de cet exercice , que la du Lis , qui étoit la plus jolie des deux filles , se rendit fort familiere avec moi , & souvent par raillerie m'appelloit mon petit maître. Ce fut pour lors que je commençai à ressentir quelque chose dans mon cœur , qu'il avoit ignoré jusques alors ; & il en fut de même de la da

Lis. Nous étions inséparables, & nous n'avions point de plus grande satisfaction que quand l'on nous laissoit seuls ; ce qui arrivoit assez souvent. Ce commerce dura environ six mois, sans que nous nous parlâssions de ce qui nous possédoit ; mais nos yeux en disoient assez. Je voulus un jour essayer à faire des vers à sa louange, pour voir si elle les recevroit agréablement ; mais comme je n'en avois point encore composé, je ne pus pas y réussir. Je commençois à lire les bons romans & les bons poètes, ayant laissé les Melusines, Robert le diable, les quatre fils Aimon, la belle Maguelonne, Jean de Paris, &c. qui sont les romans des enfans. Or, en lisant les œuvres de Marot, j'y trouvai un triolet qui convenoit merveilleusement bien à mon dessein. Je le transcrivis mot à mot : voici comme il y avoit.

Votre bouche petite & belle
 Est si agréable entretien,
 Qui par fois son maître m'appelle,
 Et l'alliance j'en retiens.
 Car ce m'est honneur & grand bien ;
 Mais, quand vous me prêtez pour maître,
 Que ne disiez-vous aussi - bien
 Votre maîtresse je veux être,

Je lui donnai ces vers , qu'elle lut avec joie , comme je connus sur son visage. Après quoi elle les mit dans son sein , d'où ils tomberent un moment après , & ils furent relevés par sa sœur aînée , sans qu'elle s'en apperçût , & dont elle fut avertie par un petit laquais. Elle les lui demanda , & voyant qu'elle faisoit quelque difficulté de les lui rendre , elle se mit furieusement en colere , & s'en plaignit à sa mere , qui commanda à sa fille de les lui bailler , ce qu'elle fit. Ce procédé me donna de bonnes espérances , quoique ma condition me rebutât : or , pendant que nous passions ainsi agréablement le tems , mon pere & ma mere , qui étoient fort avancés en âge , délibérerent de me marier , & ils m'en firent un jour la proposition. Ma mere découvrit à mon pere le projet qu'elle avoit fait avec mademoiselle du Fresne , comme je vous ai dit ; mais comme c'étoit un homme fort intéressé , il lui répondit que cette fille-là étoit d'une condition trop relevée pour moi , & d'ailleurs qu'elle avoit trop peu de bien , nonobstant quoi elle voudroit trop trancher de la dame. Comme j'étois fils

unique , & que mon pere étoit trop riche selon sa condition , & semblablement un mien oncle qui n'avoit point d'enfant , & duquel il n'y avoit que moi qui en pût être héritier , selon la coutume de Normandie , plusieurs familles me regardoient comme un objet digne de leur alliance , & même l'on me fit porter trois ou quatre enfans au baptême avec des filles des meilleures maisons de notre voisinage , qui est ordinairement par où l'on commence pour réussir aux mariages : mais je n'avois dans la pensée que ma chere du Lis. J'en étois néanmoins si persécuté de tous mes parens , que je pris résolution de m'en aller à la guerre , quoique je n'eusse que seize ou dix - sept ans. L'on fit des levées en cette ville pour aller en Danemarck sous la conduite de monsieur le comte de Montgomeri. Je me fis enrôler secrètement avec trois cadets mes voisins , & nous partîmes de même en fort bon équipage ; mon pere & ma mere en furent fort affligés , & ma mere en pensa mourir de douleur : je ne pus savoir alors quel effet ce départ inopiné fit sur l'esprit de la du Lis ,

car je ne lui en dis rien du tout ; mais je l'ai su depuis par elle-même. Nous nous embarquâmes au Havre - de - Grace , & voguâmes assez heureusement jusques à ce que nous fussions près du Sund ; mais alors il se leva la plus furieuse tempête que l'on ait jamais vue sur la mer Océane : nos vaisseaux furent jettés par la tourmente en divers endroits , & celui de M. de Montgomeri , dans lequel j'étois , vint aborder heureusement à l'embouchure de la Tamise , par laquelle nous montâmes , à l'aide du reflux , jusques à Londres , capitale d'Angleterre , où nous séjournâmes environ six semaines , pendant lequel tems j'eus le loisir de voir une partie des raretés de cette superbe ville , & l'illustre cour de son roi , qui étoit alors Charles Stuard, premier du nom. M. de Montgomeri s'en retourna dans sa maison de Pontorson en basse Normandie , où je ne voulus pas le suivre ; je le suppliai de me permettre de prendre la route de Paris , ce qu'il fit. Je m'embarquai dans un vaisseau qui alloit à Rouen , où j'arrivai heureusement ; & de - là je me mis sur un bateau

qui me remonta jusques à Paris , où je trouvai un mien parent fort proche , qui étoit ciergier du roi. Je le priaï que par son moyen je pusse entrer au régiment des Gardes. Il s'y employa , & fut mon répondant ; car en ce tems-là il en falloit avoir pour y être reçu , ce que je fus en la compagnie de monsieur de la Rauderie. Mon parent me bailla de quoi me remettre en équipage , car en ce voyage de mer j'avois gâté mes habits , & de l'argent ; ce qui me faisoit parler avec une trentaine de cadets de grande maison , qui portoient tous le mousquet aussi-bien que moi. En ce tems-là , les princes & grands seigneurs de France se souleverent contre le roi , & même monseigneur le duc d'Orléans son frere ; mais sa majesté , par l'adresse ordinaire du grand cardinal de Richelieu , rompit leurs mauvais desseins ; ce qui obligea sa majesté de faire un voyage en Bretagne avec une puissante armée. Nous arrivâmes à Nantes , où l'on fit la premiere exécution des rebelles sur la personne du comte de Chalais , qui y eut la tête tranchée ; ce qui donna de la

terreur à tous les autres , qui moyennerent leur paix avec le roi , lequel s'en retourna à Paris. Il passa par la ville du Mans , où mon pere me vint trouver , tout vieux qu'il étoit ; car il avoit été averti par mon cousin , ce ciergier du roi , que j'étois au régiment des Gardes : il me demanda à mon capitaine , lequel lui accorda mon congé. Nous nous en revînmes en cette ville , où mes parens résolurent que pour m'arrêter , il me falloit lier avec une femme. Celle d'un chirurgien , voisin d'une mienne cousine germaine , fit venir pendant le carême , sous prétexte d'ouïr les prédications , la fille d'un lieutenant de bailli , d'un bourg distant de trois lieues d'ici : ma cousine me vint querir à notre maison pour me la faire voir ; mais après une heure de conversation que j'eus avec elle dans la maison de madite cousine , où elle étoit venue , elle se retira ; & alors l'on me dit que c'étoit une maîtresse pour moi , à quoi je répondis froidement qu'elle ne m'agréoit pas. Ce n'est pas qu'elle ne fût assez belle & riche ; mais toutes les beautés me sembloient laides en compa-

raison de ma chere du Lis , qui seule occupoit toutes mes pensées. J'avois un oncle , frere de ma mere , homme de justice , & que je craignois beaucoup , lequel s'en vint un soir à notre maison , & après m'avoir fort bravé sur le mépris que j'avois témoigné faire de cette fille , me dit qu'il falloit me résoudre à l'aller voir chez elle aux prochaines fêtes de Pâques , & qu'il y avoit des personnes qui valoient plus que moi , qui se tiendroient bien honorées de cette alliance. Je ne répondis ni oui ni non ; mais les fêtes suivantes il fallut y aller avec ma cousine cette chirurgienne , & un sien fils. Nous fûmes agréablement reçus , & l'on nous régala trois jours durant. L'on nous mena aussi à toutes les métairies de ce lieutenant , dans toutes lesquelles il y avoit festin. Nous fûmes aussi à un gros bourg , distant d'une lieue de cette maison , voir le curé du lieu , qui étoit frere de la mere de cette fille , lequel nous fit un fort gracieux accueil. Enfin nous nous en retournâmes comme nous étions venus , c'est-à-dire , pour ce qui me regardoit , aussi peu amoureux que devant. Il fut pourtant

réfolu que dans une quinzaine de jours l'on parleroit à fond de ce mariage : le terme étant expiré , j'y retournai avec trois de mes coufins germains , deux avocats & un procureur en ce préfidial ; mais par bonheur l'on ne conclut rien , & l'affaire fut remife aux fêtes de mai prochaines. Mais le proverbe eft bien véritable , que l'homme propofe , & Dieu difpofe ; car ma mere tomba malade quelques jours devant lesdites fêtes , & mon pere quatre jours après : l'une & l'autre maladie terminèrent par la mort. Celle de ma mere arriva un mardi , & celle de mon pere le jeudi de la même femaine ; & je fus auffi fort malade : mais je me levai pour aller voir cet oncle févere , qui étoit auffi fort malade , & qui mourut quinze jours après. A quelque tems de-là, l'on me reparla de cette fille du lieutenant que j'étois allé voir ; mais je n'y voulus pas entendre ; car je n'avois plus de parens qui euſſent droit de me commander. D'ailleurs mon cœur étoit toujours dans ce parc où je me promenois ordinairement , mais bien plus ſouvent en imagination. Un matin que je ne

croyois pas qu'il y eût encore personne de levé dans la maison du fleur du Frefne , je passai devant , & je fus bien étonné quand j'ouïs la du Lis , qui chantoit sur un balcon cette vieille chanson qui a pour reprise : *Quen'est-il auprès de moi, celui que mon cœur aime !* ce qui m'obligea à m'approcher d'elle , & à lui faire une profonde révérence , que j'accompagnai de telles ou semblables paroles. Je souhaiterois de tout mon cœur , mademoiselle , que vous eussiez la satisfaction que vous desirez , & je voudrois y pouvoir contribuer ; ce seroit avec la même passion que j'ai toujours été votre très-humble serviteur. Elle me rendit bien mon salut ; mais elle ne me répondit pas , & continuant à chanter , elle changea la reprise de la chanson en ces paroles : *Le voici auprès de moi, celui que mon cœur aime.* Je ne demeurai pas court ; car je m'étois un peu ouvert à la guerre & à la cour ; & quoique le procédé fût capable de me démonter , je lui dis : j'aurai sujet de le croire , si vous me faites ouvrir la porte. A même tems elle appella le petit laquais dont j'ai déjà parlé , auquel elle

commanda de me l'ouvrir, ce qu'il fit. J'entrai, & je fus reçu avec tous les témoignages de bienveillance du pere, de la mere & de la sœur aînée, mais encore plus de la du Lis. La mere me demanda pourquoi j'étois si sauvage, & que je ne les visitois pas si souvent que j'avois accoutumé; qu'il ne falloit pas que le deuil de mes parens m'en empêchât, & qu'il falloit se divertir comme auparavant; &, en un mot, que je ferois toujours le bien venu dans leur maison. Ma réponse ne fut que pour faire paroître mon peu de mérite, en disant quelque peu de paroles aussi mal rangées que celles que je vous débite. Mais enfin tout se termina à un déjeûner de laitage, qui est en ce pays un grand régal, comme vous savez, & qui n'est pas désagréable, répondit l'Etoile; mais poursuivez. Quand je pris congé pour sortir, la mere me demanda si je ne m'incommoderois point d'accompagner elle & ses filles chez un vieux gentilhomme leur parent, qui demuroit à deux lieues d'ici; je lui répondis qu'elle me faisoit tort de me le demander, & qu'un commandement absolu m'eût été

plus agréable. Le voyage fut conclu au lendemain. La mere monta un petit mulet qui étoit dans la maison. La fille aînée monta le cheval de son pere; & je portai en croupe, sur le mien qui étoit fort, ma chere du Lis : je vous laisse à penser quel fut notre entretien le long du chemin ; car pour moi je ne m'en souviens plus. Tout ce que je vous puis dire, c'est que nous nous séparâmes la du Lis & moi fort amoureux. Depuis ce tems-là, mes visites furent fort fréquentes, ce qui dura tout le long de l'été & de l'automne ; de vous dire tout ce qui se passa, je vous ferois trop ennuyeux. Seulement vous dirai-je que nous nous déroptions souvent de la compagnie, & nous allions demeurer seuls à l'ombrage de ce bois de haute futaie, & toujours sur le bord de la belle petite riviere qui passe au milieu, où nous avions la satisfaction d'ouïr le ramage des oiseaux, qu'ils accordoient au doux murmure de l'eau, parmi lequel nous mêlions mille douceurs que nous nous disions, & nous nous faisons ensuite autant d'innocentes careffes. Ce fut là où nous prîmes résolution de nous bien divertir

divertir le carnaval prochain. Un jour que j'étois occupé à faire faire du cidre à un pressoir du fauxbourg de la Barre , qui est tout joignant le parc , la du Lis m'y vint trouver ; à son abord , je connus qu'elle avoit quelque chose sur le cœur , en quoi je ne me trompois pas ; car , après qu'elle m'eût un peu raillé sur l'équipage où j'étois , elle me tira à part , & me dit que le gentilhomme , dont la fille étoit chez M. de Planche-Panette son beau-frere, en avoit amené un autre qu'il prétendoit lui faire donner pour mari , & qu'ils étoient à la maison , dont elle s'étoit dérobée pour m'en avertir. Ce n'est pas , ajouta-t-elle , que je favorise jamais sa recherche , & que je consente à quoi que ce soit ; mais j'aimerois mieux que tu trouvasses quelque moyen de le renvoyer , que s'il venoit de moi. Je lui dis alors , va-t-en , & fais bonne mine pour ne rien altérer ; mais sache qu'il ne sera pas ici demain à midi. Elle s'en alla plus joyeuse , attendant l'événement. Cependant je quittai tout , & abandonnai mon cidre à la discrétion des valets , & m'en allai à ma maison , où je

pris du linge & un autre habit , & m'en allai chercher mes camarades. Car vous devez savoir que nous étions une quinzaine de jeunes hommes qui avions tous chacun notre maîtresse , & tellement unis , que qui en avoit offensé un , offensoit tous les autres ; & nous étions tous résolus que si quelque étranger venoit pour nous les ravir , de les mettre en état de n'y réussir jamais. Je leur proposai ce que vous venez d'ouïr , & aussi-tôt tous conclurent qu'il falloit aller trouver ce galant , qui étoit un gentilhomme de la plus petite noblesse du bas Maine , & l'obliger à s'en retourner comme il étoit venu. Nous allâmes donc à son logis , où il soupoit avec l'autre gentilhomme son conducteur ; nous ne marchandâmes point à lui dire qu'il se pouvoit bien retirer & qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui en ce pays. Alors le conducteur repartit que nous ne savions pas leur dessein , & que quand nous le saurions , nous n'y aurions aucun intérêt. Alors je m'avançai ; & mettant la main sur la garde de mon épée , je lui dis : si ai bien moi , j'y en ai ; & si vous ne le quittez ,

C O M I Q U E. III

je vous mettrai en état de n'en faire plus. L'un d'eux repartit que la partie n'étoit pas égale , & que si j'étois seul je ne parlerois pas ainsi. Alors je lui dis : vous êtes deux , & je fors avec celui-ci , en prenant un de mes camarades , suivez-nous : ils s'en mirent en devoir ; mais l'hôte & un sien fils les en empêchèrent , & leur firent connoître que le meilleur pour eux étoit de se retirer , & qu'il ne faisoit pas bon de se frotter avec nous. Ils profiterent de Pavis , & l'on n'en ouït plus parler depuis. Le lendemain j'allai voir la du Lis , à laquelle je racontai l'action que j'avois faite , dont elle fut très-contente , & m'en remercia en des termes fort obligeans. L'hiver approchoit , les veillées étoient fort longues , & nous les passions à jouer à des petits jeux d'esprit , ce qui étant souvent réitéré ennuya ; ce qui me fit résoudre à lui donner le bal ; j'en conférai avec elle , & elle s'y accorda. J'en demandai la permission à monsieur du Fresne son pere , & il me la donna. Le dimanche suivant nous dansâmes , & continuâmes plusieurs fois ; mais il y avoit une si grande foule de

monde , que la du Lis me conseilla de ne faire plus danser , mais de penser à quelque autre divertissement. Il fut donc résolu d'étudier une comédie , ce qui fut exécuté. L'Étoile l'interrompit , en lui disant : Puisque vous en êtes à la comédie , dites-moi si cette histoire est encore guere longue ? car il se fait tard , & l'heure du souper approche. Ah ! dit le Prieur , il y en a encore deux fois autant pour le moins. L'on jugea donc qu'il la falloit remettre à une autre fois pour donner du tems aux acteurs d'étudier leurs rôles ; & quand ce n'eût pas été pour ces raisons , il eût fallu cesser à cause de l'arrivée de monsieur de Verville , qui entra dans la chambre facilement ; car le portier s'étoit endormi. Sa venue surprit bien fort toute la compagnie. Il fit de grandes caresses à tous les comédiens & comédiennes , & principalement au Destin , qu'il embrassa à diverses reprises , & leur dit le sujet de son voyage , comme vous verrez au chapitre suivant , qui est fort court.

C H A P I T R E X I.

Résolution des mariages du Destin avec l'Etoile; & de Léandre avec Angélique.

LE prieur de Saint-Louis voulut prendre congé ; mais le Destin l'arrêta , lui disant que dans peu de tems il faudroit souper , & qu'il tiendrait compagnie à M. de Verville , qu'il pria de leur faire l'honneur de souper avec eux. L'on demanda à l'hôtesse si elle avoit quelque chose d'extraordinaire ; elle dit que oui. L'on mit du linge blanc , & l'on servit quelque tems après. L'on fit bonne chere , l'on but à la santé de plusieurs personnes , & l'on parla beaucoup. Après le deffert , le Destin demanda à Verville le sujet de son voyage en ces quartiers ; & lui répondit que ce n'étoit pas la mort de son beau-frere Saldagne , que ses sœurs ne plaignoient guere non plus que lui ; mais qu'ayant un affaire d'importance à Rennes en Bretagne ,

il s'étoit détourné exprès pour avoir le bien de les voir , dont il fut grandement remercié ; ensuite il fut informé du mauvais dessein de Saldagne & du succès , & enfin de tout ce que vous avez vu au sixieme chapitre. Verville plia les épaules , en disant qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit avec trop de soin. Après souper Verville fit connoissance avec le prier , duquel tous ceux de la troupe dirent beaucoup de bien , & après avoir un peu veillé , il se retira. Alors Verville tira le Destin à part , & lui demanda pourquoi Léandre étoit vêtu du noir , & pourquoi tant de laquais vêtus de même ? Il lui en apprit le sujet , & le dessein qu'il avoit fait d'épouser Angélique. Et vous , dit Verville , quand vous marierez-vous ? Il est ce me semble tems de faire connoître au monde qui vous êtes ; ce qui ne se peut que par un mariage ; ajoutant que s'il n'étoit pressé , qu'il demeureroit pour assister à l'un & à l'autre. Le Destin dit qu'il falloit savoir le sentiment de l'Etoile ; ils l'appellerent & lui proposerent le mariage , à quoi elle répondit qu'elle suivroit toujours le senti-

ment de ses amis. Enfin , il fut conclu que quand Verville auroit mis fin aux affaires qu'il avoit à Rennes , qui seroit dans une quinzaine de jours au plus tard , qu'il repasseroit par Alençon , & que l'on exécuteroit la proposition. Il en fut autant conclu , entre eux & la Caverne , pour Léandre & Angélique. Verville donna le bon soir à la compagnie , & se retira à son logis. Le lendemain il partit pour la Bretagne , & il arriva à Rennes , où il alla voir M. de la Garouffiere , lequel , après les complimens accoutumés , lui dit qu'il y avoit dans la ville une troupe de comédiens , l'un desquels avoit beaucoup de traits du visage de la Caverne , ce qui l'obligea d'aller le lendemain à la comédie , où ayant vu le personnage , il fut tout persuadé que c'étoit son parent (je dis de la Caverne.) Après la comédie il l'aborda , & s'enquit de lui d'où il étoit , s'il y avoit long-tems qu'il étoit dans la troupe , & par quels moyens il y étoit venu. Il répondit sur tous les chefs , en sorte qu'il fut facile à Verville de connoître qu'il étoit frere de la Caverne , qu'il s'étoit

perdu quand son père fut tué en Périgord par le page du baron de Sigognac , ce qu'il avoua franchement , en ajoutant qu'il n'avoit jamais pu savoir ce que sa sœur étoit devenue. Lors Verville lui apprit qu'elle étoit dans une troupe de comédiens qui étoit à Alençon , qu'elle avoit eu beaucoup de disgraces ; mais qu'elle avoit sujet d'en être consolée , parce qu'elle avoit une très-belle fille , qu'un Seigneur de douze mille livres de rente étoit sur le point d'épouser , & qu'il faisoit la comédie avec eux , & qu'à son retour il assisteroit au mariage , & qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'y trouver pour réjouir sa sœur , qui étoit fort en peine de lui , n'en ayant eu aucunes nouvelles depuis sa fuite. Non-seulement le comédien accepta cette offre ; mais il supplia instamment monsieur de Verville de souffrir qu'il l'accompagnât , ce qu'il agréa. Cependant il mit ordre à ses affaires que nous lui laisserons négocier , & retournerons à Alençon. Le prieur de S. Louis alla le même jour que partit Verville , trouver les comédiens & comédiennes , pour leur dire que monseigneur

L'évêque de Sées l'avoit envoyé querir pour lui communiquer quelque affaire d'importance , & qu'il étoit bien marri de ne se pouvoir acquitter de sa promesse , mais qu'il n'y avoit rien de perdu. Que pendant qu'il seroit à Sées , ils iroient à la Fresnaye représenter Sylvie aux noces de la fille du Seigneur du lieu , & qu'à leur retour & du sien , il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Il s'en alla , & les comédiens se disposerent à partir.

C H A P I T R E X I I .

Ce qui arriva au voyage de la Fresnaye.

Autre disgrâce de Ragotin.

LA veille de la noce , l'on envoya un carosse & des chevaux de selle aux comédiens. Les comédiennes s'y placèrent dedans , avec le Destin , Léandre & l'Olive ; les autres monterent les chevaux , & Ragotin le sien qu'il avoit encore , pour n'avoir pu le vendre , & qui étoit guéri de son enclouure. Il voulut persuader à

l'Etoile ou à Angélique de se mettre en croupe derrière lui , disant qu'elles feroient plus à leur aise que dans le carrosse qui ébranle toutes les personnes; mais ni l'une ni l'autre n'en voulurent rien faire. Pour aller d'Alençon à la Fresnaye , il faut passer une partie de la forêt de Perfaîne qui est au pays du Maine. Ils n'eurent pas fait mille pas dans cette forêt , que Ragotin , qui alloit devant , cria au cocher d'arrêter , parce , dit-il , qu'il voyoit une troupe d'hommes à cheval. L'on ne trouva pas bon d'arrêter , mais de se tenir chacun sur ses gardes. Quand ils furent près de ces cavaliers , Ragotin dit que c'étoit la Rappiniere avec ses archers. L'Etoile pâlit ; mais le Destin , qui s'en apperçut , l'assura , en lui disant qu'il n'oseroit leur faire insulte en la présence de ses archers , & des domestiques de monsieur de la Fresnaye , & si près de sa maison. La Rappiniere connut bien que c'étoit la troupe comique ; aussi il s'approcha du carrosse avec son effronterie ordinaire , & salua les comédiennes , auxquelles il fit d'assez mauvais complimens : à quoi elles répondirent

Avec une froideur capable de démonter un moins effronté que ce lévrier de bourreau , lequel leur dit qu'il cherchoit des brigands qui avoient volé des marchands du côté de Balon , & qu'on lui avoit dit qu'ils avoient pris cette route. Comme il entretenoit la compagnie , le cheval d'un de ses archers , qui étoit fougueux , sauta sur le col du cheval de Ragotin , auquel il fit si grand'peur qu'il recula , & enfonça dans une touffe d'arbres , dont il y en avoit quelques-uns dont les branches étoient sèches , l'une desquelles se trouva sous le pourpoint de Ragotin , & qui lui piqua le dos , en sorte qu'il y demeura pendu ; car voulant se dégager de parmi ces arbres , il avoit donné des deux talons à son cheval qui avoit passé , & l'avoit laissé ainsi en l'air , criant comme un petit fou qu'il étoit : je suis mort , l'on m'a donné un coup d'épée dans les reins. L'on rioit si fort de le voir en cette posture , que l'on ne songeoit à rien moins qu'à le secourir. L'on crioit bien aux laquais de le dépendre ; mais ils s'enfuyoient d'un autre côté en riant. Cependant son cheval gagnoit toujours pays ,

sans se laisser prendre. Enfin après avoir bien ri , le cocher , qui étoit un grand & fort garçon , descendit de dessus son siège , & s'approcha de Ragotin , le souleva & le dépendit. On le visita , & on lui fit accroire qu'il étoit fort blessé ; mais qu'on ne pouvoit le panser qu'on ne fût au village , où il y avoit un fort bon chirurgien : en attendant on lui appliqua quelques feuilles fraîches pour le soulager. On le plaça dans le carosse , dont l'Olive sortit , tandis que les laquais passèrent au travers du bois pour gagner le devant du cheval , qui ne vouloit pas se laisser prendre , & qui fut pourtant pris , & l'Olive monta dessus. La Rappiniere continua son chemin , & la troupe arriva au château , d'où l'on envoya querir le chirurgien , auquel on donna le mot. Il fit semblant de sonder la plaie imaginaire de Ragotin , que l'on avoit fait mettre dans le lit ; il le pansa de même qu'il l'avoit sondé , après lui avoir dit que son coup étoit favorable , & que , deux doigts plus à côté , il n'y avoit plus de Ragotin. Il lui ordonna le régime ordinaire , & le laissa reposer. Ce petit bout d'homme
avoit

avoit l'imagination si frappée de tout ce qu'on lui avoit dit , qu'il crut toujours d'être fort blessé. Il ne se leva point pour voir le bal qui fut tenu le soir après souper ; car l'on avoit fait venir la grande bande de violons du Mans , celle d'Alençon étant à une autre nocé à Argentan. L'on dansa à la mode du pays , & les comédiens & comédiennes danserent à la mode de la cour. Le Destin & l'Etoile danserent la sarabande avec l'admiration de toute la compagnie , qui étoit composée de la noblesse campagnarde , & des plus gros manans du village. Le lendemain l'on joua la pastorale que l'épousée avoit demandée. Ragotin s'y fit porter en chaise avec son bonnet de nuit ; ensuite l'on fit bonne chere , & le lendemain , après avoir bien déjeûné , l'on paya & remercia la troupe. Le carosse & les chevaux furent prêts , & l'on tâcha à désabuser Ragotin de sa prétendue blessure ; mais on ne lui put jamais persuader le contraire ; car il disoit toujours qu'il sentoit bien son mal. On le mit dans le carosse , & toute la troupe arriva heureusement à Alençon.

Le lendemain on ne représenta point ; car les comédiennes se voulurent reposer. Cependant le prieur de Saint-Louis étoit de retour de son voyage de Sées. Il alla voir la troupe , & l'Etoile lui dit qu'il ne trouveroit point d'occasion plus favorable pour achever son histoire ; il ne s'en fit point prier , & il poursuivit comme vous allez voir au suivant chapitre.

C H A P I T R E XIII.

*Suite & fin de l'Histoire du Prieur de
Saint-Louis.*

SI le commencement de cette histoire (où vous n'avez vu que de la joie & des contentemens) vous a été ennuyeux , ce que vous allez ouïr le fera bien davantage , puisque vous n'y verrez que des revers de la fortune , des douleurs & des désespoirs , qui suivront les plaisirs & les satisfactions où vous me verrez encore , mais pour fort peu de tems. Pour donc reprendre au même lieu où je finis le récit ; après que mes camarades & moi eûmes appris nos rôles , & exercé plusieurs fois , un jour de dimanche au soir nous représentâmes notre piece dans la maison du sieur du Fresne , ce qui fit un grand bruit dans le voisinage : quoique nous eussions pris tous les soins de faire tenir les portes du parc bien fermées , nous fûmes accablés de tant de monde ,

qui avoit passé le château , ou escaladé les murailles , que nous eûmes toutes les peines imaginables à gagner le théâtre que nous avions fait dresser dans une salle de médiocre grandeur : aussi il resta les deux tiers du monde dehors ; pour obliger ces gens-là à se retirer , nous leur fimes promesse que le dimanche suivant , nous la représenterions dans la ville , & dans une plus grande salle. Nous fimes passablement bien pour des apprentis , excepté un de nos acteurs qui faisoit le personnage du secrétaire du roi Darius ; (la mort de ce monarque étoit le sujet de notre piece) car il n'avoit que huit vers à dire , ce qu'il faisoit assez bien entre nous : mais quand il fallut représenter tout à bon , il le fallut pousser sur la scene par force , & ainsi il fut obligé de parler , mais si mal , que nous eûmes beaucoup de peine à faire cesser les éclats de rire. La tragédie étant finie , je commençai le bal avec la du Lis , & qui dura jusques à minuit. Nous prîmes goût à cet exercice , & sans en rien dire à personne , nous étudiâmes une autre piece. Cependant je ne desistois

point de mes visites ordinaires. Or , un jour que nous étions assis auprès du feu , il arriva un jeune homme auquel l'on y fit prendre place ; après un quart-d'heure d'entretien , il sortit de sa poche une boîte , dans laquelle il y avoit un portrait de cire en relief , très-bien fait , qu'il dit être celui de sa maîtresse. Après que toutes les demoiselles l'eurent vu , & dit qu'elle étoit fort belle , je le pris à mon tour ; & , en le considérant avec attention , je m'imaginai qu'il ressembloit à la du Lis , & que ce galant - là avoit quelque pensée pour elle. Je ne marchandai point à jeter cette boîte dans le feu , où la petite statue s'y fondit bientôt ; car quand il se mit en devoir de l'en tirer , je l'arrêtai , & le menaçai de le jeter par la fenêtre. Monsieur du Fresne , qui m'aimoit autant alors comme il m'a haï depuis , jura qu'il lui feroit sauter l'escalier , ce qui obligea ce malheureux à sortir confusément. Je le suivis sans que personne de la compagnie m'en pût empêcher , & je lui dis que s'il avoit quelque chose sur le cœur , que nous avions chacun une épée , & que nous

étions en beau lieu pour se satisfaire ; mais il n'en eut pas le courage. Or , le dimanche suivant nous jouâmes la même tragédie que nous avons déjà représentée , mais dans la salle d'un de nos voisins , qui étoit assez grande , & par ce moyen nous eûmes quinze jours pour étudier l'autre piece. Je m'avisai de l'accompagner de quelques entrées de ballet , & je fis choix de six de mes camarades qui dansoient le mieux , & je fis le septième. Le sujet du ballet étoit des bergers & des bergeres soumis à l'Amour ; car à la première entrée paroissoit un Cupidon , & aux autres des bergers & des bergeres , tous vêtus de blanc , & leurs habits tout parsemés de nœuds de petit ruban bleu , qui étoit la couleur de la du Lis , & que j'ai aussi toujours portée depuis ; il est vrai que j'y ai ajouté depuis la feuille morte , pour les raisons que je vous dirai à la fin de cette histoire. Ces bergers & bergeres faisoient deux à deux chacun une entrée ; & quand ils paroissoient tous ensemble , ils formoient les lettres du nom de la du Lis , & l'Amour décochoit une fleche à

chaque berger , & jettoit des flammes de feu aux bergeres , & tous , en signe de soumission , fléchissoient le genou. J'avois composé quelques vers sur le sujet du ballet , que nous récitâmes ; mais la longueur du tems me les a fait oublier , & quand je m'en souviendrois encore , je n'aurois garde de vous les dire ; car je suis assuré qu'ils ne vous agréeroient pas , à présent que la poésie françoise est au plus haut degré où elle puisse monter. Comme nous avions tenu la chose secreta , il nous fut facile de n'avoir que de nos amis particuliers , qui insensiblement , & sans que l'on s'en apperçût , entrèrent dans le parc , où nous représentâmes à notre aise les Amours d'Angélique & de Sacripant , roi de Circassie , sujet tiré de l'Arioste : ensuite nous dansâmes notre ballet. Je voulus commencer le bal à l'ordinaire ; mais monsieur de Fresne ne le voulut pas permettre , disant que nous étions assez fatigués de la comédie & du ballet. Il nous donna congé , & nous nous retirâmes ; nous résolûmes de rendre cette comédie publique , & la re-

présenter dans la ville : ce que nous fîmes le dimanche gras , dans la salle de mon parrain , & en plein jour. La du Lis me dit que si je commençois le bal , que ce fût avec une fille de notre voisinage , qui étoit vêtue de taffetas bleu , tout de même qu'elle ; ce que je fis. Mais il s'éleva un murmure sourd dans la compagnie , & il y en eut qui dirent assez haut , il se trompe , il se manque , ce qui excita le rire à la du Lis & à moi ; de quoi la fille s'étant apperçue , me dit : ces gens ont raison , car vous avez pris l'une pour l'autre ; je lui répondis succinctement : pardonnez-moi , je fais fort bien ce que je fais. Le soir je me masquai avec trois de mes camarades , & je portois le flambeau , croyant que par ce moyen je ne serois pas connu , & nous allâmes dans le parc. Quand nous fûmes entrés dans la maison , la du Lis regarda attentivement les trois masques , & ayant reconnu que je n'y étois pas , elle s'approcha de moi à la porte , où je m'étois arrêté avec le flambeau , & me prenant par la main , me dit ces obligantes paroles : Déguise - toi de toutes les

façons que tu pourras t'imaginer , je te connoîtrai toujours facilement. Après avoir éteint le flambeau , je m'approchai de la table , sur laquelle nous posâmes nos boîtes de dragées , & jettâmes les dés. La du Lis me demanda à qui j'en voulois , & je lui fis signe que c'étoit à elle. Elle me répliqua , qu'est-ce que je voulois qu'elle mît au jeu ? & je lui montrai un noëud de ruban , que l'on appelle à présent galant , & un bracelet de corail qu'elle avoit au bras gauche. Sa mere ne vouloit pas qu'elle le hasardât ; mais elle éclata de rire , en disant qu'elle n'appréhendoit pas de me le laisser. Nous jouâmes , & je gagnai ; & je lui fis un présent de mes dragées. Autant en firent mes compagnons avec la fille aînée , & d'autres demoiselles qui y étoient venues passer la veillée ; après quoi nous prîmes congé. Mais comme nous allions sortir , la du Lis s'approcha de moi , & mit la main aux cordons qui tenoient mon masque attaché , qu'elle dénoua promptement , en disant , est-ce ainsi que l'on fait de s'en aller si vîte ? Je fus un peu honteux ; mais pourtant bien aise d'a

voir un si beau prétexte de l'entretenir. Les autres se démasquerent aussi , & nous passâmes la veillée fort agréablement. Le dernier soir du carnaval , je lui donnai le bal avec la petite bande de violons , la grande étant employée pour la noblesse. Pendant le carême , il fallut faire treve de divertissement pour vaquer à la piété ; & je vous puis assurer que nous ne manquions pas un sermon là du Lis & moi. Nous passions les autres heures du jour en visites continuelles , & en promenades , ou à ouïr chanter les filles de la ville sur le derrière du château , où il y a un excellent écho , où elles provoquoient cette nymphe imaginaire à leur répondre. Les fêtes de Pâques approchoient , quand un jour mademoiselle du Fresne la fille me dit en riant : Nous meneras - tu à Saint-Pater ? C'est une petite paroisse qui est à un quart de lieue du fauxbourg de Montfort , où l'on va en dévotion le lundi de Pâques après-dîner ; c'est-là aussi où l'on voit tous les galans & galantes : je lui répondis qu'il ne tiendrait qu'à elles. Le jour venu , comme je me disposois pour les aller prendre ,

au sortir de ma maison , je rencontrai un mien voisin , jeune homme fort riche , lequel me demanda où j'allois si empressé ; je lui dis que j'allois au parc querir les demoiselles du Fresne pour les accompagner à Saint-Pater. Alors il me répondit que je pouvois bien rentrer ; car il savoit de bonne part , que leur mere avoit dit qu'elle ne vouloit pas que ses filles y allassent avec moi. Ce discours m'assomma si fort , que je ne pus lui rien répliquer ; mais je rentrai dans ma maison , où étant je me mis à penser d'où pouvoit venir un si prompt changement. Après y avoir bien rêvé , je n'en trouvai autre sujet que mon peu de mérite & ma condition. Pourtant je ne pus m'empêcher de déclamer contre leur procédé , de m'avoir souffert tandis que je les avois diverties par des bals , ballets , comédies & sérénades : car je leur en donnois souvent , en toutes lesquelles choses j'avois fait de grandes dépenses , & qu'à présent l'on me rebutoit. La colere où j'étois me fit résoudre d'aller à l'assemblée avec quelques-uns de mes voisins ; ce que je fis. Cependant l'on m'at-

tendoit au parc ; & quand le tems fut passé que je devois m'y rendre , la du Lis & sa sœur , avec quelques autres demoiselles du voisinage , y allerent. Après avoir fait leur dévotion dans l'église , elles se placerent sur la muraille du cimetiére , au devant d'un ormeau qui leur donnoit de l'ombrage. Je passai devant elles , mais d'assez loin , & la du Fresne me fit signe d'approcher ; & je fis semblant de ne le pas voir. Ceux qui étoient avec moi m'en avertirent , & je feignis de ne l'entendre pas , & passai outre , leur disant : allons faire collation au logis des Quatre-Vents , ce que nous fimes. Je ne fus pas plus tôt retourné chez moi , qu'une femme veuve , qui étoit notre confidente , me vint trouver , & me demanda fort brusquement quel sujet m'avoit obligé de fuir l'honneur d'accompagner les demoiselles du Fresne à Saint - Pater ? que la du Lis en étoit outrée de colere au dernier point ; & ajouta que je pensasse à réparer cette faute. Je fus fort surpris de ce discours ; & après lui avoir fait le récit de ce que je vous viens de dire , je l'accompagnai à la porte
du

du parc où elles étoient. Je la laissai faire mes excuses ; car j'étois si troublé , que je n'aurois pu leur dire que de mauvaises raisons. Alors la mere , s'adressant à moi , me dit que je ne devois pas être si crédule , que c'étoit quelqu'un qui vouloit troubler notre contentement , & que je fusse assuré que je serois toujours le bien venu dans leur maison , où nous allâmes. J'eus l'honneur de donner la main à la du Lis , qui m'assura qu'elle avoit eu bien de l'inquiétude , sur-tout quand j'avois feint de ne pas voir le signe que sa sœur m'avoit fait. Je lui demandai pardon , & lui fis de mauvaises excuses , tant j'étois transporté d'amour & de colere. Je me voulois venger de ce jeune homme ; mais elle me commanda de n'en pas parler seulement , ajoutant que je devois être content d'expérimenter le contraire de ce qu'il m'avoit dit. Je lui obéis , comme je fis toujours depuis. Nous passions le tems le plus doucement qu'on puisse imaginer , & nous éprouvions par de véritables effets , ce que l'on dit que le mouvement des yeux est le langage des amans ; car nous l'avions

si familier , que nous nous faisons entendre tout ce que nous voulions. Un dimanche au soir , au sortir de vêpres , nous nous dîmes avec ce langage muet , qu'il falloit aller après souper nous promener sur la riviere , & n'avoir que telles personnes que nous désignâmes. J'envoyai aussi-tôt retenir un bateau à l'heure dite ; je me transportai avec ceux qui devoient être de la promenade , à la porte du parc , où les demoiselles nous attendoient ; mais trois jeunes hommes , qui n'étoient pas de notre cabale , s'arrêterent avec elles. Elles firent tout ce qu'elles purent pour s'en défaire ; mais eux s'en étant apperçus , ils s'opiniâtrèrent à demeurer : ce qui fut cause que quand nous abordâmes la porte du parc , nous passâmes outre sans nous y arrêter , & nous nous contentâmes de leur faire signe de nous suivre , & nous les allâmes attendre au bateau. Mais quand nous apperçûmes ces fâcheux avec elles , nous avançâmes sur l'eau , & allâmes aborder à un autre lieu proche d'une des portes de la ville , où nous rencontrâmes le sieur du Fresne , lequel me demanda où j'avois

laissé ses filles. Je ne pensai pas bien à ce que je lui devois répondre ; mais lui dis franchement que je n'avois pas eu l'honneur de les voir ce soir - là. Après nous avoir donné le bon soir , il prit le chemin du parc , à la porte duquel il trouva ses filles , auxquelles il demanda d'où elles venoient , & avec qui ? La du Lis lui répondit , nous venons de nous promener avec un tel , & me nomma. Alors son pere lui accompagna un vous en avez menti d'un soufflet , ajoutant que si j'eusse été avec elles , quand même il auroit été plus tard , il ne s'en fût pas mis en peine. Le lendemain cette veuve , dont je vous ai déjà parlé , me vint trouver pour me dire ce qui s'étoit passé le soir précédent , & que la du Lis en étoit fort en colere ; non pas tant du soufflet , comme de ce que je ne l'avois pas attendue , parce qu'au bateau , son intention étoit de se défaire adroitement de ces fâcheux. Je m'excusai du mieux que je pus , & je passai quatre fois sans l'aller voir. Mais un jour qu'elle & sa sœur , & quelques demoiselles , étoient assises sur un banc de boutique ;

M ij



dans la rue la plus prochaine de la porte de la ville, par laquelle j'allois sortir pour aller au fauxbourg, je passai devant elles en levant un peu le chapeau; mais sans les regarder ni leur rien dire. Les autres demoiselles leur demanderent ce que vouloit dire ce procédé, qui paroissoit incivil. La du Lis ne répondit rien; mais la sœur aînée dit qu'elle en ignoroit la cause, & qu'il la falloit savoir de lui-même; & pour ne le pas manquer, allons, dit-elle, nous poster un peu plus près de la porte au-delà de cette petite rue, par où il ne nous pourroit éviter: ce qu'elles firent. Comme je repassois devant elles, cette bonne sœur se leva de place, & me prit par mon manteau, en me disant: Depuis quand, monsieur le glorieux, fuyez-vous l'honneur de voir votre maîtresse? & à même tems me fit asseoir auprès d'elle. Mais quand je la voulus caresser, & lui dire quelques douceurs, elle fut toujours muette, & me rebuta furieusement. Je demurai - là quelque peu de tems bien entrepris, après quoi je les accompagnai jusques à la porte du parc, d'où je me re-

tirai ; résolu de n'y aller plus. Je demeurai donc encore quelques jours sans y aller , & qui me furent autant de siècles ; mais un matin j'eus une rencontre de mademoiselle du Fresne la mere , laquelle m'arrêta , & me demanda pourquoi l'on ne me voyoit plus ? Je lui répondis que c'étoit la mauvaise humeur de sa cadette ; elle me répliqua qu'elle vouloit faire notre accord , & que je l'allasse attendre à la maison. J'en mourois d'impatience , & je fus ravi de cette ouverture. J'y allai donc ; & comme je montois à la chambre , la du Lis , qui m'avoit apperçu , en descendit si brusquement , que je ne la pus jamais arrêter. J'y entrai & je trouvai sa sœur , qui se mit à sourire , à laquelle je dis le procédé de sa cadette ; & elle m'assura que tout cela n'étoit que feinte , & qu'elle avoit regardé plus de cent fois par la fenêtre pour voir si je paroïtrois , & qu'elle en témoignoit une grande inquiétude , qu'elle étoit sans doute dans le jardin , où je pouvois aller. Je descendis l'escalier , & m'approchai de la porte du jardin , que je trouvai fermée par dedans ; je la priai

plusieurs fois de l'ouvrir , ce qu'elle ne voulut point faire. Sa sœur , qui l'entendoit du haut de l'escalier , descendit , & me la vint ouvrir ; car elle en savoit le secret. J'entrai , & la du Lis se mit à fuir ; mais je la poursuivis si bien , que je la pris par une des manches de son corps de jupe , & je l'assis sur un siége de gazon , où je me mis aussi. Je lui fis mes excuses du mieux qu'il me fut possible ; mais elle me parut toujours plus sévère. Enfin , après plusieurs contestations , je lui dis que ma passion ne souffroit point de médiocrité , & qu'elle me porteroit à quelque désespoir , de quoi elle se repentiroit après ; ce qui ne la rendit pas plus exorable. Alors je tirai mon épée du fourreau , & la lui présentai , la suppliant de me la plonger dans le corps , lui disant qu'il m'étoit impossible de vivre privé de l'honneur de ses bonnes grâces ; elle se leva pour s'enfuir , en me répondant qu'elle n'avoit jamais tué personne , & que , quand elle en auroit quelque pensée , elle ne commenceroit pas par moi. Je l'arrêtai , en la suppliant de me permettre de l'exécuter moi-même ; &

Elle me répondit froidement qu'elle ne m'en empêcheroit pas. Alors j'appuyai la pointe de mon épée contre ma poitrine , & me mis en posture pour me jeter dessus ; ce qui la fit pâlir , & à même tems elle donna un coup de pied contre la garde de l'épée , qu'elle fit tomber à terre , m'assurant que cette action l'avoit beaucoup troublée , & me disant que je ne lui fisse plus voir de tels spectacles. Je lui répliquai : je vous obéirai pourvu que vous ne me soyiez plus si cruelle ; ce qu'elle me promit. Ensuite nous nous caressâmes si amoureuxment , que j'eusse bien souhaité d'avoir tous les jours une querelle avec elle , pour l'appointer avec tant de douleur. Comme nous étions dans ces transports , sa mere entra dans le jardin , & nous dit qu'elle seroit bien venue plus tôt ; mais qu'elle avoit bien jugé que nous n'avions pas besoin de son entremise pour nous accorder.

Or , un jour que nous nous promenions dans une des allées du parc , le sieur du Fresne , sa femme , la du Lis & moi , qui allions après eux , & qui ne pensions qu'à

nous entretenir , cette bonne mere se tourna vers nous , & nous dit qu'elle plaidoit bien notre cause. Elle le put dire sans que son mari l'entendît , car il étoit fort sourd ; nous la remerciâmes plutôt d'action que de parole. Un peu de tems après, monsieur du Fresne me tira à part , & me découvrit le dessein que lui & sa femme avoient formé de me donner leur plus jeune fille en mariage , devant qu'il partît pour aller en cour servir son quartier , & qu'il ne falloit plus faire de dépense en sérénade ni autrement pour ce sujet. Je ne lui fis que des remerciemens confus ; car j'étois si transporté de joie d'un bonheur si inopiné , & qui faisoit le comble de ma félicité , que je ne savois ce que je disois. Il me souvient bien que je lui dis , que je n'eusse pas été si téméraire que de la lui demander , attendu mon peu de mérite & l'inégalité des conditions ; à quoi il me répondit , que pour du mérite , il en avoit assez reconnu en moi , & que pour la condition, j'avois de quoi suppléer à ce défaut , sous-entendant du bien. Je ne fais ce que je lui répliquai ; mais je fais bien qu'il me

convia à souper ; après quoi il fut conclu que le dimanche suivant nous assemblerions nos parens pour faire les fiançailles. Il me dit aussi quelle dot il pouvoit donner à sa fille ; mais à cela je répondis que je ne lui demandois que sa personne , & que j'avois assez de bien pour elle & pour moi. J'étois le plus content homme du monde , & la du Lis aussi contente ; ce que nous connûmes dans la conversation que nous eûmes ce soir-là , & qui fut la plus agréable que l'on puisse s'imaginer. Mais ce plaisir ne dura guere ; car l'avant veille du jour que nous devions fiancer , nous étions la du Lis & moi assis sur l'herbe , quand nous apperçûmes de loin un conseiller du présidial , proche parent du sieur du Fresne , lequel lui venoit rendre visite. Nous en conçûmes une même pensée elle & moi , & nous nous en affligeâmes , sans savoir au vrai ce que nous appréhendions , ce que l'événement ne nous fit que trop connoître ; car le lendemain , comme j'allois prendre l'heure de l'assemblée , je fus furieusement surpris quand je trouvai à la porte de la basse-cour la du

Lis qui pleuroit. Je lui dis quelque chose ; & elle ne me répondit rien. J'entrai plus avant , & je trouvai sa sœur au même état. Je lui demandai que vouloient dire tant de pleurs ; & elle me répondit , en redoublant ses sanglots , que je ne le saurois que trop. Je montois à la chambre quand la mere en sortoit , laquelle passa sans me rien dire ; car les larmes , les sanglots & les soupirs la suffoquoient si fort , que tout ce qu'elle put faire , ce fut de me regarder pitoyablement , & dire : ah , pauvre garçon ! Je ne comprenois rien en un si prompt changement ; mais mon cœur me présageoit tous les malheurs que j'ai ressentis depuis. Je me résolus d'en apprendre le sujet , & je montai à la chambre , où je trouvai monsieur du Fresne assis dans une chaise , lequel me dit fort brusquement qu'il avoit changé d'avis , & qu'il ne vouloit pas marier sa cadette devant son aînée ; que quand il la marieroit , ce ne seroit qu'après le retour de son voyage de la cour. Je lui répondis sur ces deux chefs. Au premier , que sa fille aînée n'avoit aucune répugnance que sa sœur

fût mariée la première , pourvu que ce fût avec moi , parce qu'elle m'avoit toujours aimé comme un frère ; que pour un autre elle s'y seroit opposée : (je vous puis assurer qu'elle m'en avoit fait la protestation plusieurs fois). Et sur le second , que j'attendrois aussi-bien dix ans , que les trois mois qu'il seroit à la cour ; mais il me dit tout net que je ne pensasse plus au mariage de sa fille. Ce discours si surprenant , & prononcé du ton que je vous viens de dire , me jetta dans un si horrible désespoir , que je sortis sans lui répliquer , & sans rien dire aux demoiselles , qui ne me purent rien dire aussi. Je m'en allai à ma maison , résolu de me donner la mort ; mais comme je tirois mon épée à dessein de me la plonger dans le corps , cette veuve confidente entra chez moi , & empêcha l'exécution de ce mortel dessein , en me disant de la part de la du Lis , que je ne m'affligeasse point , qu'il falloit avoir patience , & qu'en pareilles affaires il arrivoit toujours du trouble ; mais que j'avois un grand avantage d'avoir sa mère & sa sœur aînée pour moi , & elle plus que tous , qui

étoit la principale partie. Qu'elles avoient résolu que quand son pere seroit parti , qui seroit dans huit ou dix jours , que je pourrois continuer mes visites , & que le tems étoit un grand opérateur. Ce discours étoit fort obligeant ; mais je n'en pus point être consolé : aussi je m'abandonnai à la plus noire mélancolie que l'on puisse imaginer , & qui me jetta enfin dans un si furieux désespoir , que je me résolus de consulter les démons. Quelques jours devant le départ de monsieur du Fresne , je m'en allai à demi - lieue de cette ville , dans un lieu où il y a un bois taillis de fort grande étendue , dans lequel la croyance du vulgaire est qu'il y habite des mauvais esprits , d'autant que ç'a été autrefois la demeure de certaines fées , qui étoient sans doute de fameuses magiciennes ; je m'enfonce dans le bois , appellant & invoquant ces esprits , & les suppliant de me secourir en l'extrême affliction où j'étois : mais après avoir bien crié , je ne vis ni n'ouïs que des oiseaux , qui , par leur ramage , sembloient me témoigner qu'ils étoient touchés de mes malheurs. Je retournai

tournai à ma maison , où je me mis au lit ,
 atteint d'une si violente frénésie , que l'on
 ne croyoit pas que j'en pusse réchapper ;
 car j'en fus jusques à perdre la parole. La
 du Lis fut malade en même tems , & de
 la même maniere que moi , ce qui m'a
 obligé depuis de croire à la sympathie ; car
 comme nos maladies procédoient d'une
 même cause , elles produisoient aussi en
 nous de semblables effets : ce que nous
 apprenions par le médecin & apothicaire ,
 qui étoient les mêmes qui nous servoient ;
 pour les chirurgiens , nous avions chacun
 le nôtre en particulier. Je guéris un peu
 plus tôt qu'elle , & je m'en allai , ou , pour
 mieux dire , je me traînai à sa maison ,
 où je la trouvai dans le lit , (son pere
 étoit parti pour la cour) : sa joie ne fut
 pas médiocre , comme la suite me le fit
 connoître ; car , après avoir demeuré en-
 viron une heure avec elle , il me sembla
 qu'elle n'avoit plus de mal , ce qui m'obli-
 gea à la presser de se lever ; ce qu'elle fit
 pour me satisfaire. Mais si-tôt qu'elle fut
 hors du lit , elle évanouit entre mes bras.
 Je fus bien marri de l'en avoir pressée ,

car nous eûmes beaucoup de peine à la remettre ; quand elle fut revenue de son évanouissement , nous la remîmes dans le lit , où je la laissai pour lui donner moyen de reposer , ce qu'elle n'eût peut-être pas fait en ma présence. Nous guérîmes entièrement , & nous passâmes agréablement le tems , tout celui que son pere demeura à la cour. Mais quand il fut revenu , il fut averti par quelques ennemis secrets , que j'avois toujours fréquenté dans sa maison , & pratiqué familièrement sa fille , à laquelle il fit de rigoureuses défenses de me voir , & se fâcha fort contre sa femme & sa fille aînée , de ce qu'elles avoient favorisé nos entrevues ; ce que j'appris par notre confidente , ensemble la résolution qu'elles avoient prise de me voir toujours , & par quels moyens. Le premier fut , que je prenois garde quand cet injuste pere venoit à la ville ; car aussi-tôt j'allois dans sa maison , où je demeurois jusques à son retour , que nous connoissions facilement à sa maniere de frapper à la porte , & aussi-tôt je me cachois derriere une piece de tapifferie ; & quand il entroit , un valet

ou une servante , ou quelquefois une de ses filles lui ôtoit son manteau , & je sortois facilement sans qu'il le pût ouïr ; car , comme je vous ai déjà dit , il étoit fort sourd , & en sortant la du Lis m'accompagnoit toujours jusques à la porte de la basse-cour. Ce moyen fut découvert , & nous eûmes recours au jardin de notre confidente , dans lequel je me rendois par un autre de nos voisins , ce qui dura assez : mais à la fin il fut encore découvert. Nous nous servîmes ensuite des églises , tantôt l'une , tantôt l'autre , ce qui fut encore connu ; tellement que nous n'avions plus que le hasard , quand nous pouvions nous rencontrer dans quelques-unes des allées du parc ; mais il fallut user de grande précaution. Un jour que j'y avois demeuré assez long-tems avec la du Lis , (car nous nous étions entretenus à fond de nos communs malheurs , & avions pris de fortes résolutions de les surmonter) je la voulus accompagner jusques à la porte de la basse-cour , où étant , nous apperçûmes de loin son pere qui venoit de la ville , & tout droit à nous ; de fuir il n'y avoit lieu , car

il nous avoit vus. Elle me dit alors de faire quelque invention pour nous excuser ; mais je lui répondis qu'elle avoit l'esprit plus présent & plus subtil que moi , & qu'elle y pensât. Cependant il arriva ; & , comme il commençoit à se fâcher , elle lui dit que j'avois appris qu'il avoit apporté des bagues & autres joailleries , car il employoit ses gages en orfévererie, pour y faire quelque profit , étant aussi avare qu'il étoit sourd , & que je venois pour voir s'il voudroit m'accommoder de quelques - unes , pour donner à une fille du Mans à laquelle je me mariois. Il le crut facilement ; nous montâmes , & il me montra ses bagues : j'en choisis deux , un petit diamant & une rose d'opale. Nous fûmes d'accord du prix , que je lui payai à l'heure même. Cet expédient me facilita la continuation de mes visites ; mais quand il vit que je ne me hâtois point d'aller au Mans il en parla à sa jeune fille , comme se doutant de quelque fourbe ; & elle me conseilla d'y faire un voyage , ce que je fis. Cette ville - là est une des plus agréables du royaume , & où il y a du plus beau

monde , & du mieux civilisé , & où les filles y font les plus acortes & les plus spirituelles , comme vous savez fort bien ; aussi je fis en peu de tems de grandes connoissances. J'étois logé au logis des Chênes verts , où étoit aussi logé un opérateur , qui débitoit ses drogues en public sur le théâtre , en attendant l'issue d'un projet qu'il avoit fait de dresser une troupe de comédiens. Il avoit déjà avec lui des personnes de qualité , entr'autres , le fils d'un comte , que je ne nomme pas par discrétion , un jeune avocat du Mans qui avoit déjà été en troupe , sans compter un sien frere , & un autre vieux comédien qui s'enfarinoit à la farce ; & il attendoit une jeune fille de la ville de Laval , qui lui avoit promis de se dérober de la maison de son pere , & de le venir trouver. Je fis connoissance avec lui ; & un jour , faute de meilleur entretien , je lui fis succinctement le récit de mes malheurs : ensuite de quoi il me persuada de prendre parti dans sa troupe , & que ce seroit le moyen de me faire oublier mes disgraces. J'y consentis volontiers , & si la fille fût venue , j'aurois certainement

suivi ; mais les parens en furent avertis, ils prirent garde à elle , ce qui fut la cause que le dessein ne réussit pas : ce qui m'obligea à m'en revenir. Mais l'amour me fournit une invention pour pratiquer encore la du Lis sans soupçon , qui fut de mener avec moi cet avocat dont je vous viens de parler , & un autre jeune homme de ma connoissance , auxquels je découvris mon dessein , & qui furent ravis de me servir en cette occasion. Ils parurent en cette ville , sous le titre , l'un de frere , & l'autre de cousin germain d'une maîtresse imaginaire. Je les menai chez le sieur du Fresne , que j'avois prié de me traiter de parent ; ce qu'il fit. Il ne manqua pas aussi à leur dire mille biens de moi , les assurant qu'ils ne pouvoient pas mieux loger leur parente , & ensuite nous donna à souper. L'on but à la santé de ma maîtresse , & la du Lis en fit raison. Après qu'ils eurent demeuré cinq ou six jours en cette ville , ils s'en retournerent au Mans ; j'avois toujours libre accès chez le sieur du Fresne , lequel me disoit sans cesse que je tardois trop à aller au Mans achever mon

mariage , ce qui me fit appréhender que la feinte ne fût à la fin découverte , & qu'il ne me chassât encore une fois honteusement de sa maison : ce qui me fit prendre la plus cruelle résolution qu'un homme désespéré puisse jamais avoir , qui fut de tuer la du Lis , de peur qu'un autre n'en fût possesseur. Je m'armai d'un poignard , & l'allai trouver , la priant de venir avec moi faire une promenade , ce qu'elle m'accorda. Je la menai insensiblement dans un lieu fort écarté des allées du parc , où il y avoit des broussailles. Ce fut là où je lui découvris le cruel dessein que le désespoir de la posséder m'avoit fait concevoir , tirant à même tems le poignard de ma poche. Elle me regarda si tendrement , & me dit tant de douceurs , qu'elle accompagna de protestations de constance & de belles promesses , qu'il lui fut facile de me désarmer. Elle saisit mon poignard , que je ne pus retenir , & le jeta au travers des broussailles , & me dit qu'elle s'en vouloit aller , & qu'elle ne se trouveroit plus seule avec moi. Elle me vouloit dire que je n'avois pas sujet d'en user ainsi ,

quand je l'interrompis , pour la prier de se trouver le lendemain chez notre confidente , où je me rendrois , & que là nous prendrions les dernières résolutions. Nous nous y rencontrâmes à l'heure dite. Je la saluai , & nous pleurâmes nos communes misères ; & , après de longs discours , elle me conseilla d'aller à Paris , me protestant qu'elle ne consentiroit jamais à aucun mariage ; & quand je demeurerois dix ans , qu'elle m'attendroit : je lui fis des promesses réciproques , que j'ai mieux tenues qu'elle n'a fait. Comme je voulois prendre congé d'elle , ce qui ne fut pas sans verser beaucoup de larmes , elle fut d'avis que sa mere & sa sœur fussent de la confidence ; cette veuve les alla querir , & je demurai seul avec la du Lis. Ce fut alors que nous nous ouvrîmes nos cœurs , mieux que nous n'avions jamais fait ; & elle en vint jusques à me dire que si je la voulois enlever , qu'elle y consentiroit volontiers , & me suivroit par-tout ; & que si l'on venoit après nous , & que l'on nous attrapât , elle feindroit d'être enceinte : mais mon amour étoit si pur , que je ne

voulus jamais mettre son honneur en compromis , laissant l'événement à la conduite du fort. Sa mere & sa sœur arriverent , & nous leur déclarâmes nos résolutions , ce qui fit redoubler les pleurs & les embrasemens. Enfin je pris congé d'elles pour aller à Paris. Devant que de partir , j'écrivis une lettre à la du Lis , des termes de laquelle je ne me saurois souvenir : mais vous pouvez bien vous imaginer que j'y avois mis tout ce que je m'étois figuré de tendre pour leur donner de la compassion. Aussi notre confidente , qui porta la lettre , m'assura qu'après la lecture de cette lettre , la mere & les deux filles avoient été si affligées de douleur , que la du Lis n'avoit pas eu le courage de me faire réponse. J'ai supprimé beaucoup d'aventures qui nous arriverent pendant le cours de nos amours (pour n'abuser pas de votre patience :) comme les jalousies que la du Lis conçut contre moi pour une demoiselle sa cousine germaine , qui l'étoit venue voir , & qui demeura trois mois dans la maison : la même chose pour la fille de ce gentilhomme qui avoit amené ce galant

que je fis en aller ; non plus que plusieurs querelles que j'eus à démêler , & des combats en des rencontres de nuit , où je fus blessé par deux fois au bras & à la cuisse. Je finis donc ici la digression pour vous dire que je partis pour Paris , où j'arrivai heureusement , & où je demurai environ une année. Mais ne pouvant pas y subsister comme je faisois en cette ville , tant à cause de la cherté des vivres , que pour avoir fort diminué mes biens à la recherche de la du Lis , pour laquelle j'avois fait de grandes dépenses , comme vous avez pu apprendre de ce que je vous ai dit ; je me mis en condition en qualité de secrétaire d'un secrétaire de la chambre du roi , lequel avoit épousé la veuve d'un autre secrétaire aussi du roi. Je n'y eus pas demeuré huit jours , que cette dame usa avec moi d'une familiarité extraordinaire , à laquelle je ne fis point pour lors de réflexion ; mais elle continua si ouvertement , que quelques-uns des domestiques s'en apperçurent , comme vous allez voir. Un jour qu'elle m'avoit donné une commission pour faire dans la ville , elle me dit de prendre le

carrosse , dans lequel je montai seul , & je dis au cocher de me mener par le marais du Temple , tandis que son mari alloit par la ville à cheval , suivi d'un seul laquais ; car elle lui avoit persuadé qu'il feroit mieux ses affaires de la sorte , que de traîner un carrosse qui est toujours embarrassant. Quand je fus dans une longue rue où il n'y avoit que des portes cocheres , & par conséquent l'on n'y voyoit guere de monde , le cocher arrêta le carrosse & en descendit. Je lui criai pourquoi il arrêtoit : il s'approcha de la portiere , & me pria de l'écouter , ce que je fis. Alors il me demanda si je n'avois point pris garde au procédé de madame sur mon sujet ; à quoi je lui répondis que non , & qu'est-ce qu'il vouloit dire. Il me répondit alors , que je ne connoissois pas ma fortune , & qu'il y avoit beaucoup de personnes à Paris qui eussent bien voulu en avoir une semblable. Je ne raisonnai guere avec lui ; mais je lui commandai de remonter sur son siège & me conduire à la rue S. Honoré. Je ne laissai pas de rêver profondément à ce qu'il m'avoit dit ; & quand je fus de retour à la maison , j'ob-

servai plus exactement les actions de cette dame , dont quelques-unes me confirmèrent en la croyance de ce que m'avoit dit le cocher. Un jour que j'avois acheté de la toile & de la dentelle pour des collets , que j'avois baillés à faire à ses filles de service , comme elles y travailloient , elle leur demanda pour qui étoient ces collets ? elles répondirent que c'étoit pour moi , & alors elle leur dit qu'elles les achevassent , mais que pour la dentelle elle la vouloit mettre. Un jour qu'elle l'attachoit , j'entrai dans sa chambre , & elle me dit qu'elle travailloit pour moi , dont je fus si confus , que je ne fis que des remerciemens de même. Mais un matin que j'écrivois dans ma chambre , qui n'étoit pas éloignée de la sienne , elle me fit appeller par un laquais ; & quand j'en approchai , j'entendis qu'elle crioit furieusement contre sa demoiselle suivante & contre sa femme de chambre. Elle disoit : ces chiennes , ces vilaines ne sauroient rien faire adroit ; sortez de ma chambre. Comme elles en sortoient , j'y entrai , & elle continua à déclamer contre elles , & me dit de fermer la porte & de
lui

lui aider à s'habiller, & aussi-tôt elle me dit de prendre sa chemise qui étoit sur la toilette, & de la lui donner, & à même tems elle dépouilla celle qu'elle avoit, & s'exposa à ma vue toute nue, dont j'eus une si grande honte, que je lui dis que je ferois encore plus mal que ses filles, qu'elle devoit faire revenir, à quoi elle fut obligée par l'arrivée de son mari. Je ne doutai donc plus de son intention; mais comme j'étois jeune & timide, j'appréhendai quelque sinistre accident; car, quoiqu'elle fût déjà avancée en âge, elle avoit pourtant encore de beaux restes, ce qui me fit résoudre à demander mon congé, ce que je fis un soir après que l'on eut servi le souper. Alors, sans me rien répondre, son mari se retira à sa chambre, & elle tourna sa chaise du côté du feu; disant au maître d'hôtel de remporter la viande. Je descendit pour souper avec lui: comme nous étions à table, une sienne niece âgée d'environ douze ans descendit, & s'adressant à moi, me dit que madame sa tante l'envoyoit pour savoir si j'avois bien le courage de souper, elle ne soupant point?

je ne me souviens pas bien de ce que je lui répondis ; mais je fais bien que la dame se mit au lit , & qu'elle fut extrêmement malade. Le lendemain de grand matin elle me fit appeler pour donner ordre d'avoir des médecins ; comme j'approchai de son lit , elle me donna la main , & me dit ouvertement que j'étois la cause de son mal , ce qui fit redoubler mon appréhension ; en sorte que le même jour je me mis dans des troupes qu'on faisoit à Paris pour le duc de Mantoue , & je partis sans en rien dire à personne. Notre capitaine ne vint pas avec nous , laissant la conduite de sa compagnie à son lieutenant , qui étoit un franc voleur aussi-bien que les deux sergens ; car ils brûloient presque tous les logemens , & nous faisoient souffrir ; aussi ils furent pris par le prévôt de Troyes en Champagne , lequel les y fit pendre , excepté l'un des sergens qui se trouva frere d'un des valets de chambre de monseigneur le duc d'Orléans , lequel le sauva. Nous demeurâmes sans chef , & les soldats , d'un commun accord , firent élection de ma personne pour commander la compagnie

qui étoit composée de quatre-vingts soldats. J'en pris la conduite avec autant d'autorité que si j'eusse été le capitaine en chef. Je passai en revue , & tirai la montre , que je distribuai , aussi-bien que les armes que je pris à Sainte-Reine en Bourgogne. Enfin nous filâmes jusques à Embrun en Dauphiné , où notre capitaine nous vint trouver , dans l'appréhension qu'il n'y avoit pas un soldat à sa compagnie. Mais quand il apprit ce qui s'étoit passé , & que je lui en fis paroître soixante huit (car j'en avois perdu douze dans la marche) il me caressa fort , & me donna son drapeau & sa table. L'armée qui étoit la plus belle qui fut jamais sortie de France , eut le mauvais succès que vous avez pu savoir , ce qui arriva par la mauvaise intelligence des généraux. Après son débris , je m'arrêtai à Grenoble pour laisser passer la fureur des payfans de Bourgogne & de Champagne , qui tuoient tous les fugitifs , & le massacre en fut si grand , que la peste se mit si furieusement dans ces deux provinces , qu'elle s'épandit par tout le royaume. Après que j'eus demeuré quelque tems à Grenoble .

où je fis de grandes connoissances , je résolus de me retirer dans cette ville , ma patrie. Mais en passant par des lieux écartés du grand chemin , pour la raison que j'ai dit , j'arrivai à un petit bourg appelé Saint-Patrice , où le fils puîné de la dame du lieu , qui étoit veuve , faisoit une compagnie de fantassins , pour le siege de Montauban. Je me mis avec lui , & il reconnut quelque chose sur mon visage qui n'étoit pas rebutant : après m'avoir demandé d'où j'étois , & que je lui eus dit franchement la vérité , il me pria de prendre le soin de conduire un sien frere , jeune garçon , chevalier de Malthe , auquel il avoit donné son enseigne , ce que j'acceptai volontiers. Nous partîmes pour aller à Noves en Provence , qui étoit le lieu d'assemblée du régiment ; mais nous n'y eûmes pas demeuré trois jours , que le maître-d'hôtel de ce capitaine le vola & s'enfuit. Il donna ordre qu'il fût suivi , mais en vain : ce fut alors qu'il me pria de prendre les clefs de ses coffres , que je ne gardai guere , car il fut député du corps du régiment pour aller trouver le grand cardinal de Riche-

lieu , lequel conduisoit l'armée pour le siège de Montauban , & autres villes rebelles de Guyenne & Languedoc. Il me mena avec lui , & nous trouvâmes son éminence dans la ville d'Albi : nous la suivîmes jusqu'à cette ville rebelle , qui ne le fut plus à l'arrivée de ce grand homme ; car elle se rendit , comme vous avez pu savoir. Nous eûmes pendant ce voyage un grand nombre d'aventures que je ne vous dis point , pour ne vous être point ennuyeux , ce que j'ai peut-être déjà trop été. Alors l'Etoile lui dit , que ce seroit les priver d'un agréable divertissement , s'il ne continuoit jusques à la fin. Je poursuivis donc ainsi : je fis de grandes connoissances dans la maison de cet illustre cardinal , & principalement avec les pages , dont il y en avoit dix-huit de Normandie , & qui me faisoient de grandes caresses , aussi-bien que les autres domestiques de sa maison. Quand la ville fut rendue , notre régiment fut licencié , & nous nous en revînmes à Saint-Patrice. La dame du lieu avoit un procès contre son fils aîné , & se préparoit pour aller le poursuivre à Gre-

noble. Quand nous arrivâmes, je fus prié de l'accompagner, à quoi j'eus un peu de répugnance, car je voulois me retirer, comme je vous ai dit; mais je me laissai gagner, dont je ne me repentis pas; car quand nous fûmes arrivés à Grenoble, où je sollicitai fortement le procès, le roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, y passa pour aller en Italie, & j'eus l'honneur de voir à sa suite les plus grands seigneurs de ce pays, & entr'autres le gouverneur de cette ville, lequel connoissoit fort monsieur de Saint-Patrice, auquel il me recommanda; & après m'avoir offert de l'argent, lui dit qui j'étois, ce qui l'obligea à faire plus d'estime de moi qu'il n'avoit pas fait, bien que je n'eusse pas sujet de me plaindre. Je vis encore cinq jeunes hommes de cette ville, qui étoient au régiment des gardes, trois desquels étoient gentilshommes, & auxquels j'avois l'honneur d'appartenir; je les traitai du mieux qu'il me fut possible, & à la maison & au cabaret. Un jour que nous venions de déjeuner d'un logis du fauxbourg de Saint-Laurent, qui est au-delà du pont, nous

nous arrêta mes dessus pour voir passer des bateaux ; alors un d'eux me dit qu'il s'étonnoit fort que je ne leur demandasse point de nouvelles de la du Lis ; je leur dis que je n'avois osé , de peur de trop apprendre ; ils me repartirent que j'avois bien fait , & que je devois l'oublier , puisqu'elle ne m'avoit pas tenu parole : je pensai mourir à cette nouvelle , mais enfin il fallut tout savoir ; ils m'apprirent donc qu'aussi-tôt que l'on eut appris mon départ pour l'Italie , qu'on l'avoit mariée à un jeune homme qu'ils me nommerent , & qui étoit celui de tous ceux qui y pouvoient prétendre , pour qui j'avois le plus d'aversion. Alors j'éclatai , & dis contre elle tout ce que la colere me suggéra. Je l'appellai tygresse , félonne , perfide , traîtresse ; qu'elle n'eût pas osé se marier me sachant si près , étant bien assurée que je la serois allé poignarder avec son mari jusques dans son lit. Après , je sortis de ma poche une bourse d'argent & de soie bleue à petit point , qu'elle m'avoit donnée , dans laquelle je conservois le bracelet & le ruban que je lui avois gagné : je mis

une pierre dedans & la jetai avec violence dans la riviere , en disant : Ainsi se puisse effacer de ma mémoire , celle à qui ont appartenu ces choses , de même qu'elles s'enfuiront au gré des ondes. Ces messieurs furent étonnés de mon procédé , & me protesterent qu'ils étoient bien marri de me l'avoir dit , mais qu'ils croyoient que je l'eusse su d'ailleurs. Ils ajouterent , pour me consoler , qu'elle avoit été forcée à se marier , & qu'elle avoit bien fait paroître l'aversion qu'elle avoit pour son mari ; car elle n'avoit fait que languir depuis son mariage , & étoit morte quelque tems après. Ce discours redoubla mon déplaisir , & il me donna à même tems quelque espece de consolation. Je pris congé de ces messieurs , & me retirai à la maison , mais si changé , que mademoiselle de Saint-Patrice , fille de cette bonne dame , s'en apperçut. Elle me demanda ce que j'avois , à quoi je ne répondis rien ; mais elle me pressa si fort , que je lui dis succinctement mes aventures , & la nouvelle que je venois d'apprendre : elle fut touchée de ma douleur , comme je le con-

nus par les larmes qu'elle verfa. Elle le fit favoir à fa mere & à ses freres , qui me témoignerent de participer à mes déplaisirs ; mais qu'il falloit se consoler , & prendre patience. Le procès de la mere & du fils termina par un accord , & nous nous en retournâmes. Ce fut alors que je commençai à penser à une retraite. La maison où j'étois étoit assez puissante pour me faire trouver de bons partis , & l'on m'en proposa plusieurs , mais je ne pus jamais me résoudre au mariage : je repris le premier dessein que j'avois eu autrefois de me rendre capucin , & j'en demandai l'habit ; mais il y survint tant d'obstacles , dont la déduction ne vous seroit qu'en-nuyeuse , que je cessai cette poursuite. En ce tems-là le roi commanda l'arriere-ban de la noblesse du Dauphiné , pour aller à Casal. Monsieur de Saint-Patrice me pria de faire encore ce voyage-là avec lui , ce que je ne pus honorablement refuser. Nous partîmes , & nous y arrivâmes ; vous savez ce qu'il en réussit. Le siège fut levé , la ville rendue , & la paix faite par l'entremise de Mazarin. Ce fut le premier degré

par où il monta au cardinalat , & à cette prodigieuse fortune qu'il a eue ensuite du gouvernement de la France. Nous nous en retournâmes à Saint-Patrice , où je persistai toujours à me rendre religieux ; mais la divine providence en dispoſoit autrement. Un jour , monsieur de Saint-Patrice me dit , voyant ma résolution , qu'il me conseilloit de me faire prêtre séculier ; mais j'appréhendai de n'avoir pas assez de capacité , & il me repartit , qu'il y en avoit de moindre : je m'y résolus , & je pris les ordres sur un patrimoine que madame sa mere me donna , de cent livres de rente , qu'elle m'assigna sur le plus liquide de son revenu. Je dis ma première messe dans l'église de la paroisse ; & la dite dame en usa comme si j'eusse été son propre enfant ; car elle traita splendidement une trentaine de prêtres qui s'y trouverent , & plusieurs gentilshommes du voisinage. J'étois dans une maison trop puissante pour manquer de bénéfices : aussi six mois après j'eus un prieuré assez considérable , avec deux autres petits bénéfices. Quelques années après j'eus un gros

prieuré & une fort bonne cure, car j'avois pris grande peine à étudier, & je m'étois rendu jusqu'au point de monter en chaire avec succès, & devant les beaux auditoires, & en présence même de prélats. Je ménageai mes revenus, & amassai une notable somme d'argent, avec laquelle je me retirai dans cette ville où vous me voyez maintenant, ravi du bonheur de la connoissance d'une si charmante compagnie, & d'avoir été assez heureux de lui rendre quelque petit service. L'Etoile prit la parole, disant : mais le plus grand que vous sauriez jamais nous avoir rendu. Elle vouloit continuer, quand Ragotin se leva pour dire qu'il vouloit faire une comédie de cette histoire, & qu'il n'y auroit rien de plus beau que la décoration du théâtre, un beau parc avec son grand bois, & une riviere pour le sujet des amans, des combats, & une premiere messe. Tout le monde se mit à rire, & Roquebrune, qui le contrarioit toujours, lui dit : Vous n'y entendez rien, vous ne sauriez mettre cette piece dans les regles, d'autant qu'il faudroit changer la scene, & demeurer

trois ou quatre ans dessus. Alors le prieur leur dit : Messieurs , ne disputez point pour ce sujet , j'y ai donné ordre il y a long-tems. Vous savez que monsieur du Hardi n'a jamais observé cette rigide regle des vingt quatre , non plus que quelqu'un de nos poëtes modernes , comme l'auteur de Saint-Eustache , &c. Et monsieur Corneille ne s'y feroit pas attaché , sans la censure que monsieur Scudery voulut faire du Cid ; aussi tous les honnêtes gens appellent ces manquemens de belles fautes. J'en ai donc composé une comédie que j'ai intitulée , *la Fidélité conservée , après l'Espérance perdue* ; & depuis j'ai pris pour devise un arbre dépouillé de sa parure verte , & où il ne reste que quelques feuilles mortes (qui est la raison pourquoi j'ai ajouté cette couleur à la bleue) avec un petit chien barbet au pied , & ces paroles pour ame de la devise : *Privé d'espoir , je suis fidele*. Cette pièce roule les théâtres il y a fort long-tems. Le titre en est aussi à propos que vos couleurs & votre devise , dit l'Étoile ; car votre maîtresse vous a trompé , & vous lui avez toujours gardé
la

la fidélité , n'en ayant point voulu épouser d'autre. La conversation finit par l'arrivée de monsieur de Verville & de monsieur de la Garouffiere. Et je finis aussi ce chapitre qui , sans doute , a été bien ennuyeux , tant pour sa longueur que pour son sujet.

C H A P I T R E X I V .

Retour de Verville accompagné de M. de la Garouffiere. Mariages des Comédiens & Comédiennes , & autres aventures de Ragotin.

T O U S ceux de la troupe furent étonnés de voir monsieur de la Garouffiere : pour Verville , il étoit attendu avec impatience , principalement de ceux & celles qui se devoient marier. Ils lui demanderent quelles bonnes affaires il avoit en cette ville ? Et il leur répondit qu'il n'en avoit aucunes ; mais que monsieur de Verville lui ayant communiqué quelque chose d'importance,

il avoit été ravi de trouver une occasion si favorable pour les revoir encore une fois , & leur offrit la continuation de ses services. Verville lui fit signe qu'il n'en falloit parler qu'en secret , & pour lui en rompre les discours , il lui présenta le prier de Saint-Louis , avec lequel il avoit fait grande amitié , lui disant que c'étoit un fort galant homme. Alors l'Etoile leur dit qu'il venoit d'achever une histoire aussi agréable que l'on en pût ouïr. Ces deux messieurs témoignèrent avoir du regret de n'être venus plus tôt pour avoir eu la satisfaction de l'entendre. Alors Verville passa dans une autre chambre , où le Destin le suivit ; & après y avoir demeuré quelques momens , ils appellerent l'Etoile & Angélique , & ensuite Léandre & la Caverne , que monsieur de la Garouffiere suivit. Quand ils furent assemblés , Verville leur dit qu'étant à Rennes , il avoit communiqué au sieur de la Garouffiere le dessein qu'ils avoient fait de se marier , & qu'il devoit repasser par Alençon , pour être de la noce , & qu'il avoit témoigné vouloir être de la partie. Il en fut très-

humblement remercié , & on lui témoigna de même l'obligation qu'on lui avoit d'avoir voulu prendre cette peine. Mais à propos , dit monsieur de Verville , il faudroit faire monter cet honnête homme qui est en bas , ce que l'on fit. Quand il fut entré , la Caverne le regarda fixément ; & la force du sang fit un si merveilleux effet en elle , qu'elle s'attendrit , & pleura sans en favoir la cause. On lui demanda si elle connoissoit cet homme-là ? & elle répondit qu'elle ne croyoit pas l'avoir jamais vu. On lui dit de le regarder avec attention , ce qu'elle fit ; & pour lors elle trouva sur son visage tant de traits du sien , qu'elle s'écria : Seroit-ce point mon frere ? Alors il s'approcha d'elle & l'embrassa , l'assurant que c'étoit lui-même que le malheur avoit éloigné si long-tems de sa présence. Il salua sa niece & tous ceux de la compagnie , & assista à la conférence secreete , où il fut conclu que l'on célébreroit les deux mariages ; savoir , du Destin avec l'Etoile , & de Léandre avec Angélique.

Toute la difficulté consistoit à favoir quel prêtre les épouseroit ; alors le prieur

de Saint-Louis (que l'on avoit aussi appelé à la conférence) leur dit qu'il se chargeoit de cela , & qu'il en parleroit aux curés des deux paroisses de la ville , & à celui du fauxbourg de Montfort ; que s'ils en faisoient quelque difficulté , il retourneroit à Sées , & qu'il en obtiendrait la permission du seigneur évêque ; que s'il ne vouloit pas lui accorder , il iroit trouver monseigneur l'évêque du Mans , de qui il avoit l'honneur d'être connu , d'autant que sa petite église étoit de sa juridiction , & qu'il ne croyoit pas d'en être refusé. Il fut donc prié de prendre ce soin là. Cependant l'on fit secrètement venir un notaire , & l'on passa les contrats de mariage. Je ne vous en dis point les clauses ; car cette particularité n'est pas venue à ma connoissance , oui bien qu'ils se marièrent. Messieurs de Verville , de la Garouffiere & de Saint-Louis furent les témoins. Ce dernier alla parler aux curés ; mais aucun d'eux ne voulut les épouser , alléguant beaucoup de raisons que le prieur ne put surmonter , parce qu'il n'en étoit peut-être pas capable ; ce qui le fit résoudre d'aller

à Sées. Il prit le cheval de Léandre , & un de ses laquais , & alla trouver le seigneur évêque , lequel répugna un peu à lui accorder sa requête ; mais le prieur lui remontra que ces gens-là n'étoient véritablement de nulle paroisse : car ils étoient aujourd'hui dans un lieu , & demain dans un autre ; que pourtant l'on ne pouvoit pas les mettre au rang des vagabonds & gens sans aveu (ce qui étoit la plus forte raison sur laquelle les curés avoient fondé leur refus) car ils avoient bonne permission du roi , & avoient leur ménage , & par conséquent étoient censés sujets des évêques dans le diocèse desquels ils se trouvoient lors de leur résidence en quelque ville ; que ceux pour qui il demandoit la dispense étoient dans celle d'Alençon , où il avoit juridiction , tant sur eux , que sur les autres habitans ; & que partant il les pouvoit dispenser , comme il l'en supplioit très-humblement , parce que d'ailleurs ils étoient fort honnêtes gens. L'évêque donna les mains & pouvoir au prieur de les épouser en quelle église qu'il voudroit : il vouloit appeller son secrétaire pour faire

la dispense en forme ; mais le prieur lui dit qu'un mot de sa main suffisoit ; ce que le bon seigneur fit aussi agréablement , qu'il lui donna à souper. Le lendemain il s'en retourna à Alençon , où il trouva les fiancés qui préparoient tout ce qui étoit nécessaire pour les noces. Les autres comédiens (qui n'avoient point été du secret) ne faisoient que penser de tant d'appareil , & Ragotin en étoit le plus en peine. Ce qui les obligeoit à tenir la chose ainsi secrète , n'étoit que ce que vous avez appris du Destin ; car pour Léandre & Angélique , cela étoit connu de tous , & aussi la crainte de ne réussir pas à la dispense : mais quand ils en furent assurés , l'on rendit la chose publique , & l'on récita les contrats de mariage devant tous , & l'on prit jour pour épouser. Ce fut un furieux coup de foudre pour le pauvre Ragotin , auquel la Rancune dit tout bas : « Ne vous l'avois-je pas bien dit ? je m'en étois toujours défié. » Le pauvre petit homme entra en la plus profonde mélancolie que l'on puisse imaginer , laquelle le précipita dans un furieux désespoir , comme vous apprendrez au der-

nier chapitre de ce roman. Il devint si troublé, que passant devant la grande église de Notre-Dame, un jour de fête que l'on carillonna, il tomba dans l'erreur de la plupart des gens du vulgaire, qui croient que les cloches disent tout ce qu'ils s'imaginent. Il s'arrêta pour les écouter, & il se persuada facilement qu'elles disoient : *Ragotin, ce matin, a tant bu de pots de vin, qu'il branle, qu'il branle.* Il entra en une si furieuse colere contre le campanier, qu'il cria tout haut : Tu as menti, je n'ai pas bu aujourd'hui extraordinairement. Je ne me serois pas fâché si tu leur faisois dire : *le matin de Destin a ravi à Ragotin, l'Etoile, l'Etoile* ; car j'aurois eu la consolation de voir les choses inanimées témoigner avoir du ressentiment de ma douleur ; mais de m'appeller ivrogne ? ah ! tu la payeras : & aussi-tôt il enfonça son chapeau, & entra dans l'église par une des portes où il y a un degré en avis, par lequel il monta à l'orgue. Quand il vit que cette montée n'alloit pas au clocher, il la suivit jusques au plus haut, où il trouva une porte fort basse, par laquelle il entra, & suivit sous le toit des

chapelles, sous lequel il faut que ceux qui y passent se baissent ; mais lui y trouve un plancher fort élevé. Il chemina jusques au bout, où il trouva une porte qui va au clocher, où il monta. Quand il fut au lieu où les cloches sont pendues, il trouva le campanier qui carillonna toujours, & qui ne regardoit point derrière lui. Alors il se mit à lui crier des injures, l'appellant insolent, impertinent, sot, brutal, maroufle, &c. mais le bruit des cloches l'empêchoit de l'entendre. Ragotin s'imagina qu'il le méprisoit, ce qui le fit impatienter, & s'approcher de lui, & à même tems lui bailler un grand coup de poing sur le dos. Le campanier se sentant frappé, se tourna, & voyant Ragotin, lui dit : Eh ! petit escargot, que diable t'a mené ici pour me frapper ? Ragotin se met en devoir de lui en dire le sujet, & de lui faire ses plaintes : mais le campanier, qui n'entendoit point de raillerie, sans le vouloir écouter, le prit par un bras, & à même tems lui bailla un coup de pied au cul, qui le fit culbuter le long d'un petit degré de bois, jusques sur le plancher,

d'où l'on sonne les cloches à branle. Il tomba si rudement , la tête la première , qu'il donna du visage contre une des boîtes par où l'on passe les cordes , & se mit tout en sang. Il pesta comme un petit démon , & descendit promptement ; il passa au travers de l'église , d'où il alla trouver le lieutenant-criminel , pour se plaindre à lui de l'excès que le campanier avoit commis en sa personne. Ce magistrat , le voyant ainsi sanglant , crut facilement ce qu'il disoit : mais après en avoir appris le sujet , il ne put s'empêcher de rire , & connut bien que le petit homme avoit le cerveau mal timbré. Pourtant, pour le contenter , il lui dit qu'il feroit justice , & envoya un laquais dire au campanier qu'il le vint trouver : quand il fut venu , il lui demanda pourquoi il faisoit injurier cet honnête homme par ses cloches ? à quoi il lui répondit qu'il ne le connoissoit point, & qu'il carillonna à son ordinaire : *Orléans , Baugency , Notre-Dame de Clery , Vendôme , Vendôme* : mais qu'ayant été frappé de lui , & injurié , il l'avoit poussé, & qu'ayant rencontré le haut de l'escalier,

il en étoit tombé. Le lieutenant-criminel lui dit : Une autre fois , foyez plus avisé ; & à Ragotin , foyez plus sage , & ne croyez pas votre imagination touchant le son des cloches. Ragotin s'en retourna à la maison , où il ne se vanta pas de son accident ; mais les comédiens voyant son visage écorché en trois ou quatre endroits , lui en demanderent la raison , ce qu'il ne voulut pas dire , mais ils l'apprirent par la voix commune ; car cette disgrâce avoit éclaté , & dont ils rirent bien fort , aussi-bien que messieurs de Verville & de la Garouffiere. Le jour des époufailles des comédiennes étant venu , le prier de Saint-Louis leur dit qu'il avoit fait le choix de son église pour les époufer. Ils y allerent à petit bruit , & il bénit les mariages , après avoir fait une très-belle exhortation aux mariés , lesquels se retirerent à leur logis , où ils dînerent ; après quoi l'on demanda à quoi l'on passeroit le tems jusqu'au souper. La comédie , les ballets & les bals leur étoient si ordinaires , que l'on trouva bon de faire le récit de quelque histoire. Verville dit qu'il n'en favoit point.

Si Ragotin n'eût pas été dans sa noire mélancolie , il se fût sans doute offert à en débiter quelqu'une ; mais il étoit muet. L'on dit à la Rancune de raconter celle du poëte Roquebrune , puisqu'il l'avoit promis quand l'occasion s'en présenteroit , & qu'il n'en pourroit jamais trouver de plus belle , la compagnie étant beaucoup plus illustre que quand il la vouloit commencer : mais il répondit qu'il avoit quelque chose dans l'esprit qui le troublait , & que quand il l'auroit assez libre , qu'il ne vouloit pas rendre ce mauvais office au poëte ; de faire son éloge , dans lequel il faudroit comprendre sa maison , & qu'il étoit trop de ses amis pour débiter une juste satire. Roquebrune pensa troubler la fête ; mais le respect qu'il eut pour les étrangers qui étoient dans la compagnie , calma tout cet orage ; ensuite de quoi monsieur de la Garouffiere dit qu'il savoit beaucoup d'aventures , dont il avoit été témoin oculaire : on le pria d'en faire le récit , ce qu'il fit , comme vous verrez au chapitre suivant.

C H A P I T R E X V .

Histoire des deux Jalouses.

LES divisions qui mirent la maîtresse ville du monde au rang des plus malheureuses , furent une semence qui s'épandit par tout l'univers , & en un tems où les hommes ne doivent avoir qu'une ame , comme au berceau de l'église , puisqu'ils avoient l'honneur d'être les membres de ce sacré corps ; mais elles ne laisserent pas d'éclorre celles des Guelphes & des Gibelins , & quelques années après celles des Capelets & des Monteschi. Ces divisions , qui ne devoient point sortir de l'Italie , où elles avoient eu leur origine , ne laisserent pas de se dilater par tout le monde , & notre France n'en a pas été exempte : & il me semble même que c'est dans son sein où la pomme de discorde a plus fait éclater ses funestes effets ; ce qu'elle fait encore à présent , car il n'y a ville , bourg , ni village où il n'y ait divers

vers partis, d'où il arrive tous les jours de sinistres accidens. Mon pere qui étoit conseiller au parlement de Rennes, & qui m'avoit destiné pour être, comme je suis, son successeur, me mit au college pour m'en rendre capable : mais comme j'étois dans ma patrie, il s'apperçut que je ne profitois pas, ce qui le fit résoudre à m'envoyer à la Fleche, où est, comme vous savez, le plus fameux college que les jésuites aient dans ce royaume de France : ce fut dans cette petite ville-là où arriva ce que je vous vais apprendre, & au même tems que j'y faisois mes études.

Il y avoit deux gentilshommes, qui étoient les plus qualifiés de la ville, déjà avancés en âge, sans être pourtant mariés, comme il arrive souvent aux personnes de condition, ce que l'on dit en proverbe ; entre qui nous veut, & que nous ne voulons pas, nous demeurons sans nous marier : à la fin, tous deux se marierent. L'un qu'on appelloit monsieur de Fonsblanche, prit une fille de Châteaudun, laquelle étoit de fort petite noblesse, mais fort riche. L'autre, qu'on appelloit monsieur du Lac,

épousa une demoiselle de la ville de Chartres , qui n'étoit pas riche , mais qui étoit très-belle , & d'une si illustre maison , qu'elle appartenoit à des ducs & pairs , & à des maréchaux de France . Ces deux gentilshommes , qui pouvoient partager la ville , furent toujours de fort bonne intelligence ; mais elle ne dura guere après leurs mariages ; car leurs deux femmes commencerent à se regarder d'un œil jaloux ; l'une se tenant fiere de son extraction , & l'autre de ses grands biens . Madame de Fonsblanche n'étoit pas belle de visage , mais elle avoit grand'mine , bonne grace , & étoit fort propre ; elle avoit beaucoup d'esprit , & étoit fort obligeante . Madame du Lac étoit très-belle , comme j'ai dit , mais sans grace ; elle avoit de l'esprit infiniment , mais si mal tourné , que c'étoit une artificieuse & dangereuse personne . Ces deux dames étoient de l'humeur de la plupart des femmes de ce tems , qui ne croiroient pas être du grand monde , si elles n'avoient chacune une douzaine de galans ; aussi elles faisoient tous leurs efforts , & employoient tous leurs

soins pour faire des conquêtes, à quoi la du Lac réussissoit beaucoup mieux que la Fonsblanche ; car elle tenoit sous son empire toute la jeunesse de la ville & du voisinage, s'entend des personnes très-qualifiées, car elle n'en souffroit point d'autres : mais cette affectation causa de murmures sourds, qui éclaterent enfin ouvertement en médisance, sans que pour cela elle discontinuât de sa maniere d'agir ; au contraire, il semble que ce lui fut un sujet pour prendre plus de soins à faire des nouveaux galans. La Fonsblanche n'étoit pas du tout si soigneuse d'en avertir, & elle en avoit pourtant quelques-uns, qu'elle retenoit avec adresse, entre lesquels étoit un jeune gentilhomme très-bien fait, dont l'esprit correspondoit au sien, & qui étoit un des braves du tems. Celui-là en étoit le plus favori : aussi son assiduité causa des soupçons, & la médisance éclata hautement. Ce fut-là la source de la rupture entre ces deux dames ; car auparavant elles se visitoient civilement : mais, comme j'ai dit, toujours avec une jalouse envie. La du Lac commença à médire ou-

vertement de la Fonsblanche, fit épier ses actions, & fit mille piéces artificieuses pour la perdre de réputation; notamment sur le sujet de ce gentilhomme, que l'on appelloit monsieur du Val-Rocher, ce qui vint aux oreilles de la Fonsblanche, qui ne demeura pas muette; car elle disoit par raillerie, que si elle avoit des galans, ce n'étoit pas à douzaine comme la du Lac, qui faisoit toujours de nouvelles impostures. L'autre, en se défendant, lui bailloit le change, si bien qu'elles vivoient comme deux démons: quelques personnes charitables essayèrent à les mettre d'accord, mais ce fut inutilement; car elles ne les purent jamais obliger à se voir. La du Lac, qui ne pensoit à autre chose qu'à causer du déplaisir à la Fonsblanche, crut que le plus sensible qu'elle pourroit lui faire ressentir, ce seroit de lui ôter le plus favori de ses galans, ce du Val-Rocher. Elle fit dire à monsieur de Fonsblanche, par des gens qui lui étoient affidés, que quand il étoit hors de sa maison, (ce qui arrivoit souvent, car il étoit continuellement à la chasse, ou en visite chez des

gentilshommes voisins de la ville) que du Val-Rocher couchoit avec sa femme , & que des gens dignes de foi l'avoient vu sortir de son lit , où elle étoit. Monsieur de Fonsblanche , qui n'en avoit jamais eu aucun soupçon , fit quelque réflexion à ce discours , & ensuite fit connoître à sa femme qu'elle l'obligeroit , si elle faisoit cesser les visites de du Val-Rocher. Elle répliqua tant de choses , & le paya de si fortes raisons , qu'il ne s'y opiniâtra pas , la laissant dans la liberté d'agir comme auparavant. La du Lac , voyant que cette invention n'avoit pas eu l'effet qu'elle desiroit , trouva moyen de parler à du Val-Rocher. Elle étoit belle & accorte, qui sont deux fortes machines pour gagner la forteresse d'un cœur le mieux muni ; aussi encore qu'il eût de grands attachemens à la Fonsblanche , la du Lac rompit tous ces liens , & lui donna des chaînes bien plus fortes , ce qui causa une sensible douleur à la Fonsblanche (sur-tout quand elle apprit que du Val-Rocher parloit d'elle en des termes fort insolens) laquelle augmenta par la mort de son mari , qui arriva quelques

mois après ; elle en porta le deuil fort austèrement : mais la jalousie la surmonta , & fut la plus forte : il n'y avoit que quinze jours que l'on avoit enterré son mari, qu'elle pratiqua une entrevue secrète avec du Val-Rocher. Je n'ai pas su quel fut leur entretien , mais l'événement le fit assez connoître , car une douzaine de jours après , leur mariage fut publié , quoiqu'ils l'eussent contracté fort secrètement ; & ainsi dans moins d'un mois elle eut deux maris , l'un qui mourut en l'espace de ce tems-là , & l'autre vivant. Voilà ce me semble le plus violent effet de jalousie qu'on puisse imaginer ; car elle oublia la bienséance du veuvage , & ne se soucia pas de tous les insolens discours que du Val-Rocher avoit fait d'elle à la persuasion de la du Lac ; ce qui justifie assez ce que l'on dit , qu'une femme hasarde tout quand il s'agit de se venger : mais vous le verrez encore mieux par ce que je vais vous dire. La du Lac pensa enrager quand elle apprit cette nouvelle ; mais elle dissimula son ressentiment tant qu'elle put , & qu'elle fut pourtant sur le point de faire éclater ,

ayant fait dessein de le faire assassiner en un voyage qu'il devoit faire en Bretagne, dont il fut averti par des personnes à qui elle s'en étoit découverte, ce qui l'obligea à se bien précautionner : d'ailleurs elle considéra que ce seroit mettre ses plus chers amis en grand hasard, ce qui la fit penser à un moyen le plus étrange que la jalousie puisse susciter, qui fut de brouiller son mari avec du Val-Rocher, par ses pernicieux artifices : aussi ils se querellerent furieusement plusieurs fois, & en furent jusqu'au point de se battre en duel, à quoi la du Lac poussa son mari, (qui n'étoit pas des plus adroits du monde), jugeant bien qu'il ne dureroit guere à du Val-Rocher, lequel, comme j'ai dit, étoit un des braves du tems, se figurant qu'après la mort de son mari, elle le pourroit encore ôter à la Fonsblanche, de laquelle elle se pourroit facilement défaire, ou par poison, ou par le mauvais traitement qu'elle lui feroit donner : mais il en arriva tout autrement qu'elle n'avoit projeté ; car du Val-Rocher, se fiant à son adresse, méprisa du Lac, (qui au commencement se

tenoit sur la défensive), ne croyant pas qu'il osât lui porter, & ainsi il se négligeoit, en sorte que du Lac, le voyant un peu hors de garde, lui porta si justement, qu'il lui mit son épée au travers du corps, & le laissa sans vie, & s'en alla à sa maison, où il trouva sa femme, à laquelle il raconta l'action, dont elle fut bien étonnée, & marrie tout ensemble de cet événement si inopiné. Il s'enfuit secrètement, & s'en alla dans la maison d'un des parens de sa femme, lesquels, comme j'ai dit, étoient des grands & puissans seigneurs, qui travaillèrent à obtenir sa grace du roi. La Fonsblanche fut fort étonnée quand on lui annonça la mort de son mari, & qu'on lui dit qu'il ne falloit pas s'amuser à verser d'inutiles larmes; mais qu'il falloit le faire enterrer secrètement pour éviter que la justice n'y mît pas la main: ce qui fut fait, & ainsi elle fut veuve en moins de six semaines. Cependant du Lac eut sa grace, qui fut entérinée au parlement de Paris, nonobstant toutes les oppositions de la veuve du mort, qui vouloit faire passer l'action pour un assassinat; ce qui la fit ré-

foudre à la plus étrange résolution qui puisse jamais entrer dans l'esprit d'une femme irritée. Elle s'arma d'un poignard ; & passant une fois pardevant du Lac , qui se promenoit à la place avec quelques-uns de ses amis , elle l'attaqua si furieusement & si inopinément , qu'elle lui ôta le moyen de se mettre en défense , & lui donna à même tems deux coups de poignard dans le corps , dont il mourut trois jours après. Sa femme la fit poursuivre & mettre en prison : on lui fit son procès , & la plupart des juges opinèrent la mort , à quoi elle fut condamnée ; mais l'exécution en fut retardée , car elle déclara qu'elle étoit grosse ; & ce qui est à remarquer , c'est qu'elle ne savoit duquel de ses deux maris. Elle demeura donc prisonniere : mais comme c'étoit une personne fort délicate , l'air renfermé & puant de la conciergerie , avec les autres incommodités que l'on y souffre , lui causerent une maladie & sa délivrance avant le terme , & ensuite sa mort ; néanmoins le fruit eut baptême , & après avoir vécu quelques heures , il mourut aussi. La du Lac fut touchée de Dieu ;

elle rentra en soi-même , fit résolution sur tant de sinistres accidens dont elle étoit cause ; mit ordre aux affaires de sa maison , & entra dans un monastere de religieuses réformées de l'ordre de Saint Benoît , au lieu d'Almenesche , au diocèse de Sées. Elle voulut s'éloigner de sa patrie pour vivre avec plus de quiétude , & faire plus facilement pénitence de tant de maux qu'elle avoit causés. Elle est encore dans ce monastere , où elle vit dans une grande austérité , si elle n'est morte depuis quelques mois. Les comédiens & comédiennes écoutoient encore , quoique monsieur de la Garouffiere ne dît plus mot , quand Roquebrune s'avança pour dire à son ordinaire , que c'étoit-là un beau sujet pour un poëme grave , & qu'il en vouloit composer une excellente tragédie , qu'il mettroit facilement dans les regles d'un poëme dramatique. L'on ne répondit pas à sa proposition : mais tous admirerent le caprice des femmes , quand elles sont frappées de jalousie , & comme elles se portent aux dernieres extrémités. Ensuite de quoi l'on disputa si c'étoit une passion : mais les savans

conclurent que c'étoit la destruction de la plus belle de toutes les passions , qui est l'amour. Il y avoit encore beaucoup de tems jusqu'au souper , & tous trouverent bon d'aller faire une promenade dans le parc , où étant , ils s'assirent sur l'herbe. Lors le Destin dit qu'il n'y avoit rien de plus agréable que le récit des histoires. Léandre (qui n'avoit point entré dans la belle conversation depuis qu'il étoit dans la troupe , y ayant toujours paru en qualité de valet) prit la parole disant , que puisque l'on avoit fini par le caprice des femmes , si la compagnie agréoit qu'il fît le récit de ceux d'une fille , qui ne demeuroit pas loin d'une de ses maisons. Il en fut prié de tous ; & après avoir touffé cinq ou six fois , il débita comme vous allez voir.

CHAPITRE XVI.

Histoire de la capricieuse Amante.

IL y avoit dans une petite ville de Bretagne , qu'on appelle Vitray , un vieux gentilhomme , lequel avoit long-tems demeuré marié avec une très-vertueuse demoiselle , sans avoir des enfans. Entre plusieurs domestiques qui le servoient , étoient un maître d'hôtel & une gouvernante , par les mains desquels passoit tout le revenu de la maison. Ces deux personnages , qui faisoient comme font la plupart des valets & servantes (c'est-à-dire l'amour) se promirent mariage , & tirèrent si bien chacun de son côté , que le bon vieux gentilhomme & sa femme moururent fort incommodés , & les deux domestiques vécutent fort riches & mariés. Quelques années après il arriva une si mauvaise affaire à ce maître-d'hôtel , qu'il fut obligé de s'enfuir , & pour être en assurance , d'entrer dans une compagnie de cavalerie ,

&

& de laisser sa femme seule & sans enfans, laquelle ayant attendu environ deux ans, sans avoir aucunes de ses nouvelles, elle fit courir le bruit de sa mort, & en porta le deuil. Quand il fut un peu passé, elle fut recherchée en mariage de plusieurs personnes, entre lesquelles se présenta un riche marchand, lequel l'épousa; & au bout de l'année elle accoucha d'une fille, laquelle pouvoit avoir quatre ans, quand le premier mari de sa mere arriva à la maison. De vous dire quels furent les plus étonnés des deux maris, ou de la femme, c'est ce que l'on ne peut savoir: mais comme la mauvaise affaire du premier subsistoit toujours, ce qui l'obligeoit à se tenir caché, & d'ailleurs voyant une fille de l'autre mari, il se contenta de quelque somme d'argent qu'on lui donna, & céda librement sa femme au second mari, sans lui donner aucun trouble. Il est vrai qu'il venoit de tems en tems, & toujours fort secrètement, querir de quoi subsister, ce qu'on ne lui refusoit point. Cependant la fille (que l'on appelloit Marguerite) se faisoit grande, & avoit plus de bonne

grace que de beauté , & de l'esprit assez pour une personne de sa condition. Mais comme vous savez que le bien est depuis long-tems ce que l'on confidere le plus en fait de mariage , elle ne manquoit pas de galans , entre lesquels étoit le fils d'un riche marchand , qui ne vivoit pas comme tel , mais en demi-gentilhomme ; car il fréquentoit les plus honorables compagnies , où il ne manquoit pas de trouver sa Marguerite , qui y étoit reçue à cause de sa richesse. Ce jeune homme (que l'on appelloit le sieur de Saint-Germain) avoit bonne mine , & tant de cœur , qu'il étoit souvent employé en des duels , qui en ce tems-là étoient fort fréquens. Il dansoit de fort bonne grace , & jouoit dans les grandes compagnies , & étoit toujours bien vêtu. Dans tant de rencontres qu'il eut avec cette fille , il ne manqua pas à lui offrir ses services , & à lui témoigner sa passion , & le desir qu'il avoit de la rechercher en mariage , à quoi elle ne répugna point , & même lui permit de la voir chez elle , ce qu'il fit avec l'agrément de son pere & de sa mere , qui favorisoient

sa recherche de tout leur pouvoir ; mais au tems qu'il se dispoſoit pour la leur demander en mariage, il ne le voulut pas faire ſans ſon conſentement , croyant qu'elle n'y apporteroit aucun obſtacle ; mais il fut fort étonné quand elle le rebuta ſi furieuſement de parole & d'action , qu'il s'en alla le plus confus homme du monde. Il laiffa paſſer quelques jours ſans la voir , croyant de pouvoir étouffer cette paſſion ; mais elle avoit pris de trop profondes racines , ce qui l'obligea à retourner la voir. Il ne fut pas plutôſ entré dans la maifon , qu'elle en ſortit , & alla ſe mettre en une compagnie de filles du voifinage , où il la ſuivit , après avoir fait ſes plaintes au pere & à la mere , du mauvais traitement que lui faiſoit leur fille , ſans lui en avoir donné aucun ſujet , de quoi ils témoignerent être marris , & lui promirent de la rendre plus ſociable : mais comme elle étoit fille unique , ils n'oſerent lui contredire, ni la preſſer ſur cette matiere-là , ſe contentans de lui remontrer doucement le tort qu'elle avoit de traiter ce jeune homme avec tant de rigueur , après avoir témoigné de l'ai-

mer : à tout cela elle ne leur répondoit rien , & continuoit dans sa mauvaise humeur ; car quand il vouloit approcher d'elle , elle changeoit de place , & il la suivoit , mais elle le fuyoit toujours ; en sorte qu'un jour il fut obligé pour l'arrêter , de la prendre par la manche de son corps de juppe , dont elle cria , lui disant qu'il avoit froissé ses bouts de manche , & que s'il y retournoit , qu'elle lui donneroit un soufflet , & qu'il feroit beaucoup mieux de la laisser. Enfin , plus il s'empressoit pour l'accoster , plus elle faisoit de diligence pour le fuir ; & quand on alloit à la promenade , elle aimoit mieux aller seule que de lui donner la main. Si elle étoit dans un bal , & qu'il la voulût prendre pour la faire danser , elle lui faisoit affront , disant qu'elle se trouvoit mal , & à même tems elle dansoit avec un autre. Elle en vint jusques à lui susciter des querelles ; & elle fut cause que par quatre fois il se porta sur le pré , d'où il sortit toujours glorieusement ; ce qui la faisoit enrager , au moins en apparence. Tous ces mauvais traitemens n'étoient que jeter de l'huile sur la braise ;

car il en étoit toujours plus transporté , & ne relâchoit point du tout de ses visites. Un jour il crut que sa persévérance l'avoit un peu adoucie ; car elle se laissa approcher de lui , & écouta attentivement les plaintes qu'il lui fit de son injuste procédé, en telles ou semblables paroles : Pourquoi fuyez-vous celui qui ne sauroit vivre sans vous ? Si je n'ai pas assez de mérite pour être souffert de vous , au moins considérez l'excès de mon amour , & la patience que j'ai à endurer toutes les indignités dont vous usez envers moi , qui ne respire qu'à vous faire paroître à quel point je suis à vous : eh bien , lui répondit-elle , vous ne me le sauriez mieux persuader qu'en vous éloignant de moi ; & parce que vous ne le pourriez pas faire si vous demeuriez en cette ville , s'il est vrai , comme vous dites, que j'aie quelque pouvoir sur vous , je vous ordonne de prendre parti dans les troupes qu'on leve : quand vous aurez fait quelques campagnes , peut-être me trouverez-vous plus flexible à vos desirs. Ce peu d'espérance que je vous donne vous y doit obliger , sinon perdez-la tout-à-fait. Alors

elle tira une bague de son doigt , la lui présenta , en lui disant , gardez cette bague qui vous fera souvenir de moi , & je vous défends de me venir dire adieu ; en un mot ne me voyez plus. Elle souffrit qu'il la saluât d'un baiser , & le laissa , passant dans une autre chambre dont elle ferma la porte. Ce misérable amant prit congé du pere & de la mere , qui ne purent contenir leurs larmes , & qui l'assurèrent de lui être toujours favorables pour ce qu'il souhaitoit. Le lendemain il se mit dans une compagnie de cavalerie , qu'on levoit pour le siege de la Rochelle. Comme elle lui avoit défendu de la plus voir , il n'osa pas l'entreprendre : mais la nuit devant le jour de son départ , il lui donna des sérénades , à la fin desquelles il chanta cette complainte , qu'il accorda aux tristes & doux accens de son luth , en cette sorte.

Iris , maîtresse inexorable ,
 Sans amour , & sans amitié ,
 Hélas ! n'aurois-tu point pitié
 D'un si fidele Amant que tu rends misérable ?
 Seras-tu toujours inflexible ?
 Ton cœur sera-t-il de rocher ?
 Ne le pourrai-je point toucher ?
 Ne sera-t-il jamais à mon amour sensible ?

Je t'obéis , fille cruelle !
 Je te dis le dernier adieu ;
 Jamais dedans ce triste lieu
 Tu ne verras de moi que mon cœur trop fidele :
 Lorsque mon corps sera sans ame ,
 Quelque mien ami l'ouvrira ,
 Et mon cœur il en sortira
 Pour t'en faire un présent , où tu verras ma
 flamme.

Cette capricieuse fille s'étoit levée , & avoit ouvert le volet d'une fenêtre , n'ayant laissé que la vitre , au travers de laquelle elle se fit ouïr , faisant un si grand éclat de rire , que cela acheva de désespérer le pauvre Saint-Germain , lequel voulut dire quelque chose ; mais elle referma le volet , en disant tout haut , tenez votre promesse pour votre profit , ce qui l'obligea à se retirer. Il partit quelques jours après avec la compagnie qui se rendit au camp de la Rochelle , là où comme vous avez pu savoir , le siege fut fort opiniâtre , le roi à l'attaquer , & les assiégés à se défendre : mais enfin il fallut se rendre à la discrétion d'un monarque , auquel les vents & les élémens rendoient obéissance. Après que la ville fut rendue , on licencia plu-

sieurs troupes , du nombre desquelles fut la
 compagnie où étoit Saint-Germain , lequel
 s'en retourna à Vitray , où il ne fut pas
 plutôt , qu'il alla voir sa rigoureuse Mar-
 guerite , laquelle souffrit d'en être saluée :
 mais ce ne fut que pour lui dire que son re-
 tour étoit bien prompt , & qu'elle n'étoit
 pas encore disposée à le souffrir , & qu'elle
 le prioit de ne la point voir. Il lui répondit
 ces tristes paroles : Il faut avouer que vous
 êtes une dangereuse personne , & que vous
 ne desirez que la mort du plus fidele amant
 qui soit au monde ; car vous m'avez par
 quatre fois procuré des moyens d'éprouver
 sa rigueur , quoique glorieusement , mais
 qui eût pourtant été pour moi très-funeste.
 Je la suis allé chercher là où des plus
 malheureux que moi l'ont fatalement trou-
 vée , sans que je l'aie jamais pu rencon-
 trer : mais puisque vous la desirez avec
 tant d'ardeur , je la chercherai en tant de
 lieux , qu'à la fin elle sera obligée de me
 satisfaire pour vous contenter : mais peut-
 être ne pourrez-vous pas vous empêcher
 de vous repentir de me l'avoir causée ; car
 elle sera d'un genre si étrange , que vous

en ferez touchée de pitié. Adieu donc , la plus cruelle qui soit dans l'Univers. Il se leva & la vouloit laisser , quand elle l'arrêta pour lui dire qu'elle ne souhaitoit du tout point sa mort , & que si elle lui avoit procuré des combats , ce n'avoit été que pour avoir des preuves certaines de sa valeur , & afin qu'il fût plus digne de la posséder : mais qu'elle n'étoit pas encore en état de souffrir sa recherche , que peut-être le tems la pourroit adoucir , & elle le laissa sans lui en dire davantage. Ce peu d'espérance l'obligea à user d'un moyen qui pensa tout gâter , qui fut de lui donner de la jalousie. Il raisonnoit en lui-même , que puisqu'elle avoit encore quelque bonne volonté pour lui , elle ne manqueroit pas d'en prendre s'il lui en donnoit le sujet. Il avoit un camarade qui avoit une maîtresse , dont il étoit autant chéri que lui étoit maltraité de la sienne. Il le pria de souffrir qu'il accostât cette bonne maîtresse , & que lui pratiquât la sienne , pour voir quelle mine elle tiendroit. Son camarade ne voulut pas lui accorder , sans en avoir averti sa maîtresse ,

laquelle y consentit. La premiere conversation qu'ils eurent ensemble , (car ces deux filles n'étoient guere l'une sans l'autre) , ces deux amans firent échange , car Saint-Germain approcha de la maîtresse de son camarade , lequel accosta cette fiere Marguerite , laquelle le souffrit fort agréablement. Mais quand elle vit que les autres rioient , elle s'imagina que ce changement étoit concerté , de quoi elle entra en de si furieux transports, qu'elle dit tout ce qu'une amante irritée peut dire en cas pareil.

Elle fut outrée à tel point, qu'elle laissa la compagnie en versant beaucoup de larmes. Ce qui fit que cette obligeante maîtresse alla auprès d'elle , & lui remontra le tort qu'elle avoit d'en user de la sorte ; qu'elle ne pouvoit espérer plus de bonheur que la recherche d'un si honnête homme , & si passionné pour elle , & que sa politique étoit tout-à-fait extraordinaire & injuste entre deux amans ; qu'elle pouvoit bien voir de quelle maniere elle en usoit avec le sien , qu'elle appréhendoit si fort de le désobliger , qu'elle ne lui avoit ja-

mais donné aucun sujet de se rebuter. Tout cela ne fit aucun effet sur l'esprit de cette bizarre Marguerite ; ce qui jeta le malheureux Saint-Germain dans un si furieux désespoir , qu'il ne chercha depuis que des occasions de faire paroître à cette cruelle la violence de son amour par quelque sinistre mort , comme il la pensa trouver ; car un soir que lui & sept de ses camarades sortoient d'un cabaret , ayant tous l'épée au côté , ils firent rencontre de quatre gentilshommes , dont il y en avoit un qui'étoit capitaine de cavalerie , lesquels leur voulurent disputer le haut du pavé dans une rue étroite où ils passaient ; mais ils furent contraints de céder , en disant que le nombre seroit bientôt égal , & du même pas allèrent prendre quatre ou cinq autres gentilshommes , lesquels se mirent à chercher ceux qui les avoient fait quitter le haut du pavé , & qu'ils rencontrèrent dans la grande rue : comme Saint-Germain s'étoit le plus avancé dans la dispute , il avoit été remarqué par ce capitaine , à son chapeau bordé d'argent qui brilloit dans l'obscurité ; aussi dès qu'il

l'eut remarqué, il s'adressa à lui en lui donnant un coup de coutelas sur la tête, qui lui coupa son chapeau & une partie du crâne. Ils crurent qu'il étoit mort, & qu'ils étoient assez vengés, ce qui les fit retirer, & les compagnons de Saint-Germain songerent moins à aller après ces braves qu'à le relever. Il étoit sans pouls & sans mouvement, ce qui les obligea à l'emporter à sa maison, où il fut visité par les chirurgiens qui lui trouverent encore de vie; ils le pansèrent, remirent le crâne, & mirent le premier appareil. La première dispute avoit causé de la rumeur dans le voisinage: mais ce coup fatal y en apporta bien davantage. Tous les voisins se leverent, & chacun en parloit diversement, mais tous concluoient que Saint-Germain étoit mort. Le bruit en alla jusques à la maison de cette cruelle Marguerite, laquelle se leva aussi-tôt du lit, & s'en alla en déshabillé chez son galant, qu'elle trouva en l'état où je viens de vous le représenter. Quand elle vit la mort peinte sur son visage, elle tomba évanouie, en telle sorte que l'on eut peine à la faire revenir.

venir. Quand elle fut remise , tous ceux du voisinage l'accuserent de ce désastre , & lui représenterent que si elle l'eût souffert auprès d'elle , elle auroit évité cet accident. Alors elle se mit à arracher ses cheveux , & à faire des actions d'une personne touchée de douleur. Ensuite elle le servit avec une telle assiduité tout le tems qu'il fut hors de connoissance , qu'elle ne se dépouilla ni coucha pendant ce tems-là , & ne permit pas à ses propres sœurs de lui rendre aucun service. Quand il commença à connoître , l'on jugea que sa présence lui seroit plus préjudiciable qu'utile , pour les raisons que vous pouvez entendre. Enfin il guérit , & quand il fut en parfaite convalescence , on le maria avec sa Marguerite , au grand contentement des parens , & beaucoup plus des mariés. Après que Léandre eut fini son histoire , ils retournerent à la ville , où étant ils souperent ; & après avoir un peu veillé , l'on coucha les épousés. Ces mariages avoient été faits à petit bruit , ce qui fut cause qu'elles n'eurent point de visites ce jour-là , ni le lendemain ; mais deux jours après ils en

furent tellement accablés , qu'ils avoient peine à trouver quelques momens de relâche pour étudier leurs rôles ; car tout le beau monde les vint féliciter , & durant huit jours ils reçurent des visites. Après la fête passée ils continuèrent leur exercice avec plus de quiétude , excepté Rago-
gotin , lequel se précipita dans l'abîme du désespoir , comme vous allez voir dans ce dernier chapitre.

C H A P I T R E X V I I .

*Désespoir de Ragotin, & fin du Roman
Comique.*

LA Rancune se voyant hors d'espérance de réussir en l'amour qu'il portoit à l'Etoile, aussi-bien que Ragotin, se leva de bonne heure, & alla trouver le petit homme qu'il trouva aussi levé, & qui écrivoit, lequel lui dit qu'il faisoit sa propre épitaphe. Hé quoi ! dit la Rancune, l'on n'en fait que pour les morts, & vous êtes encore en vie ! & ce que je trouve le plus étrange, c'est que vous-même la faites ! Oui, dit Ragotin, & je vous la veux faire voir. Il ouvrit le papier qu'il avoit plié, & lui fit lire ces vers.

Cy gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile,
Que lui enleva le Destin,
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde, où il fera
Autant de tems qu'il durera.
Pour elle il fit la comédie,
Qu'il acheve aujourd'hui par la fin de sa vie.

Voilà qui est magnifique , dit la Rancune , mais vous n'aurez pas la satisfaction de la voir dessus votre sépulture ; car l'on dit que les morts ne voient ni n'entendent rien. Ah ! dit Ragotin , que vous êtes en partie cause de mon désastre ! car vous me donniez toujours de grandes espérances de fléchir cette belle , & vous saviez bien tout le secret. Alors la Rancune lui jura sérieusement qu'il n'en favoit rien positivement , mais qu'il s'en doutoit , comme il lui avoit dit , quand il lui conseilloit d'étouffer cette passion , lui remontrant que c'étoit la plus fiere fille du monde , & il semble (ajouta-t-il) que la profession qu'elle fait , doive licencier les femmes & les filles de cet orgueil , qui est ordinaire à celles d'autre condition ; mais il faut avouer qu'en toutes les caravanes de comédiens l'on n'en trouvera point une si retenue , & qui ait tant de vertu , & elle a mis Angélique à ce pli là ; car de son naturel elle a une autre pente , & son enjouement le témoigne assez. Mais enfin il faut que je vous découvre une chose que je vous ai tenue cachée jusqu'à présent ; c'est que

j'étois aussi amoureux d'elle que vous, & je ne fais qui seroit l'homme, qui après l'avoir pratiquée comme j'ai fait, s'en seroit pu empêcher : mais comme je me vois hors d'espérance aussi-bien que vous, je suis résolu de quitter la troupe, d'autant qu'on y a reçu le frere de la Caverne. C'est un homme qui ne sauroit faire d'autres personnages que ceux que je représente, & ainsi l'on me congédiera sans doute, mais je ne veux pas attendre cela : je les veux prévenir & m'en aller à Rennes trouver la troupe qui y est, où je serai assurément reçu, puisqu'il y manque un acteur. Alors Ragotin lui dit, puisque vous étiez frappé d'un même trait, vous n'aviez garde de parler pour moi à l'Etoile; mais la Rancune jura comme un démon, qu'il étoit homme d'honneur, & qu'il n'avoit pas laissé de lui en faire des ouvertures, mais comme il lui avoit déjà dit, elle n'avoit jamais voulu écouter. Hé bien, dit Ragotin, vous avez résolu de quitter la troupe, & moi aussi; mais je veux bien faire un plus grand abandonnement, car je veux quitter tout-à-fait le

monde. La Rancune ne fit point de réflexion sur son épitaphe qu'il lui avoit baillé: il crut seulement qu'il avoit fait résolution d'entrer dans un convent, ce qui fut cause qu'il ne prit pas garde à lui, ni n'en avertir personne, que le poëte auquel il en bailla une copie. Quand Ragotin fut seul, il songea au moyen qu'il pourroit tenir pour sortir du monde. Il prit un pistolet qu'il chargea, & y mit deux balles pour s'en donner dans la tête; mais il jugea que cela feroit trop de bruit. Ensuite il mit la pointe de son épée contre sa poitrine, dont la piquure lui fit mal, ce qui l'empêcha de l'enfoncer. Enfin il descendit à l'écurie, cependant que les valets déjeûnoient. Il prit des cordes qui étoient attachées au bât d'un cheval de voiture, & en accommoda une au ratelier & la mit autour de son col; mais quand il voulut se laisser aller, il n'en eut pas le courage, & attendit que quelqu'un entrât. Il arriva un cavalier étranger, & alors il se laissa aller tenant toujours un pied sur le bord de la crèche; pourtant s'il y fut demeuré long-tems, il se feroit enfin étranglé. Le valet

de table qui étoit descendu pour prendre le cheval du cavalier , voyant Ragotin ainsi pendu , le crut mort , & cria si fort , que tous ceux du logis descendirent. On lui ôta la corde du col & on le fit revenir , ce qui fut assez facile. On lui demanda quel sujet il avoit de prendre une si étrange résolution ? mais il ne le voulut pas dire. Alors la Rancune tira à part mademoiselle de l'Etoile (que je pourrois appeller mademoiselle du Destin ; mais étant si près de la fin de ce roman , je ne fais point d'avis de lui changer de nom) à laquelle il découvrit tout le mystere , de quoi elle fut fort étonnée ; mais elle le fut bien davantage quand ce méchant homme fut assez téméraire pour lui dire qu'il étoit aux mêmes termes , mais qu'il ne prenoit pas une si sanglantè résolution , se contentant de demander son congé. A tout cela , elle ne répondit pas une parole & le laissa : quelque peu de tems après , Ragotin déclara à la troupe le dessein qu'il avoit d'accompagner le lendemain monsieur de Ver ville , & de se retirer au Mans. Cette circonstance fit que tous y consentirent , ce

qu'ils n'eussent pas fait s'il eût voulu s'en aller seul, attendu ce qui étoit arrivé. Ils partirent le lendemain de bon matin, après que monsieur de Verville eut fait mille protestations de continuation d'amitié aux comédiens & comédiennes, & principalement au Destin qu'il embrassa, lui témoignant la joie qu'il avoit de voir l'accomplissement de ses desirs. Ragotin fit un grand discours en forme de compliment, mais si confus, que je ne le mets point ici. Quand ils furent au point de partir, Verville demanda si les chevaux avoient bu ? Le valet d'étable répondit qu'il étoit trop matin, & qu'ils les pourroient faire boire en passant la riviere. Ils monterent à cheval après avoir pris congé de monsieur de la Garouffiere, lequel s'étoit aussi disposé à partir, & qui fut civilement remercié par les nouveaux mariés, de la peine qu'il s'étoit donnée de venir de si loin pour honorer leurs noces de sa présence. Après cent protestations de services réciproques, il monta à cheval, & la Rancune le suivit, lequel, nonobstant son insensibilité, ne put pas empêcher le cours de ses larmes,

qui attirèrent celles du Destin, se ressouvenant (nonobstant le naturel farouche de la Rancune) des services qu'il lui avoit rendus, & principalement à Paris sur le Pont-Neuf, lorsqu'il y fut attaqué & volé par la Rappiniere. Quand Verville & Ragotin eurent passé les ponts, ils descendirent à la riviere pour faire boire leurs chevaux. Ragotin s'avança par un endroit où il y avoit une rive taillée, où son cheval broncha si rudement, que le petit bout d'homme perdit les étriers & fut par-dessus la tête du cheval, dans la riviere qui étoit fort profonde en cet endroit-là. Il ne savoit pas nager, & quand il l'auroit su, l'embaras de sa carabine, de son épée & de son manteau, l'auroient fait demeurer au fond comme il fit. Un des valets de Verville étoit allé prendre le cheval de Ragotin, qui étoit sorti de l'eau, & un autre se dépouilla promptement, & se jeta dans la riviere au lieu où il étoit tombé, mais il le trouva mort. L'on appella du monde, & on le sortit. Cependant Verville envoya avertir les comé-

diens de ce malheur , & à même tems son cheval. Tous y accoururent , & après avoir plaint son sort , ils le firent enterrer dans le cimetièrè d'une chapelle de sainte Catherine , qui n'est guere éloignée de la riviere. Cet événement funeste vérifie bien le proverbe commun , qui à pendre n'a noyer. Ragotin n'avoit pas le premier , puisqu'il ne put s'étrangler : mais il avoit le second , puisqu'il fut effectivement noyé. Ainsi finit ce petit bout d'avocat comique , dont les aventures , disgraces , accidens & la funeste mort seront dans la mémoire des habitans du Mans , d'Alençon , aussi bien que les faits héroïques de ceux qui composoient cette illustre troupe. Roquebrune voyant le corps mort de Ragotin , dit qu'il falloit changer deux vers à son épitaphe , dont la Rancune lui avoit baillé une copie , comme je vous ai déjà dit , & qu'il falloit la mettre comme il s'ensuit.

Cy gît le pauvre Ragotin ,
 Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile ,
 Que lui enleva le Destin ,
 Ce qui lui fit faire promptement voile.

En l'autre monde , fans bateau ,
Pourtant il y alla par eau.
Pour elle il fit la comédie ,
Qu'il acheve aujourd'hui , par la fin de sa vie.

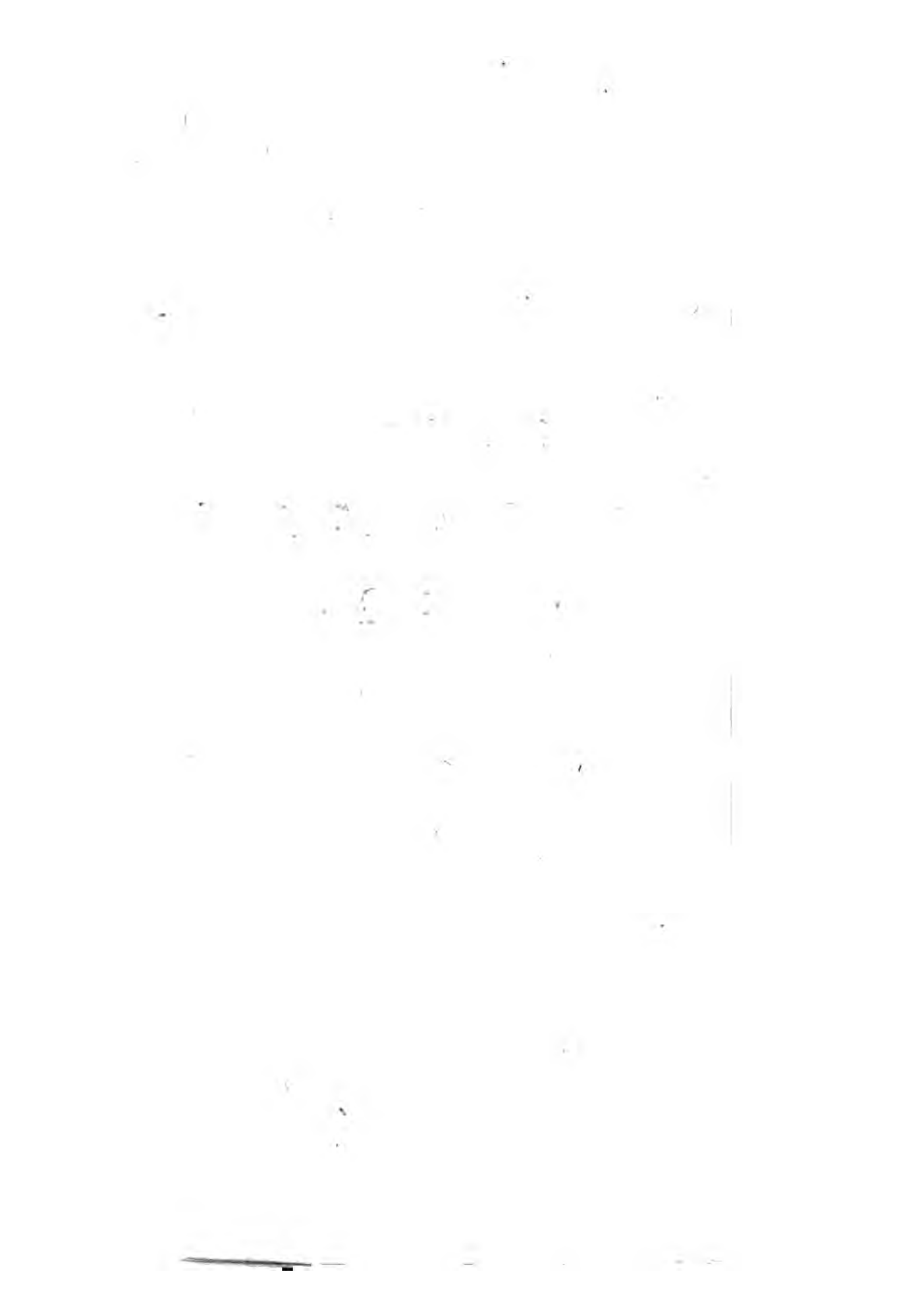
Les comédiens & comédiennes s'en
retournerent à leur logis , & continuerent
leur exercice avec l'admiration ordinaire.

SUITE

S U I T E
D U R O M A N
C O M I Q U E.

Tome III.

T

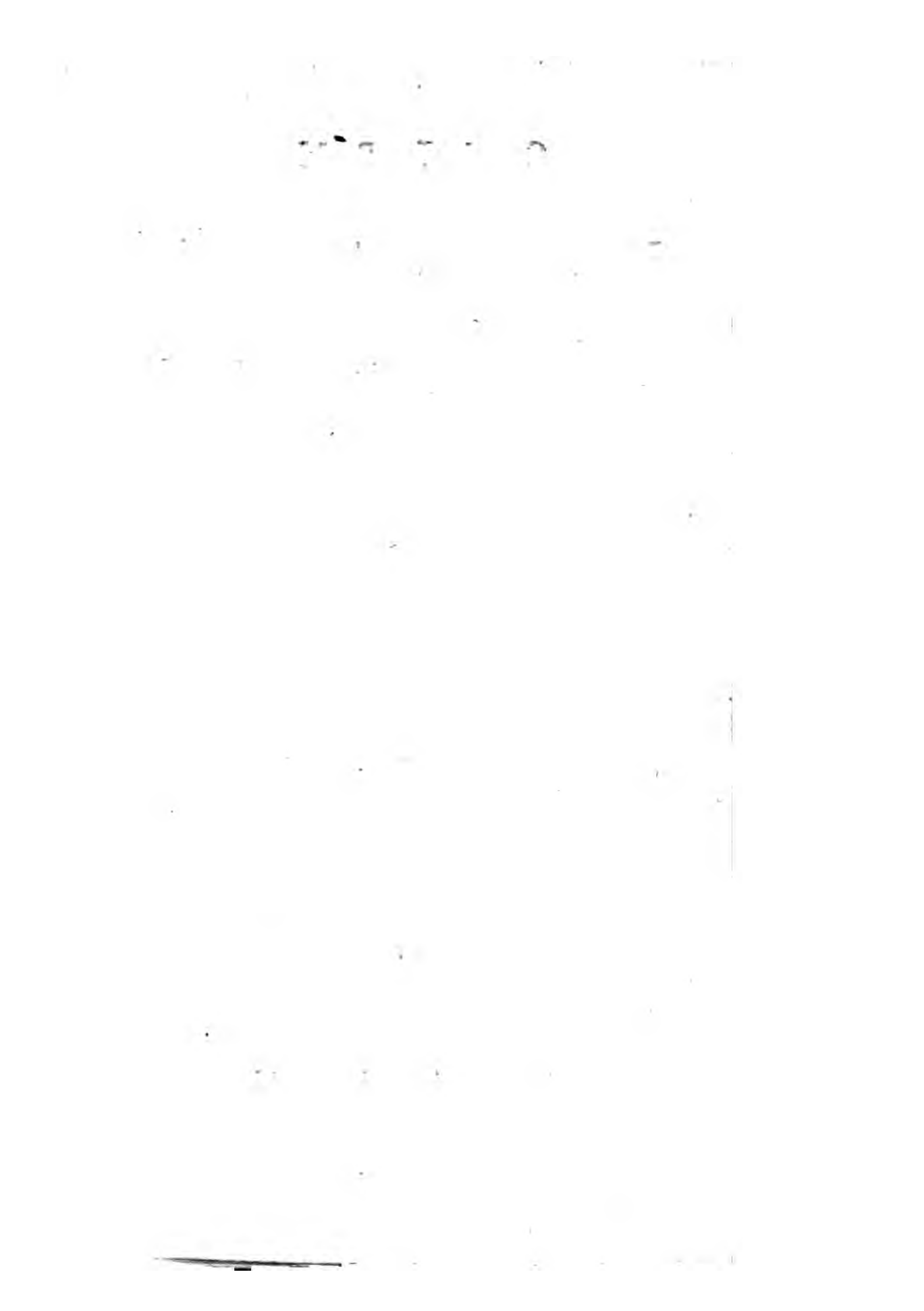


S U I T E
D U R O M A N
C O M I Q U E.



A L O N D R E S.

M. D C C. L X X V.



S U I T E .
D U R O M A N .
C O M I Q U E .

CHAPITRE PREMIER.

*Qu'on n'aura point de plaisir à lire ,
si on n'a lu les Volumes précédens.*

LA troupe comique , & l'opérateur & sa femme avoient dîné de fort bon appétit, aux dépens de l'avocat Manceau , qui s'étoit endormi sur sa chaise , & ils se préparoient tous à sortir , lorsque le béliet ayant interrompu le sommeil de Ragotin de la maniere que vous l'avez vu , fit rire toute la compagnie ; ce qui obligea le petit homme , qui de son naturel étoit fort colere , à sortir de la chambre en grondant contre tout le monde ; il seroit même sorti de l'hôtellerie , si l'hôte ne l'eût arrêté pour compter :

il lui présenta d'abord un mémoire que sa femme & lui avoient fait avec beaucoup de soin (car on ne faisoit pas tous les jours chez eux des écots de cette force) & il eut bien de la peine à lui faire entendre qu'il falloit payer le repas qu'il venoit de donner à l'ingrate compagnie , qui s'étoit moquée de lui. Après quelques contestations , il prit enfin le mémoire & ayant jetté les yeux dessus , il fut si effrayé de trouver tout du premier article dix-huit livres pour le vin , qu'il s'écria plusieurs fois , comment dix-huit livres pour le vin , & il n'y en a pas un de nous qui soit ivre ! Il fut long-tems à faire des exclamations , disant qu'il se moquoit de lui , & qu'il n'étoit pas possible qu'on eût bu tant de vin. On appella les deux servantes de l'hôtellerie ; & après que l'hôte les eut exactement interrogées , il trouva qu'il avoit oublié de compter une pinte de vin que Ferdinando-Ferdinandi & la Rancune avoient bue à la cuisine pour le goûter , & il remercia Rago-tin de l'en avoir fait ressouvenir : ce remerciement qu'il lui fit d'un ton moqueur , irrita le petit homme plus qu'on ne sauroit

s'imaginer ; il se fâcha contre l'hôte , il lui reprocha que sa mesure étoit trop petite , que son vin étoit trop cher , & enfin qu'il n'étoit pas bon : dire à un hôte que son vin n'est pas bon , & reprocher à un auteur que son livre ne vaut rien , est à peu près la même chose. L'hôte ne pouvant supporter une injure si sensible , s'emporta à son tour contre le petit homme , & fit l'éloge de son vin , en jurant que ceux qui ne le trouvoit pas bon ne s'y connoissoient pas , & que deux gentilshommes de Bretagne qui revenoient de Paris avec le messager de Laval , l'avoient quitté au Mans , & y étoient demeurés cinq jours , exprès pour boire de son vin. Ragotin qui ne faisoit pas grand cas de ces raisons , répliqua que les Bretons étoient de plaisans ivrognes pour se connoître en vin. L'hôte , qui étoit de Vannes , offensé d'une injure si outrageante à sa nation , traita Ragotin de petit magot. Il n'eut pas si-tôt lâché la parole , qu'il reçut un soufflet ; sa femme qui étoit présente , se prit aux cheveux du téméraire Ragotin ; les servantes se jetterent sur lui , & l'hôte courut à une vieille

hallebarde qui étoit sur sa cheminée ; mais la poussière qui étoit dessus , & qui lui tomba sur les yeux , l'aveugla tellement , qu'il demeura hors de combat. Il ne laissa pas d'animer toujours sa femme & ses servantes contre Ragotin , jurant que ce n'étoit pas de la manière qu'il falloit payer un honnête homme après qu'on avoit mangé son bien. Ragotin cependant s'aïdoit de ses pieds & de ses mains pour se délivrer de trois furies ; mais comme il étoit saisi par les cheveux, je crois qu'il auroit succombé , s'il ne se fût avisé de s'aider de ses dents , & de mordre un des tetons , ou pour parler plus juste , une des tetasses de l'hôtesse , qui fit un si grand cri , que les comédiens & l'opérateur y accoururent : ils trouverent le petit homme que trois grandes femmes avoient peine à retenir , & ne sachant pas ce qui donnoit occasion à ce désordre , ils séparèrent les combattans (ce ne fut pas sans effuyer bien des égratignures & des coups de pied) : ils n'eurent pas moins de peine à obliger les femmes à se taire , qu'à apaiser l'irrité petit homme. L'hôte leur dit que la colere de Ragotin venoit

de ce qu'il falloit payer : oui , & je ne payerai point , répliqua le petit homme en grinçant les dents. Le destin voyant que le paiement faisoit la querelle , tira de l'argent de sa poche & voulut payer. Ragotin s'en offensa , & lui dit qu'il ne devoit pas l'insulter de la sorte , qu'on n'en usoit pas ainsi parmi les gens d'honneur , & qu'enfin il ne l'avoit pas prié à dîner pour le faire payer ; leurs contestations durèrent encore quelque tems : le petit homme ne voulant point payer , ni souffrir que les autres payassent , jusqu'à ce que les comédiennes étant descendues , Ragotin craignant de paroître trop intéressé en présence de mademoiselle de l'Etoile , paya , & ils sortirent.

C H A P I T R E II.

L'Opérateur persuade à Ragotin qu'il a des secrets merveilleux.

LE Destin , Léandre & la Rancune accompagnerent les dames , & Ragotin s'amusa à raisonner avec l'opérateur sur la vertu d'une emplâtre qu'il lui offrit de lui mettre sur les meurtrissures que les coups de cornes du bélier lui avoient faites ; & l'ayant mené dans sa maison sur ce prétexte , Ragotin prévenu que Ferdinando étoit un fameux magicien , oublia & sa douleur & sa colere pour le prier de ne différer plus à le faire aimer de mademoiselle de l'Étoile , puisque la Rancune l'avoit assuré que cela lui seroit facile toutes les fois qu'il voudroit se servir de son art. L'opérateur qui avoit l'ame attendrie par le bon repas que Ragotin venoit de lui donner , lui promit plus qu'il ne lui demandoit ; il lui tint ensuite tous les discours qu'un charlatan fort expérimenté peut

tenir à un sot qu'il voit prévenu de l'excellence de son art ; & pour lui mieux imposer , il exigea de lui par plusieurs sermens , qu'il ne déclareroit jamais les horribles secrets qu'il alloit lui révéler , ne voulant pas , disoit-il , que le public eût connoissance de son savoir , de peur qu'il ne fût accablé de mille curieux importuns , qui viendroient de toutes parts implorer son secours , ce qui lui attireroit sans doute de méchantes affaires. Le crédule petit homme écoutoit cependant avec une grande attention les raisonnemens de ce grand fourbe , qui s'appercevant de sa crédulité , lui apprit que sa réputation étoit si grande , & son savoir si connu par toute l'Italie , que les plus grands princes recherchoient son amitié , étant assurés de réussir par son secours dans les entreprises les plus difficiles. Il lui persuada que passant un jour à Luques , dans le tems qu'on faisoit l'élection des magistrats ou gouverneurs de la république , il avoit par son art fait tomber le choix sur un des moindres citoyens , qui lui avoit donné une grosse somme d'argent : il ajouta encore qu'un

bayle ou résident de Venise auroit été empalé à Constantinople , lorsqu'il fut surpris avec la sultane Mamelec , si par bonheur il n'eût eu sur lui d'un baume qu'il lui avoit donné pour se rendre invisible , en s'en frottant les extrémités , & dont il s'étoit servi fort à propos pour se dérober à la vigilance des eunuques , & à la cruauté des Janiffaires. Il n'en falloit pas tant pour persuader Ragotin , qui croyoit déjà devenir le premier magistrat du pays du Maine , par le secours d'un homme qui faisoit tant de merveilles : mais comme son amour le pressoit plus que son ambition , il pria de nouveau le seigneur Ferdinando de lui procurer les bonnes graces de mademoiselle de l'Etoile , puisque cela lui étoit si facile. Je vous avoue que cela m'est fort aisé , reprit l'opérateur ; mais encore une fois , renouvellez les sermens que vous m'avez faits de me garder le secret ; car afin que vous le sachiez , une pareille complaisance est cause que je suis réduit à passer ma vie dans la condition obscure où vous me voyez : vous n'en serez pas plus surpris , continua-t-il , quand
vous

vous serez informé qu'un grand prince d'Italie aimoit passionnément la fille d'un noble Vénitien : les difficultés qu'il trouva à la rendre sensible à sa passion , l'obligèrent à s'adresser à moi ; l'amitié que j'ai pour ma patrie m'empêcha de lui donner mes secours pour séduire une fille de condition , jusqu'à ce que le prince transporté d'amour me promît de l'épouser. Après cet engagement , je ne différâi son bonheur qu'autant de tems qu'il en falloit pour prendre les mesures nécessaires pour faire ce mariage dans les formes. Néanmoins comme les états du pere de ce prince étoient un peu éloignés , & que je vis qu'il en agissoit de bonne foi , je me laissai aller à ces fausses apparences de sincérité , & je le mis en possession de cette belle Vénitienne , sans attendre la réponse de son pere. Après que le prince eut satisfait son amour , il ne voulut plus entendre parler de mariage ; & les parens de la fille ayant su que je m'en étois mêlé , tournerent leur ressentiment contre moi , & obtinrent un ordre du sénat pour me faire arrêter : je me dérobai à leurs poursuites , & me

retirai à Milan : mais ayant appris que le sénat avoit envoyé des ordres aux résidens que la république tient auprès de plusieurs princes d'Italie , de demander permission de m'arrêter , je fus obligé de passer en France ; & ne sachant pas encore si je pourrai être en sûreté , je demeure dans les provinces éloignées de la cour , où je tâche à me cacher à ma propre réputation , & à déguiser mon savoir sous le nom & les drogues d'un opérateur de campagne : ainsi , monsieur , ne soyez pas étonné si je prends tant de précautions avec vous. Ragotin qui avoit déjà de la vénération pour ce rare personnage , l'assura qu'il pouvoit être en repos pour tout ce qui le regardoit , le priant instamment de se servir de lui , de son bien , & de tout ce qui étoit en son pouvoir. Cette conversation fut suivie de plusieurs complimens réciproques , tant bons que mauvais. L'opérateur , qui étoit fort embarrassé de se defaire de l'importun Ragotin , pour aller consulter son oracle la Rancune , s'avisa de lui dire : Retirez-vous , Monsieur , je vas travailler à votre affaire , & demain il fera jour.

C H A P I T R E I I I.

*Ragotin fait présent d'un mulet à
l'Opérateur.*

RA G O T I N se trouva si satisfait de toutes les choses qu'il venoit d'apprendre du rusé Normand , qu'il ne songea plus qu'à ménager l'amitié de ce grand homme , persuadé qu'il ne trouveroit rien de difficile par son moyen : il avoit de l'impatience de revoir la Rancune , pour le remercier de lui avoir procuré la familiarité de ce fameux étranger , lorsqu'il l'apperçut se promenant avec un bourgeois , sous les halles du Mans : il courut à lui aussi-tôt qu'il le vit paroître , & l'embrassa à deux ou trois reprises sans lui parler. La Rancune , qui de son naturel n'étoit pas complaisant , & qui commençoit à être rebuté de se baisser pour recevoir un si grand nombre de fatigantes embrassades du petit homme , le pria de lui dire d'où lui venoit cette excessive joie ? Ah ! l'admirable homme qu'est

le seigneur Ferdinando Ferdinandi, s'écria Ragotin ! il m'a appris des choses, continua-t-il, que je ne voudrois pas ignorer pour la moitié de mon bien ; je lui ai promis le secret, & je lui tiendrai parole. Comment ! un homme qui fait son ami chef d'une République, & qui a le secret de se rendre invisible quand il veut ; car je ne parle pas de la facilité qu'il a de toucher les cœurs, cela est trop ordinaire ; cependant c'est ce qui a failli à le perdre : croiriez-vous bien qu'un prince lui a manqué de parole ? La Rancune qui aimoit mieux donner audience dans un cabaret que sous la halle, avertit Ragotin de ne pas parler si haut, & sur ce prétexte le fit entrer dans un cabaret qui n'étoit pas loin de là. Ils demanderent une chambre pour être en particulier : une servante leur en ouvrit une, & fut suivie, un moment après, d'un garçon qui apportoit du vin : nous ne voulions pas boire, dit la Rancune ; & voyant qu'il reportoit son vin, sans que Ragotin, qui étoit occupé des merveilles de l'opérateur, s'y opposât, il cria au garçon : laisse, laisse-là ce vin,

j'aime mieux le payer ; aussi-bien vous avez beaucoup parlé , continua-t-il , & j'ai ouï dire à un vieux comédien , qui avoit étudié en médecine , que rien au monde ne desséchoit tant les poumons que de parler long-tems sans boire ; je me souviens même encore que j'avois été si persuadé de ses raisons , que nous avions obligé tous les acteurs de la troupe à apprendre plus exactement leurs rôles , afin de faire tenir un homme derriere le théâtre avec un pot de vin à la place du souffleur. La Rancune n'étoit pas si occupé de ce qu'il disoit, qu'il ne versât du vin dans les deux verres , dont il en présenta un à Ragotin , qui ne put se défendre de boire , après le docte raisonnement qu'il venoit d'entendre ; ils parlerent ensuite de leur ami commun , & de ses admirables secrets. La Rancune , voulant profiter de la disposition favorable de Ragotin , lui conseilla de faire un présent au fameux Ferdinando , pour l'engager davantage dans ses intérêts. Ragotin ne s'en éloigna pas , & il ne fut plus question que du choix du présent. La Rancune qui avoit été prié par l'opérateur de lui

chercher un mulet pour porter son bagage, se souvenant que Ragotin en avoit un, lui persuada, avant que la conversation finît, de le lui envoyer; & lui ayant dit, pour le mieux tromper, qu'il n'étoit pas assuré si Ferdinando voudroit le prendre; le petit homme, se flattant peut-être qu'il n'en voudroit pas, promit d'envoyer ce mulet, & pria même la Rancune de se trouver chez l'opérateur, pour lui faire valoir son présent. Ils se séparèrent; & la Rancune étant allé chez Ferdinando, convint avec lui qu'il lui donneroit la moitié de la valeur du mulet: ils consulterent ensuite ce qu'ils avoient à faire pour continuer à duper le petit homme. La Rancune se chargea de parler à l'Etoile, afin qu'elle leur aidât à le tromper, & l'opérateur, qui étoit un maître fourbe, l'assura qu'il pouvoit se reposer sur lui de tout le reste. Ils commençoient à s'impatienter de ce que le mulet ne venoit point, lorsqu'il arriva un homme, qui à son habit paroissoit valet d'un meûnier, qui marmota quelques paroles à l'opérateur, de la part de Ragotin: mais il s'en acquitta si mal,

que je n'ai pu savoir ce qu'il lui dit. La Rancune servit d'interprete à l'ambassadeur du petit homme, & fit entendre à Ferdinando, que monsieur Ragotin lui faisoit présent de ce mulet. Le valet, que Ragotin avoit instruit du mérite extraordinaire de ce grand homme, peut-être pour le faire consentir avec moins de peine au don du mulet, étoit si appliqué à considérer un magicien en la personne de l'opérateur, qu'il répondoit oui, indifféremment à tout ce que la Rancune disoit pour lui; & l'opérateur, jugeant qu'il attendoit qu'on lui donnât quelque chose pour boire, ouvrit une cassette, & donna une boîte de son baume, avec des poudres enveloppées dans des papiers différens, l'assurant d'un ton grave, qu'il pouvoit, à l'avenir, être en repos de sa santé, sans craindre ni peste, ni fièvre, ni colique, ni gale, &c. car il fut une demi-heure à lui nommer les maux que son remede guériffoit. Le valet se retira fort satisfait; mais la Rancune voulut toucher comptant

sa part du prix du mulet ; l'opérateur en fit quelques difficultés : il étoit déjà nuit , & leurs contestations auroient peut - être duré long-tems , si elles n'eussent été interrompues , parce que vous verrez dans le chapitre suivant.

C H A P I T R E I V.

Le Singe en cornette.

V O U S avez vu dans les précédens chapitres , que le poëte Roquebrune étoit amoureux de l'opératrice Inezilla. La passion extrême qu'elle avoit de se perfectionner dans notre langue , l'obligea à souffrir toutes les impertinences de ce poëte qui l'importunoit également de son savoir , de son amour & de sa qualité , (matieres très - fatigantes pour une personne qui n'y prend point d'intérêt). La déliée Espagnole qui avoit beaucoup d'esprit , & assez d'expérience pour connoître ce qui étoit bon ou mauvais , donnoit toujours des espérances au présomptueux Gascon , pendant qu'elle jugea qu'il lui étoit nécessaire pour apprendre le françois ; mais lorsque par sa grande application , ou par le commerce des comédiennes , elle eut fait assez de progrès dans notre langue pour pouvoir se passer d'un maître si in-

commode , soit qu'elle eût naturellement de l'aversion pour lui, ou que Roquebrune, prévenu de son propre mérite , ne lui donnât jamais d'autres marques de sa passion , que des discours, ce qui ne suffit pas pour gagner le cœur des personnes de cette profession , elle ne songea qu'à se défaire de cet amant importun ; elle l'avoit inutilement prié plusieurs fois de ne revenir plus dans sa maison, feignant , pour l'y obliger , que son mari en étoit jaloux. Cette défense ne rebuta point Roquebrune ; & comme les gens du voisinage de la Garonne tirent vanité de tout , ce Gascon fut ravi d'avoir donné de la jalousie à un homme aussi extraordinaire que Ferdinando-Ferdinandi : il continuoit toujours à voir Inezilla malgré qu'elle en eût ; lorsque de concert avec son mari, elle s'avisa de lui faire un tour de son métier pour se délivrer de ses fatigantes assiduités ; elle fit donc semblant de s'attendrir aux marques qu'il lui donnoit de sa passion , & le poëte , prenant avantage de ce radoucissement , lui reprocha les mauvais traitemens qu'elle lui avoit faits, la menaçant d'être

cruel à son tour ; la fine Espagnole, piquée de sa présomption , lui avoua avec une confusion étudiée , que son devoir l'avoit long-tems défendue contre son amour , qu'elle ne l'avoit prié de ne la plus voir , que parce qu'elle se défioit qu'elle ne pourroit pas résister long-tems à un homme qui avoit de si grandes qualités ; mais qu'enfin son mérite & sa persévérance l'avoient entièrement gagnée ; elle ne manqua pas de couvrir son visage de son éventail , comme si elle eût voulu cacher le désordre où un aveu si libre l'avoit mise. Le poëte , charmé des douces paroles d'Inezilla , ne pouvant retenir l'enthousiasme de sa poésie , fit un impromptu à la louange de sa maîtresse ; & après l'avoir assurée qu'il l'aimoit de tout son cœur , & qu'il ne lui avoit donné cette petite alarme , que pour la punir de sa longue résistance , il la pria de lui dire en quel lieu , & à quelle heure il pourroit la voir tête à tête , témoignant une grande impatience de lui donner des marques essentielles de son amour. Inezilla feignant par un air embarrassé qu'elle affectoit , & par quelque sou-

pir lâché à propos (ce que les Espagnoles , n'en déplaise à nos dames , entendent mieux que les femmes des autres nations) qu'il n'étoit plus en son pouvoir de lui rien refuser , lui dit de venir dans sa chambre à l'entrée de la nuit , qui étoit l'heure que son mari itoit souper chez un apothicaire du Mans qui l'en avoit prié ; elle l'affura même qu'elle se mettroit dans son lit , sur le prétexte d'une migraine , & qu'elle l'attendroit avec impatience. Le poète , transporté d'amour & de joie , lui baïsa les mains ; il lui voulut encore baiser la bouche , mais l'Espagnole s'en défendit , l'assurant qu'on ne prenoit ces libertés avec les femmes de son pays , qu'après qu'on en avoit eu d'autres ; il fallut se retirer , & se contenter des espérances qu'elle lui donnoit. On a déjà vu qu'une servante More , deux valets & un singe composoient tout l'équipage de notre opérateur ; il est à propos de s'en souvenir , parce que ce singe , plus malin & plus adroit que celui même qui donna occasion au proverbe , est un des héros plus considérables du présent chapitre. Ce singe que l'opérateur avoit dressé

dressé avec beaucoup de soin, faisoit toutes les postures qu'on vouloit ; son adresse n'empêchoit pas que la canaille qui s'assembloit autour de lui , ne l'eût rendu le plus malicieux singe qui fût passé jamais en Europe ; il mordoit ceux qu'il ne connoissoit point , & il n'avoit du respect que pour les gens de la maison. Inezilla lui ayant bien donné à manger le soir qu'elle attendoit Roquebrune , le coiffa avec une cornette de point d'Espagne , qui lui avançoit sur le front , & qui lui cachoit presque le visage ; elle lui mit ensuite une chemise , & le coucha dans son lit entre deux draps. Il étoit accoutumé à faire tant de différentes postures , qu'il n'eut pas de peine à demeurer dans celle-là , qu'il trouva plus commode , après un bon repas , que celles qu'on l'obligeoit à faire tous les jours sur le théâtre. L'amoureux Roquebrune ayant comparu à l'assignation , la servante More qui avoit l'ordre de sa maîtresse , alla au-devant de lui & l'éclaira jusques dans le lit où le singe en cornette dormoit tranquillement. Le poëte ayant apperçu cette coiffure si propre , jugea que sa

maîtresse s'étoit préparée à le recevoir ,
 & ayant bien doucement ôté sa perruque ,
 ses souliers , ses manchettes & son rabat ,
 la servante , qui ne pouvoit plus s'empê-
 cher de rire , emporta la lumière , & le
 poète se jeta sur le lit , prévenu qu'il étoit
 avec sa chere Inezilla. Il voulut aussi-tôt
 lui porter la main sur le visage ; le singe
 s'étant éveillé , se mit à gronder. Roque-
 brune se souvenant qu'Inezilla lui avoit
 dit que les dames Espagnoles ne souff-
 roient point qu'on leur baisât le visage ,
 qu'après avoir eu d'autres familiarités avec
 elles , s'imagina qu'elle ne le trouvoit pas
 bon , & se mit en devoir de prendre d'au-
 tres libertés. Le singe en gronda plus fort
 que la première fois ; alors le poète se
 plaignit de ses rigueurs , & après lui avoir
 exagéré la violence de sa passion , il ré-
 cita des vers qu'il savoit par cœur , & il
 voulut lui persuader qu'il les avoit faits sur
 le champ. Le singe , plus malin que tous
 les autres , comme je vous l'ai déjà dé-
 peint , qui reconnut que cette voix n'étoit
 pas du logis , mordit rudement Roque-
 brune à l'oreille , qu'il trouva découverte ,

parce qu'il avoit ôté sa perruque de peur de la gâter : cette sanglante caresse le surprit ; mais , bien loin de le désabuser , il crut qu'Inezilla se moquoit de lui , ce qui le mit si fort en colere , qu'il se résolut de n'en avoir pas le démenti , & l'ayant embrassé avec violence , le singe , se sentant pressé , lui donna quelques coups de dents , que Roquebrune ne sentit pas d'abord , parce que la cornette l'empêchoit ; mais la coiffure s'étant défaite , le singe se débarrassa bientôt de sa chemise , & ayant sauté sur le pauvre poëte , il commença le plus sanglant combat que le nourrisson du Parnasse eût jamais essuyé : ses cris attirerent l'opérateur & la Rancune , qui contestoient encore sur le partage du mulet de Ragotin. Lisez le chapitre suivant , vous verrez ce qui en arriva.

C H A P I T R E V.

*Comment le Poëte fut délivré de la
fureur du singe.*

L'OPÉRATEUR & la Rancune étant accourus dans la chambre qui servoit de champ de bataille à nos deux combattans , trouverent le poëte qui ne faisoit plus de résistance , & qui crioit de toute sa force , demandant de l'eau - bénite , prévenu , comme il l'a dit depuis , qu'Inezilla étoit une sorciere , & que Belzébuth son galant , jaloux de l'assignation qu'elle avoit donnée à un autre qu'à lui , le maltraitoit de la sorte. L'opérateur parla au singe d'un ton de maître ; mais le magor étoit trop en colere pour lui obéir , ce qui obligea Ferdinando à prendre un fouet dont il le châtoit quelquefois , & à lui en sangler plusieurs coups ; le singe étoit si animé , qu'il ne quitta pas prise au premier ni au second coup de fouet. L'opérateur redoubla plus fort qu'auparavant ; mais il

ne le put faire avec tant d'adresse , que le pauvre poëte n'en reçût quelques coups au travers des oreilles. Le finge , se voyant pressé , lâcha son ennemi , & en deux gambades sauta sur une fenêtré , & de la fenêtré au grenier : cette agilité contribua beaucoup à confirmer Roquebrune dans la pensée qu'il avoit déjà , qu'il venoit de combattre contre un diable , ou pour mieux dire , qu'il venoit d'être battu par un diable ; car dès le commencement du combat , la peur l'avoit rendu perclus de tous ses membres ; son visage égratigné , sa tête sanglante , & ses habits déchirés , défiguroient tellement le malheureux poëte , que la Rancune ne l'auroit point connu , si l'opérateur , qui étoit d'intelligence avec sa femme , ne l'eût nommé par son nom : alors la Rancune cachant la maligne joie que ce tragique spectacle lui donnoit : Ah ! cher ami ! s'écria-t-il , est-ce bien vous , ou le démon qui vous a mis en cet état ? n'auroit-il point donné votre forme à un autre ? C'est moi-même , répondit le poëte d'une voix dolente. La Rancune , ne pouvant se déguiser plus long-tems , en

éclata de rire , & ceux qui l'ont connu ;
assurent que c'est la seule fois qu'il ait ri de
sa vie. Le pauvre poète étoit si troublé ,
qu'il ne s'en apperçut point , & continuoit
à parler du même ton , lorsque l'opérateur
l'interrompit , pour lui dire qu'il avoit
bien été averti que l'adresse de son singe
lui faisoit des envieux ; mais qu'il n'auroit
jamais pu s'imaginer qu'un homme qui se
disoit son ami , eût voulu le lui dérober.
Le poète lui fit des sermens exécrables qu'il
n'avoit jamais eu cette pensée , & il disoit
vrai ; mais l'opérateur feignant de ne le
point croire , ne lui donnoit pas le tems
de parler , exagérant les bonnes qualités
de son singe , & la noirceur de l'action :
cela ne se passera pas ainsi , disoit-il ; j'en
porterai plainte à la justice ; du moins si
je le perds , je saurai où le reprendre.
Roquebrune , effrayé de cette menace , &
craignant d'être déshonoré s'il passoit pour
un voleur , lui fit de nouveaux sermens
qu'il n'avoit jamais eu dessein de lui rien
voler , offrant de lui payer son singe plutôt
que de souffrir que la justice en prît con-
noissance. La Rancune qui avoit assez de

malice & d'expérience pour juger que c'étoit Inezilla , & non pas le singe que le poëte cherchoit , fit une violence extrême à son humeur ennemie de la paix , en priant l'opérateur de ne point porter les choses aux dernières extrémités. La Morisque entra en ce tems-là , qui vint dire à Ferdinando , de la part de sa femme , de ne point faire tant de bruit , parce qu'elle avoit une migraine effroyable. Enfin par la médiation , & à la priere de la Rancune , l'opérateur pardonna à Roquebrune , moyennant certaines especes qu'il avoit sur lui , & dont il se défit en sa faveur , qui ne firent que passer par ses mains , parce qu'il fallut les donner à la Rancune sur le tant moins & en déduction de sa part du mulet. Le charitable opérateur mit encore par-dessus le marché un cataplasme au poëte , qui lui couvrit plus de la moitié du visage , & la Rancune le conduisit en cet état dans son hôtellerie ; son plus grand soin fut d'obtenir de son guide , qu'il ne parleroit à personne de son aventure ; j'ai même ouï dire qu'il lui promit , pour l'obliger à se taire , de ne lui jamais demander l'argent

qu'il lui devoit ; sa précaution ne servit de rien ; car Inezilla , qui peut-être étoit bien aise de s'établir pour honnête femme dans l'esprit des comédiennes , aux dépens du poëte , avoit déjà pris le devant pour leur en faire le conte : elles étoient aux fenêtres de l'hôtellerie avec des flambeaux , en attendant son arrivée. Aussi-tôt qu'elles le virent approcher , la huée commença avec tant de force , que l'infortuné Roquebrune faillit à mourir de honte & de douleur. Il fit résolution de n'aimer à l'avenir que les muses ; je ne fais pas s'il l'a tenue , mais je fais que je commence à être bien las de ce chapitre , & que j'aurois été bien embarrassé de travailler au suivant , si les comédiennes n'eussent retenu Inezilla à souper ; & comme les nuits étoient déjà longues , elles la prièrent de raconter quelques - unes de ces jolies nouvelles qu'elle savoit. Inezilla ne se fit point prier long tems , & commença en ces termes.

C H A P I T R E X I.

La Paysanne de Frescati.

N O U V E L L E.

UN berger de Frescati étoit une nuit fort alerte , de peur que le loup ne lui enlevât quelques brebis , lorsqu'il entendit la voix d'une personne qui se plaignoit : il y accourut d'abord , & il y trouva une femme bien faite en apparence , qui venoit d'accoucher d'une petite fille , sans autre secours que celui de sa douleur & de ses plaintes. Mafée (c'est le nom du berger) prit l'enfant entre ses bras , & consola la mere par ses discours , & encore plus par son action. La dame avoit jeté les yeux sur lui ; & voyant qu'il avoit déjà enveloppé l'enfant dans son manteau , remercia le ciel de lui avoir envoyé ce secours si à propos. La présence du berger lui donna du courage , & s'étant relevée avec beaucoup de peine , elle le pria de lui donner la main

jusqu'à une maison qui étoit à l'entrée de Frescati, & en marchant elle lui parla à-peu-près en ces termes :

Mes parens , qui ont du bien & de la qualité , me destinerent à être religieuse presqu'aussi-tôt que je fus née : ils prirent beaucoup de soin à m'élever dans cet esprit. Cependant , lorsque j'eus un peu de raison , je sentis une aversion secrete pour le couvent ; & quelque effort que j'aie fait depuis pour accommoder ma volonté à celle de mes parens , il m'a été impossible d'en venir à bout. Mon pere fait son séjour à Rome , quoiqu'il ait la meilleure partie de son bien à Tolentin ; il me déclara , il y a près d'un an , qu'il étoit tems que je me préparasse à entrer dans un couvent , ce qui me donna d'autant plus de chagrin , que j'aimois déjà un cavalier de Bologne , qui étoit logé vis-à vis de notre maison ; je le voyois tous les jours , de mes fenêtres , dans sa chambre , & je le recevois toutes les nuits dans la mienne ; la crainte que j'avois d'être religieuse , & la passion que ce cavalier avoit pour moi , m'ayant déterminé à le souffrir , après qu'il

m'eût donné des assurances qu'il m'épouserait. Son pere vouloit le marier à une fille de ses parentes, pour qui il avoit de l'aversion ; quoiqu'il fût venu à Rome sur le prétexte d'en demander la dispense, il l'amusoit toujours par des remises, en feignant qu'il trouvoit de grandes difficultés à l'expédition de son affaire. Nous nous aimions tendrement, nous nous en donnions tous les jours des marques réciproques, lorsque mon pere, ne voulant plus différer à me mettre en religion, résolut de me mener à Tolentin pour prendre congé de ma grand'mere qui y demeurait. Le pere de mon mari arriva en ce tems-là à Rome pour demander lui-même la dispense, & presser le départ de son fils ; ce qui rompit toutes nos mesures. Il n'osa jamais m'enlever, de peur d'irriter son pere ; & de mon côté, je craignois si fort l'humeur sévere du mien, que je ne le pressai point de le faire. Quelques marques de grossesse que je sentois, m'affligèrent plus que tout le reste ; je pleurai, je me plaignis de mes malheurs, & je crois que je me serois percé le cœur d'un poi-

gnard , si j'avois pu le faire sans hasarder la vie de mon époux , & le fruit de notre amour. J'obligeai mon pere à différer son voyage , en feignant que j'étois malade , & je fis confidence de l'état où j'étois à un médecin qui me visitoit , afin qu'il m'aidât à tromper mes parens : cet artifice me réussit assez long - tems ; mais enfin mon pere jugeant de ma santé par mon visage , qui étoit assez bon , se détermina à partir , & je n'eus que le tems d'écrire un billet à mon époux ; j'eus même beaucoup de peine à le rendre lisible , parce que mes larmes en effaçoient tous les caracteres ; je lui représentois l'humeur terrible de mon pere , ma grossesse , qui étoit si avancée , que je ne pouvois plus la cacher qu'avec des soins infinis , & les malheurs où je prévoyois que je serois exposée si je venois à accoucher pendant le voyage , comme il y avoit grande apparence. Nous partîmes de Rome hier l'après-dinée ; & mon pere ayant voulu voir Fiescati en passant , nous y sommes venus coucher. Après que tout le monde fut retiré , je sentis des douleurs fort violentes ; le chagrin où j'étois

J'étois me fit souhaiter plusieurs fois la mort. Mes douleurs augmentèrent, & j'eus tant de frayeur d'être surprise par mon pere, en accouchant, que j'en sentis moins la violence de mon mal : ayant obligé une fille qui me servoit & à qui je ne cachois rien, de se mettre au lit à ma place, afin que si mon pere s'éveillait, il ne s'aperçût point de mon absence, je sortis seule animée de ma crainte, & sans savoir où j'allois, ne songeant qu'à m'éloigner de la maison où étoit mon pere; enfin pressée de mes douleurs, je m'arrêtai dans le lieu où vous m'avez trouvée, & j'espère que, par votre moyen, je sauverai ce cher enfant que vous avez si charitablement secouru, & que je pourrai me rendre dans le lieu d'où je suis sortie, sans que personne s'aperçoive de ce qui m'est arrivé.

Mafée étoit presque aussi sensible à ce discours que celle qui parloit; car les malheurs touchent tout le monde: mais les malheurs d'une femme, & sur-tout d'une femme de qualité, qui augmente par ses larmes la compassion qu'on en a déjà, attendriroient l'homme du monde le plus.

dur. La dame, après lui avoir demandé son nom & le lieu de sa demeure, lui donna une bourse où il y avoit quelqu'argent, & le conjura d'avoir soin de cette petite fille, l'assurant qu'elle en avertiroit son mari, afin qu'il lui donnât des marques de sa reconnoissance & de sa libéralité. Mafée lui promit tout ce qu'elle souhaita, & il se retira après l'avoir vue rentrer dans la maison d'où elle étoit sortie; il rêvoit en chemin à cette aventure extraordinaire, admirant particulièrement le courage de la dame. Peut-être le bon paysan ne savoit-il pas qu'une femme est capable de tout entreprendre pour cacher ses foiblesses, aussi-bien que pour satisfaire ses passions.

- Après que Mafée fut arrivé chez lui, la femme s'imagina que cet enfant étoit le fruit de ses amours avec quelque bergere du voisinage, & lui fit tous les reproches que sa jalousie lui inspira. Mafée auroit eu peine à s'en justifier, si l'argent qui étoit dans la bourse que la dame lui avoit donnée, n'eût confirmé ses discours; il apaisa donc sa femme, & ils porterent ensemble

la petite fille chez une autre bergère qui étoit accouchée depuis peu d'un enfant mort. Mafée reçut peu de tems après des lettres du cavalier qui se disoit pere de la petite fille qu'on lui avoit remise en main , qui lui mandoit qu'étant contraint de sortir d'Italie , il avoit chargé un de ses amis de pourvoir en son absence aux besoins de son cher enfant. En effet , cet ami s'en acquitta si libéralement , que Mafée se trouva en fort peu d'années en état de mener une vie commode , qui lui parut d'autant plus douce qu'il avoit toujours vécu dans la nécessité. Cependant la mere de Julie (c'est ainsi qu'ils nommerent la petite fille) eut beaucoup à souffrir de l'injustice de ses parens qui la forcerent à entrer dans un couvent , où elle passa plusieurs années dans l'espérance de revoir son amant , qu'elle nommoit déjà son mari, & qui s'étoit battu contre un prince d'une maison souveraine , ce qui l'avoit obligé à s'éloigner de son pays.

Julie , que Mafée élevoit dans l'ignorance de sa condition , devint grande ; sa beauté & son humeur enjouée la faisoient

aimer de tous ceux qui la connoissoient. Plusieurs payfans des environs chercherent à lui plaire , & il y en eut même qui la demanderent en mariage. Mais Julie , qui avoit le cœur haut , ne faisoit pas grand cas de leurs soins , & se plaignoit quelquefois de la bassesse de sa condition , disant qu'elle auroit bien aimé à vivre avec les gens de qualité.

Un cavalier Génois , de l'illustre maison de Fiesque , étant un jour allé de Rome à Fiescati pour y voir les cascades , remarqua par hasard cette jeune paysanne à la porte de Mafée ; il la trouva si charmante , qu'il en eut tout le jour l'idée remplie. Il s'en retourna le soir à Rome , quoiqu'il eût une répugnance secrète à s'éloigner de Fiescati ; il avoit toujours l'aimable paysanne dans l'esprit ; & le lendemain il alla une seconde fois à Fiescati , feignant d'y avoir oublié une montre fort riche ; il fut assez heureux pour trouver encore la paysanne qui lui parut plus aimable que la première fois , & il remarqua que dans la simplicité de ses habits , elle avoit un air noble , que les autres pay-

fannes n'ont pas d'ordinaire; il voulut lui parler, mais il n'en eut jamais la hardiesse, craignant toujours de lui déplaire; il demeura si charmé, & de la beauté & des manieres de Julie, qu'il lui fut impossible de se résoudre à retourner à Rome. Il n'auroit pas balancé à faire quelque séjour à Frescati, pour avoir occasion de lui parler; mais il craignoit de n'être pas écouté favorablement, & il prévoyoit qu'il lui seroit difficile de lui parler souvent sans que cela fit de l'éclat: il coucha à Frescati, songeant toujours aux moyens de rendre sensible à sa passion l'aimable paysanne; il lui passa mille choses par la tête pour y réussir. Enfin après plusieurs irrésolutions, il se détermina à s'habiller en paysan, & à demeurer à Frescati. Le lendemain il se promenoit seul dans une vigne ou jardin, rêvant à l'exécution de son dessein, lorsqu'il apperçut un jardinier qui tailloit des arbres; il s'approcha de lui, & après lui avoir fait plusieurs demandes, trouvant qu'il avoit assez d'esprit, & qu'il répondoit fort juste, il entra en conversation avec lui, & lui avoua qu'il étoit engagé dans une

grande affaire, où il s'agissoit de sa vie & de sa fortune, & qu'il lui importoit de se cacher quelque tems, afin de se dérober aux poursuites de ses ennemis. Le jardinier qui jugeoit bien à la mine & aux habits de Fiesque, qu'il étoit homme de qualité, compatissant à son malheur, lui offrit de le conduire par des chemins détournés dans un fort qui appartenoit au duc Sforza, où il lui promit qu'il seroit en sûreté. Le cavalier le remercia, & lui dit qu'il aimeroit bien mieux s'habiller en payfan, & demeurer à Frescati, s'il vouloit lui donner une retraite dans sa maison, & l'avouer pour son parent; il en fit d'abord quelque difficulté, craignant de s'embarquer dans quelque mauvaise affaire; mais les libéralités du cavalier, & les grandes espérances qu'il lui donna le déterminèrent à lui accorder ce qu'il souhaitoit, il lui promit même de le faire passer pour son fils, parce qu'il en avoit un à peu près de son âge, qui étoit allé depuis neuf ou dix ans en pèlerinage à Saint - Jacques, d'où il n'étoit jamais revenu. Le cavalier, satisfait de cette promesse, s'en retourna le lende-

main à Rome, où il disposa toutes choses pour son voyage ; & ayant pris les précautions nécessaires pour paroître hâlé, comme le font d'ordinaire ceux qui reviennent de voyager, il dit à ses amis qu'il étoit obligé de retourner à Gênes pour une affaire pressée, & s'en alla à Frescati avec un habit convenable à ce qu'il vouloit paroître. Son faux pere le reçut avec des témoignages de joie, qui tromperent tout le monde ; & tous ceux de sa maison, à l'exemple du maître, le reconnurent, ou crurent le reconnoître pour le fils du logis. Les parens & les amis du pere accoururent chez lui pour le féliciter du retour de Carlin, (c'est ainsi qu'il se nommoit). Il fit bientôt connoissance avec les plus considérables de Frescati, qui écou-toient avec le plaisir le récit fabuleux des aventures qui lui étoient arrivées pendant son prétendu voyage de Saint-Jacques ; il visita les amis de son pere, & Mafée plus souvent que les autres, ce qui lui donna occasion d'admirer l'aimable Julie, qui le reçut fort obligeamment. Enfin, sans m'embarquer dans un détail qui peut-être seroit

ennuyeux , Julie s'apperçut en peu de tems que Carlin l'aimoit passionnément ; & comme il se distinguoit des autres jeunes hommes de sa condition , Julie qui avoit le cœur fort haut , ne fut pas fâchée d'avoir donné de l'amour au seul payfan du village qu'elle trouvoit raisonnable , & qui n'avoit rien de grossier que ses habits. Mafée voyant que Carlin étoit fort assidu auprès de Julie , & qu'elle n'étoit pas fâchée des soins qu'il lui rendoit , craignit que Julie , trompée par l'égalité de leurs conditions , n'eût trop de complaisance pour lui ; ce qui l'obligea à lui déclarer le secret de sa naissance , en lui faisant voir des lettres de ses parens , qui lui recommandoient d'en avoir un soin extrême , & qui l'assuroient que dans peu de tems ils la retireroient de chez lui. Mafée la pria ensuite de se souvenir de sa qualité , & de songer qu'elle se trouveroit au premier jour dans une grande ville , honorée , & peut-être recherchée des plus considérables cavaliers , & qu'ainsi elle prît garde de ne point souffrir des libertés à Carlin, ni à d'autres jeunes gens de Fres-

cati , de peur qu'elle n'en eût honte quelque jour. Julie témoigna beaucoup de surprise du discours de Mafée , quoiqu'elle n'eût point de peine à le croire , se sentant une grandeur d'ame que la fille d'un paysan n'auroit pas eue ; & comme elle avoit toujours eu une inclination secrete de vivre parmi les personnes de condition , elle fut ravie de ce que Mafée lui avoit appris ; mais aussi-tôt qu'elle fit réflexion aux discours passionnés que Carlin lui avoit tenus , elle fut presque fâchée de sa qualité , ayant peine à se priver de voir un jeune homme pour qui elle avoit beaucoup d'inclination : jugeant néanmoins qu'il étoit indigne d'une personne de sa qualité , d'aimer un homme d'une naissance si obscure , elle résolut de ne le voir plus ; ce ne fut pas sans se faire une violence extrême.

Carlin , s'appercevant de ce changement , faillit à mourir de douleur & de désespoir ; il chercha avec tant de soin une occasion pour lui parler , qu'enfin il la trouva ; il se plaignit à Julie de ses rigueurs , d'une manière si tendre & si passionnée , qu'elle convint presque de son

injustice , sans pouvoir lui en donner aucune raison ; & , malgré sa gloire , il lui échappa des sentimens de compassion pour le malheureux Carlin , qu'elle trouvoit plus aimable , (par un caprice dont on ne sauroit donner la raison) , depuis que l'inégalité de leur condition le lui faisoit regarder comme un homme qui ne pouvoit jamais la posséder. Carlin , qui avoit quelque expérience en amour , ne sachant à quoi attribuer la tiédeur de sa maîtresse , résolut de lui donner de la jalousie , & feignit d'aimer une jeune bergere du voisinage , qu'un jeune paysan étoit à la veille d'épouser. Julie ne fut pas long-tems sans s'en appercevoir ; & quoiqu'elle tâchât à se déguiser à elle-même les sentimens qu'elle avoit pour Carlin , elle ne put s'empêcher de quereller la bergere , & de la menacer même d'en avertir son amant. Je ne fais pas si elle le fit ; mais deux jours après , le paysan qui devoit épouser cette rivale , attaqua Carlin en sortant de l'église , & il le fit avec tant d'avantage , qu'il en auroit été maltraité , sans le secours que d'autres paysans lui donnerent. Julie,



qui s'y rencontra par hasard , eut un soin extrême de s'informer si Carlin n'étoit point blessé ; il en prit occasion de la remercier , & d'avoir un éclaircissement avec elle ; elle le traita d'ingrat , & lui reprocha une inconstance qui lui attiroit de si mauvaises affaires : il se justifia avec tant d'éloquence , & il lui parut si amoureux , qu'elle eut du chagrin d'avoir été désabusée , puisque aussi bien sa qualité l'empêchoit de répondre à la passion de Carlin ; tous les jours elle faisoit résolution de ne plus lui parler , & même d'éviter sa rencontre : mais aussi-tôt qu'elle étoit une journée sans le voir , elle oublioit & sa résolution & sa qualité , & cherchoit quelque prétexte pour aller dans les lieux où elle jugeoit qu'il pourroit être.

Julie étoit continuellement partagée entre l'amour & la gloire ; lorsqu'une dame bien faite , accompagnée d'un cavalier de bonne mine , arriva chez Mafée , dans un équipage proportionné à leur qualité ; elle se fit connoître à ce bon paysan pour la mere de Julie ; & ayant témoigné beaucoup d'empressement de voir sa chere fille ,

on la fit appeller , & sa mere l'embrassa avec des témoignages d'une véritable affection. Le cavalier , qui étoit son pere, l'embrassa aussi avec des marques d'une grande tendresse , quoique Julie eût quelque répugnance à le lui permettre. Sa mere ayant versé quelques larmes par la joie de voir Julie , ou peut-être par le souvenir de ses malheurs passés , apprit à Mafée qu'ils avoient eu de grands obstacles dans leur mariage ; que néanmoins , s'étant toujours aimés avec fidélité , ils étoient venus à bout de leurs desseins , avec une longue patience , & qu'il ne manqueroit plus rien à leur bonheur , lorsqu'ils auroient auprès d'eux leur cher enfant ; ils lui donnerent ensuite un présent considérable , & emmenerent avec eux Julie , sans lui donner presque le tems de prendre congé de ceux qui l'avoient élevée : elle ne laissa pas de recommander à Mafée , à son départ , d'apprendre à Carlin tout ce qui s'étoit passé , & de lui dire de l'aller voir à Rome. Mafée le lui promit , & ne lui tint pas parole , ne voulant pas donner cette vanité au jeune payfan , & s'imaginant que Julie

ne

ne songeroit plus à lui lorsqu'elle seroit arrivée à Rome. Ses parens eurent un soin extrême de la divertir , & de la mener par-tout où ils alloient , afin de l'accoutumer insensiblement à la bonne compagnie ; mais leurs soins étoient inutiles. Julie s'ennuyoit par-tout ; les conversations les plus agréables lui paroissoient fades , parce qu'elle n'y trouvoit pas Carlin , qui de son côté n'étoit pas plus tranquille depuis le départ de Julie , n'ayant pu jamais découvrir ce qu'elle étoit devenue. Mafée , craignant que d'autres payfans de la connoissance de Julie n'allassent l'importuner à Rome , lorsqu'ils seroient informés de sa condition , avoit pris soin de le cacher à tout le monde , & s'étoit contenté de dire qu'il l'avoit mise auprès d'une dame de qualité. Après que l'amoureux Carlin se fut inutilement tourmenté pour en découvrir davantage , il résolut de retourner à Rome , puisque Julie , qui l'arrêtoit à Frescati , n'y étoit plus ; il se plaignoit de son malheur , & ne comprenant pas pourquoi elle étoit partie sans lui donner de ses nouvelles , il jugea qu'il pourroit la

rencontrer peut-être à Rome , & cette espérance l'empêcha de s'abandonner à tous les mouvemens de son désespoir.

Mafée cependant alla voir Julie ; elle le querella de ce qu'il n'avoit pas amené Carlin avec lui. Mafée , pour s'excuser , l'assura qu'il l'avoit prié de l'accompagner , mais qu'il étoit si occupé auprès d'une jeune paysanne, qu'il ne la perdoit presque point de vue. Julie , ne pouvant cacher le chagrin que ces tristes nouvelles lui caussent, se retira dans sa chambre sur d'autres prétextes , & fit mille réflexions désagréables , qui furent suivies d'un torrent de pleurs. Carlin , qui avoit déjà repris le nom & l'habillement de Fiesqui , tâchoit inutilement à apprendre des nouvelles de sa chère Julie , lorsqu'un jour en sortant d'une église , il apperçut dans une rue détournée, deux hommes qui en pressoient un autre avec beaucoup d'avantage : il voulut d'abord les séparer ; mais ceux qui avoient attaqué , le menacèrent de le charger lui-même , s'il se mêloit de leur querelle , ce qui obligea Fiesqui à les prévenir , en défendant celui qui étoit seul : il le fit avec

tant de valeur, qu'un moment après, celui qui avoit fait cette réponse tomba mort à ses pieds ; la crainte d'être surpris par la justice, les obligea tous à se retirer. Fiesqui songeoit à chercher un asyle dans quelque maison religieuse, lorsqu'un homme de livrée, qui avoit vu son combat, lui ouvrit une fausse porte, & l'assura que s'il y vouloit entrer, il y seroit en sûreté. Fiesqui ne refusa point cette offre, & cet homme le mena par un escalier dérobé dans une chambre assez propre ; il l'assura qu'il y pouvoit demeurer tranquillement. Fiesqui résolut d'y attendre jusqu'à la nuit, songeant déjà à s'en retourner à Gênes, pour éviter les poursuites de la justice ; mais faisant réflexion qu'il alloit s'éloigner d'une ville, où il espéroit toujours de trouver sa Julie, son amour l'empêcha de prendre aucune résolution. Il étoit dans ces inquiétudes, lorsqu'il entendit une personne qui se plaignoit dans une chambre qui n'étoit séparée de la sienne que par une porte qu'une tapisserie cacheoit ; il leva doucement la tapisserie, & remarqua que c'étoit la voix d'une

femme qui se plaignoit de quelque chagrin amoureux. Sa curiosité , & la compassion que ses propres sentimens lui donnoient pour les malheurs des autres , l'engagerent à écouter avec attention ; il crut d'abord entendre une voix qui ne lui étoit pas inconnue ; il jugeoit même qu'elle ressembloit à celle de sa maîtresse. Julie , s'étant apperçue qu'on faisoit quelque bruit dans cette autre chambre , s'arrêta un peu. Fiesqui crut que son amour l'avoit abusé , lorsqu'il s'étoit imaginé entendre la voix de Julie : mais un moment après elle continua ses plaintes , & nomma plusieurs fois l'infidèle Carlin. Jamais homme n'a été plus agréablement surpris que Fiesqui le fut en cette occasion , sur-tout lorsqu'il reconnut distinctement la voix de sa maîtresse : le nom d'infidèle qu'elle lui donnoit lui fit d'abord de la peine ; néanmoins étant fort assuré qu'il ne l'avoit jamais mérité , il espéra qu'il s'en justifieroit bientôt, jugeant qu'elle étoit auprès de quelque femme de qualité , comme Mafée lui avoit dit , & qu'elle se retiroit quelquefois en particulier , pour rêver en liberté ; il se fit un plaisir de

penfer qu'il la retireroit de cette condition obscure , & qu'il lui donneroit en l'époufant des preuves de la paffion & de l'eftime qu'il avoit pour elle : fon impatience ne lui permit pas de différer long-tems à voir fa chere maîtrefle ; il frappa donc à la porte , & Julie qui favoit que fa mere , en revenant d'un parterre , montoit quelquefois par un escalier dérobé , & paffoit au travers de ces chambres , pour s'épargner la peine de faire un plus grand tour , ouvrit la porte , & trouva fon amant , & non pas fa mere : elle fut fi frappée d'un objet fi cher & fi peu attendu , qu'elle demeura quelque tems interdite : ils fe regardoient tous deux fans fe parler , & ils furent également furpris l'un & l'autre de fe voir dans des habillemens fi différens de ceux qu'ils avoient accoutumé de porter à Frefcati.

Mais Julie jugea d'abord que Carlin , plein d'ambition , ayant été informé de fa qualité , s'étoit déguifé fous cet habit de cavalier , pour lui plaire davantage ; elle lui fit des plaintes de ce déguifement , & l'affura qu'elle faisoit fort peu de cas de

ces fausses apparences ; ajoutant qu'elle aimeroit bien mieux le voir fidele avec son habillement ordinaire , que perfide & inconstant sous un habit si peu conforme à sa condition , & qu'ainsi il n'avoit qu'à s'en retourner & tâcher à plaire à cette paysanne qui étoit si fort à son gré ; qu'elle vouloit néanmoins l'avertir que l'inégalité de leurs conditions avoit moins contribué à la déterminer à cette résolution que son inconstance , & le peu de cas qu'il avoit fait d'elle , lorsque Mafée lui avoit dit de sa part de l'aller voir. Elle se faisoit tant de violence , & son cœur avoit si peu de part à ses discours , que ses larmes la trahirent , & l'empêcherent de continuer.

L'amoureux Fiesqui , attendri par les pleurs de sa maîtresse , & accablé par l'injustice de ses reproches , l'assura que Mafée ne lui avoit jamais parlé , & que le seul hasard lui avoit procuré le bonheur de la rencontrer ; il lui apprit ensuite son nom , sa qualité , & la maniere dont il s'étoit déguisé en paysan pour lui plaire , lui exagérant les cruelles inquiétudes où

il avoit été depuis son départ de Frescati. Julie , surprise & ravie d'apprendre des choses si agréables à son amour , l'informa de sa naissance , & des raisons qui avoient obligé ses parens à la faire élever à Frescati dans l'ignorance de sa véritable condition. Sa joie & son amour ne lui permettant pas de lui tenir de longs discours , elle se contenta de lui dire , que puisqu'elle l'avoit aimé payfan , il devoit bien juger que la connoissance qu'elle avoit de sa qualité , ne diminueroit pas son amour , & afin que vous n'attribuyiez pas , continuat-elle , à votre condition les bons traitemens que vous recevez de moi , je veux bien vous montrer une lettre que j'avois écrite , pour vous l'envoyer par Mafée. Ayant tiré à même tems cette lettre de sa poche , elle la lui présenta , & y lut ces paroles.

LETTRE DE JULIE

A FIESQUI.

» SI en changeant d'habillement , on pou-
 » voit changer d'inclination , je ne serois
 » pas exposée aujourd'hui à vous faire des
 » reproches , & de votre ingratitude , &
 » du peu de soin que vous avez eu de me
 » venir voir avec Mafée ; il vous infor-
 » mera de ma qualité , & du lieu de ma
 » demeure. Soyez cependant persuadé que
 » l'inégalité de nos conditions ne m'em-
 » pêchera jamais d'avoir pour vous les
 » mêmes sentimens , puisque je sens bien
 » qu'il me sera plus aisé de renoncer aux
 » avantages de ma naissance , que de me
 » défaire de la forte passion que j'ai pour
 » vous. »

Après que Fiesqui eut lu cette lettre ,
 il se jeta aux pieds de sa maîtresse , & ils
 se donnerent des assurances réciproques
 de s'aimer toute leur vie ; ils prirent des
 mesures pour pouvoir se marier avec l'agré-
 ment de leurs parens. Fiesqui , ne vou-

lant pas exposer Julie , qu'il regardoit déjà comme sa femme , aux jugemens qu'on auroit fait d'elle , si quelqu'un les avoit surpris ensemble , se retira aussi-tôt qu'il fut nuit , après lui avoir promis de la faire demander en mariage le jour suivant. Julie demeura si satisfaite de la conversation de son amant , & elle eut tant de joie d'avoir reconnu qu'il lui avoit toujours été fidele , qu'elle ne fut presque point sensible à ce qu'elle venoit d'apprendre de sa qualité. Son amour & son impatience lui donnoient des distractions & des inquiétudes , dont ses parens s'apperçurent ; ils la préférèrent de les informer du sujet de son chagrin , & se servirent de toutes les caresses dont ils purent s'aviser , pour l'obliger à ne leur rien cacher. Alors elle leur apprit le détail de toute cette histoire , & les conjura de ne point s'opposer à son bonheur ; comme ils savoient par leur propre expérience , que rien n'est capable de désunir deux cœurs qui s'aiment parfaitement , ils lui promirent que si son amant étoit de la maison de Fiesqui , comme il le

disoit, ils seroient ravis de le recevoir pour leur gendre. Un prélat-Génois, qui étoit oncle de Fiesqui, alla ce même jour à sa priere, visiter les parens de Julie, & la demanda pour son neveu : sa proposition fut agréablement reçue ; ils furent mariés peu de tems après, & Julie n'ayant plus d'inquiétude, soutint fort bien sa qualité, sans qu'on remarquât jamais dans ses discours ni dans ses manieres, qu'elle eût été élevée chez un payfan de Frescati.

CHAPITRE VII.

Qui traite d'une nouvelle matiere.

LA troupe comique continuoit à représenter trois fois la semaine dans la ville du Mans : l'auditoire étoit toujours assez nombreux , parce qu'il y alloit de tems en tems de la noblesse de campagne. Les comédiens , animés par le profit , tâchoient à se surpasser : mademoiselle de la Caverne qui avoit vieilli dans le métier , & qui étoit comme le chef de meute de la troupe , faisoit parfaitement bien son rôle. Le Destin parloit si naturellement & de si bonne grace , qu'on ne s'ennuyoit jamais de l'entendre , quoique ses rôles fussent toujours les plus longs. Léandre donnoit de grandes espérances d'être un jour un parfait acteur ; la Rancune s'acquittoit de ses personnages avec tant d'adresse , qu'il faisoit rire tout le monde , aussi-tôt qu'il paroissoit : l'Olive étoit le meilleur valet de comédie qui eût jamais

monté sur le théâtre , parce que Poisson n'y avoit point encore paru. Angélique étoit belle & jeune ; ce qui contribuoit beaucoup à réparer son défaut de mémoire , car elle oubtioit quelquefois le quart de ses rôles ; mais aussi - tôt que mademoiselle de l'Etoile commençoit à paroître , on étoit un demi-quart d'heure sans rien entendre , à cause du murmure qui s'élevoit dans le parterre , par l'admiration qu'elle donnoit. Elle avoit la taille fine ; un air noble , & une grace merveilleuse à réciter ; elle n'achevoit jamais trois ou quatre vers , une période , que tout l'auditoire ne se récriât pour lui applaudir , & elle étoit obligée de faire une longue pose , avant qu'on lui donnât audience pour continuer : ce qui faisoit enrager le moucheur de chandelles , parce qu'il avoit traité avec la troupe pour leur en fournir. Il n'y avoit pas un godelureau provincial qui ne fût ravi de donner sa piece de trente sols pour être sur le théâtre , afin d'avoir occasion de considérer de près la charmante l'Etoile qui y brilloit. Elle avoit un grand nombre d'amans déclarés , sans compter

compter ceux qui n'avoient pas eu la hardiesse de se déclarer ; la quantité d'impertinences qu'elle entendoit dire à ces provinciaux , lui donnoit matiere d'en faire le soir de bons contes au Destin ; & le plaisir qu'elle avoit à l'en divertir contribuoit beaucoup à lui rendre leurs sottises moins ennuyeuses. Parmi tous ces discoureurs de rien , il y avoit un gentilhomme du Perche , que la bonne compagnie & les comédiens avoient attiré au Mans pour y passer quelques jours. Ce noble de campagne , qui se nommoit la Guiardiere , étoit des plus accommodés de son voisinage , & auroit pu passer pour un homme riche dans une province , s'il n'eût incommodé ses affaires par un trop long séjour à Paris , & par un voyage qu'il lui prit envie de faire en Italie ; quoiqu'il ne passât point Marseille , parce que la mer lui ayant fait peur , il s'en retourna ; il se piquoit de bel esprit ; je n'ai pas bien su sur quel fondement ; n'importe , il n'est pas le seul qui s'attribue injustement cette qualité. Un Manceau qui est entré dans ma chambre dans le tems que j'écrivois

ceci , m'a appris que la Guiardiere se piquoit du bel esprit , parce qu'il avoit logé à Paris dans une auberge où il y avoit un auteur qui lui lisoit ses ouvrages avant que de les faire imprimer ; peut-être ne trouvoit-il point d'autre homme qui eût la complaisance de les écouter , comme pareille chose m'est arrivée à moi indigne , avec des gens que je pourrois bien nommer : mais finissons la digression , & revenons à la Guiardiere.

Il trouva l'Etoile fort à son gré , dès la premiere fois qu'il la vit : mais après qu'il l'eut vue représenter deux ou trois fois , il en devint passionnément amoureux , & commença à s'ennuyer par-tout où elle n'étoit pas. Ses assiduités lui firent remarquer qu'elle avoit beaucoup de complaisance pour le Destin qui se disoit son frere : ce qui l'engagea à faire amitié avec lui , espérant que le commerce du frere lui donneroit occasion de voir souvent sa sœur : il ne se trompa point , elle le distingua de ses autres adorateurs , & le traita assez bien , parce qu'elle s'apperçut que le Destin en faisoit quelque cas. Dans les

commencemens , ce noble campagnard avoit prétendu d'en faire une maîtresse ; mais l'Etoile vivoit si honnêtement , & donnoit si peu d'occasion de lui tenir des discours libres , que la Guiardiere n'eut jamais la hardiesse de lui parler de son amour. Après qu'il eut donné plusieurs bons repas au Destin (car toute l'amitié d'un provincial ne va qu'à donner à dîner ou à souper) , il crut qu'il étoit assez son ami pour ne lui rien cacher , & lui apprit enfin les sentimens qu'il avoit pour sa sœur.

Le Destin qui ne s'étoit pas attendu à une pareille confiance , se trouva d'abord assez embarrassé , & lui répondit bien sérieusement qu'il pouvoit le lui dire à elle-même. La Guiardiere fut déconcerté par une réponse si seche , & se repentit de lui avoir abandonné son secret. Le Destin s'étant un peu remis de la surprise qu'un aveu si sincere lui avoit causée , & ne voulant pas exposer la pudeur de sa maîtresse à cette déclaration , résolut de la réjouir en lui apprenant cette confiance , & il dit à la Guiardiere , après lui avoir serré la

main , que puisqu'il lui avoit fait l'honneur de lui confier ses sentimens , il pouvoit s'assurer qu'il les apprendroit à sa sœur.

CHAPITRE XIII.

Comment la Guiardiere tomba dans un Egoût.

TOUS les amans se flattent d'ordinaire : mais un provincial, orgueilleux de son bien & prévenu de son mérite, se flatte toujours plus qu'un autre homme. La Guiardiere crut avoir mis le comédien dans ses intérêts ; & afin de l'engager davantage à les appuyer, il le pria à souper pour le lendemain. Le Destin étant allé chez sa maîtresse, lui apprit qu'elle avoit un nouvel amant ; ce discours l'ayant fait rougir : ce n'est pas ce qui vous doit le plus surprendre, continua le Destin, & les circonstances de cette passion vous étonneront autant que la passion même, puisque cet amant, après avoir lié commerce

avec moi sur d'autres prétextes , s'est enfin avisé de me choisir pour son confident , & je me suis chargé de vous en parler ; voyez avec quelle fidélité je m'en acquitte. L'Etoile , qui n'avoit pas accoutumé de l'entendre railler sur cette matiere , appréhenda qu'il n'eût quelque chagrin dans la tête , & se plaignit à lui de ce qu'elle étoit toujours exposée à toutes les impertinences des provinciaux , le priant de lui donner quelque expédient pour se délivrer de leurs fatigans discours. Le Destin lui fit connoître qu'il étoit fort difficile de l'éviter pendant qu'ils seroient obligés l'un & l'autre à faire la comédie , lui conseillant de s'en divertir , & de ne point s'en embarrasser ; ils parlerent ensuite de la passion de la Guiardiere , & demeurèrent d'accord qu'il étoit le plus présomptueux campagnard de tout le pays. Léandre & Angélique étant entrés en ce tems-là , ils leur firent part de leur conversation , & ils résolurent tous de tirer matiere de divertissement de la passion de la Guiardiere. L'Etoile donna parole au Destin de l'écouter. Angélique voyant qu'elle s'y en-

gageoit avec quelque répugnance , s'offrit à feindre qu'elle l'aimoit , & Léandre promit de faire semblant qu'il lui avoit donné de la jalousie ; il n'en falloit pas tant pour persuader un homme aussi vain que la Guiardiere. Le Destin lui rendit compte de sa négociation , & l'avertit même qu'il avoit remarqué que mademoiselle Angélique prenoit quelque intérêt à sa personne ; il répondit fort obligeamment qu'elle n'y perdoit que sa peine , rien au monde n'étant capable de lui faire changer les sentimens qu'il avoit pour mademoiselle de l'Etoile. Peu de tems après il alla voir les comédiennes ; il trouva qu'elles sortoient pour aller à la messe , & s'étant approché d'elles pour leur donner la main , l'accueil obligeant qu'elles lui firent , l'engagea à y répondre par plusieurs révérences fort profondes : il étoit si occupé de son amour , qu'il ne se souvint pas d'un égoût qui étoit derrière lui , & en retirant le pied pour mesurer une révérence , il tomba dedans. Ah ! monsieur , prenez garde à vous , s'écria Angélique , après qu'il fut tombé ; deux ou trois hommes qui y

accoururent , l'aiderent à se retirer de là : il étoit si couvert de boue , qu'il leur fut impossible de connoître s'il étoit blessé , il ne s'en plaignoit point ; mais on remarqua qu'il avoit un regret extrême d'avoir gâté une garniture couleur de feu & blanc qu'il avoit mise ce jour - là , & dont il avoit prétendu se parer long-tems : il sortoit des exhalaisons si désagréables de ses habits , que les dames furent obligées de s'enfuir en se bouchant le nez. On le conduisit chez lui escorté de tous les petits enfans de la ville ; & comme il n'avoit point apporté d'autre habit , il fut obligé de se tenir au lit pour faire laver le sien. Pendant qu'il séchera , nous passerons à un autre chapitre.

C H A P I T R E I X.

Ragotin invisible.

P O U R entendre ce chapitre , il faut se souvenir que Ferdinando - Ferdinandi avoit promis à Ragotin , par la médiation de la Rancune , de le faire aimer de mademoiselle de l'Étoile , & le petit homme persuadé de l'infailibilité de son art , lui avoit fait présent d'un mulet , pour l'engager à le servir dans son amour. La Rancune par son crédit avoit obtenu des comédiennes qu'elles leur aideroient à se divertir de Ragotin ; ce qui ne lui fut pas difficile , par le plaisir qu'elles avoient à rire aux dépens du petit homme : étant donc retourné chez l'opérateur , il le trouva fort disposé à le servir. Après plusieurs complimens , l'opérateur lui dit qu'il étoit absolument nécessaire d'avoir une chemise sale de mademoiselle de l'Étoile , & qu'il étoit très-important qu'il la prît lui-même dans sa chambre , afin de s'en mieux

affurer ; mais qu'après cela son affaire étoit dans le sac. Cette proposition étonna Ragotin , par la difficulté qu'il prévoyoit à prendre cette chemise. L'opérateur , feignant de s'appercevoir de son étonnement : que cela ne vous embarrasse pas , monsieur Ragotin , lui dit-il ; je vous donnerai du même baume que je donnai au baile de Venise , pour se rendre invisible dans le sérail du Grand - Seigneur ; & avec cela vous pouvez prendre la chemise , & s'il étoit besoin , tous les habits de votre maîtresse en sa présence , sans qu'elle s'en apperçoive. Ragotin , chatouillé de la vertu du baume , ou peut-être de ce qu'il nommoit déjà l'Etoile sa maîtresse , l'embrassa , le priant de ne plus différer son bonheur. Le fourbe lui donna je ne sais quelle drogue , & lui dit de s'en frotter le bout du nez , les mains & tout le visage , lorsqu'il voudroit entrer dans la chambre de l'Etoile , l'assurant qu'après cela il seroit invisible. Ragotin , plein de confiance , alla chez l'Etoile ; & ayant suivi exactement tous les ordres du prétendu magicien , il entra dans la chambre de l'Etoile , qu'il

trouva en conversation avec la Caverne & sa fille , que la Rancune avoit préparées à cette visite. Le petit homme s'approcha d'elles , sans qu'elles fissent semblant de le voir ; il eut même le plaisir d'entendre que l'Etoile disoit à ses compagnes , que monsieur Ragotin étoit le plus agréable petit homme qu'elle eût jamais connu , ajoutant qu'il étoit dommage qu'il ne voulût pas travailler pour le théâtre. Ragotin , ravi de la voir dans des sentimens qui lui étoient si avantageux , ne songea plus qu'à prendre la chemise ; & s'étant glissé dans la ruelle du lit de l'Etoile , il y en trouva une qu'elle y avoit laissée exprès ; il la prit , & l'emporta avec plus de satisfaction que s'il avoit conquis la toison d'or ; il rencontra en sortant la Rancune & l'Olive qui se promenoient ; & ne se souvenant peut-être pas qu'il étoit invisible, il appella la Rancune , qui se mit à tourner la tête de tous côtés , feignant qu'il ne voyoit personne , quoiqu'il entendît une voix qui ne lui étoit pas inconnue. L'Olive , qui étoit du secret , dit que cette voix ressembloit à celle de monsieur Ragotin.

Le petit homme s'en prit à rire d'une si grande force , qu'il rioit encore lorsqu'il entra dans la chambre de l'opérateur , qu'il faillit à étouffer à force d'embrassades ; en lui apportant la chemise qu'il lui avoit demandée.

C H A P I T R E X.

Le malheureux succès de la chemise enchantée.

RAGOTIN étoit si satisfait de l'opérateur & de son baume , après la merveilleuse expérience qu'il en venoit de faire , & il avoit tant de foi pour tous ses discours , qu'il se seroit jeté , sur la parole de l'opérateur , du plus haut clocher du Mans , sans craindre de se blesser : ainsi ce maître fourbe n'eut pas de peine à lui persuader tout ce qu'il voulut. Il lui dit de se retirer pour lui donner le loisir d'enchanter la chemise , & qu'il pourroit revenir le soir à dix heures , qui étoit l'heure , à peu près , que l'Étoile avoit accoutumé de

se coucher d'ordinaire ; l'assurant qu'aussitôt qu'il l'auroit touchée du bout de cette chemise , il ne seroit plus à son pouvoit de lui rien refuser. Le petit homme s'étant retiré , Ferdinando concerta avec la Rancune tout ce qu'ils avoient à faire ; & après qu'ils furent convenus de toutes choses , la Rancune alla avertir les comédiennes de se trouver dans la chambre de l'Etoile , où il leur promit de leur donner un divertissement qui les réjouiroit. Inezilla fut priée d'en prendre sa part , en reconnoissance du plaisir qu'elle leur avoit donné , lorsqu'elle joua le tour du singe à Roquebrune. Jamais journée n'a tant duré à Ragotin que celle-là ; il avoit tant d'impatience de voir la plus charmante personne du monde soumise à ses volontés , qu'il se rendit chez l'opérateur , longtems avant l'heure qu'il lui avoit marquée. L'opérateur l'assura que tout étoit prêt, en lui montrant la chemise de l'Etoile , qu'il avoit mouillée dans l'eau jaunie avec du safran : il en avoit seulement trempé les bouts dans de l'esprit de vin.

Il fit ensuite un long discours à Ragotin,
pour

pour lui apprendre comment il falloit s'en servir ; il lui donna encore du baume qui rendoit invisible , pour s'en frotter comme la premiere fois , & lui recommanda sur toutes choses de n'approcher point du feu , lorsqu'il seroit revêtu de la chemise, parce que les démons qui l'avoient enchantée , & qui étoient condamnés aux flammes éternelles , n'avoient pas la puissance de se défendre contre le feu : ce raisonnement étoit inutile , pour persuader le crédule Ragotin , qui ne l'étoit déjà que trop. Il assura l'opérateur qu'il suivroit exactement ses ordres , & s'en alla chez l'Etoile , qui logeoit assez près de l'opérateur. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé , il mit la chemise mouillée par-dessus son juste-au-corps , & entra dans la chambre qui étoit remplie de monde , avec la même confiance que s'il n'y eût eu personne ; il prit un siege au milieu de la compagnie , sans que la conversation en fût interrompue , chacun feignant de ne le point voir , quoique les dames eussent beaucoup de peine de s'empêcher de rire ; il eut un soin extrême de s'éloigner des lumieres , de peur

d'inconvénient ; & comme il étoit tard , il crut que la compagnie se retireroit bientôt , & différa à user de son charme sur l'Etoile , jusqu'à ce que tout le monde fût sorti : mais le diable de la Rancune , qui étoit caché sous le lit , attacha une bougie allumée au bout d'un bâton , & l'ayant adroitement approchée d'un des bouts de la chemise , qui étoit trempée dans l'esprit de vin , le feu y prit , & étant insensiblement communiqué aux autres endroits qui en avoient été trempés , le malheureux Ragotin en fut tellement étonné , qu'il s'imagina d'être dévoré par toutes les flammes de l'enfer , & cria au secours de toute sa force.

Les dames effrayées , ou feignant l'être de cet ardent spectacle , s'enfuirent , se tenant les têtes de rire. L'hôte , entendant parler du feu , y accourut armé d'un seau d'eau , qu'il jeta , en tremblant de peur , sur l'enflammé Ragotin ; il descendit ensuite effrayé de cette vision , & remonta accompagné de ses servantes , qui portoient des marmittes & des seaux pleins d'eau , en criant de toute leur force ; elles

eussent sans doute maltraité Ragotin , si la Caverne n'y fût accourue pour le délivrer de leurs mains , quoiqu'aux dépens de sa réputation ; car tous les gens de l'hôtellerie en firent des jugemens fort défavantageux. Le Destin & ses camarades eurent beaucoup de peine à les désabuser. Le pauvre Ragotin , qui avoit les sourcils , la barbe & les cheveux brûlés , étoit si épouvanté , & à même tems si défiguré , qu'il ne fut pas reconnu par l'hôte , ce qui lui fit juger qu'il étoit encore invisible ; & comme il étoit petit , il se glissa dans la foule , & gagna sa maison avec beaucoup de diligence. Cette aventure fut diversement expliquée par les Manceaux ; & Ragotin , sans être désabusé du savoir de l'opérateur , crut seulement qu'il avoit manqué à quelqu'une des choses qu'il lui avoit prescrites : mais après la cruelle expérience qu'il venoit de faire , il n'osa plus se servir de magie pour se faire aimer. Nous le laisserons chez lui ; & pendant qu'il y fait des réflexions sur ce grand événement , l'auteur songera à ce qu'il doit mettre dans le chapitre suivant.

C H A P I T R E X I.

L'arrivée du Doyen de Montfort dans l'hôtellerie , & autres choses dignes d'être lues par ceux qui n'auront rien de mieux à faire.

L'HOTELLERIE étoit encore en rumeur, lorsqu'on vit arriver un homme à cheval, qui avoit la mine d'un ecclésiastique, accompagné de deux autres qui lui rendoient beaucoup de respect, ce qui fit juger qu'il étoit leur maître. Aussitôt qu'ils eurent mis pied à terre, l'un d'eux entra dans la cuisine où l'hôte buvoit avec la Rancune & l'Olive, & demanda qu'on lui donnât une chambre pour monsieur le doyen de Montfort. Toutes les meilleures chambres de l'hôtellerie étoient déjà occupées, dont l'hôte parut fort inquiet : la familiarité qu'il avoit contractée avec la Rancune par plusieurs fréquentes collations, fit qu'il s'adressa à lui pour le prier de céder sa chambre pour

cette nuit seulement à monsieur le doyen : la Rancune y consentit, parce qu'il n'osa pas le lui refuser ; mais ayant su de l'un des valets , que le doyen étoit venu au Mans pour des affaires du chapitre de Montfort , il se repentit d'avoir donné sa chambre , prévoyant que le doyen l'occuperoit plusieurs jours. Son esprit plein d'invention & de malice , lui fournit sur le champ les expédiens de l'en chasser : il accosta le doyen , qu'il traita d'abbé , & s'étant infiné dans son esprit par cette flatterie & par quelque nouvelle qu'il lui débita , le doyen le pria de lui faire l'honneur de souper avec lui ; la Rancune ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour se faire presser davantage ; le doyen le pressa , & la Rancune consentit enfin de lui tenir compagnie. Alors le doyen appella un de ses valets , qui , si je ne me trompe , se nommoit Ambroise ; il lui parla quelque tems à l'oreille ; je n'ai pas bien su ce qu'il lui dit , mais la Rancune jugea qu'il lui donnoit des ordres pour le souper ; les suites justifient qu'il avoit bien jugé , car on leur servit peu de tems après

un fort bon repas. Le doyen soupa avec appétit, & la Rancune, en homme qui mange aux dépens d'un autre; ils trouverent le vin excellent, & en burent en gens qui s'y connoissent. Après qu'ils furent un peu échauffés, la Rancune lui apprit ce qui étoit arrivé ce jour-là à l'hôtellerie, & conclut qu'assurément il revenoit des esprits dans cette maison. Le doyen, qui sans doute n'étoit pas de la maison de Sorbonne, & qui régloit ses opinions sur les forciers, & même sur les esprits, par la peur qu'il en avoit, fut effrayé du récit de la Rancune. Ambroise, qui avoit ouï parler déjà de cette aventure dans la cuisine, confirma son maître dans sa crainte; & le fourbe la Rancune s'appercevant de leur crédulité, y ajouta plusieurs circonstances qui acheverent de leur faire tourner la tête. Leur conversation fut souvent interrompue pour boire. Après qu'ils eurent bu long-tems, Ambroise alla souper avec son camarade, qui avoit soin des chevaux, & le doyen qui étoit fatigué, & qui avoit bu plus qu'à son ordinaire, s'endormit sur sa chaise. La Rancune profita de ce tems

pour lui faire la malice que vous verrez ,
si vous lisez le chapitre qui suit.

C H A P I T R E X I I .

*Frayeur du Doyen , qui voit enlever
son valet en l'air.*

LA Rancune qui avoit résolu de chasser le doyen de sa chambre , se ressouvint que les comédiens s'y assembloient d'ordinaire pour y faire leurs répétitions ; & comme ils avoient eu besoin de faire l'épreuve de quelque machine , la Rancune s'étoit avisé , à l'insu de l'hôte , d'enlever une planche de la chambre de l'Olive , qui étoit au-dessus de la sienne , qu'ils remettoient facilement , sans qu'on pût s'en appercevoir ; & en attachant une poulie à une des poutres , ils faisoient l'épreuve de leur machine , quand il étoit nécessaire : c'est de cette machine , que la Rancune résolut de se servir pour chasser le doyen de sa chambre ; & ayant préparé toutes choses pour l'exécution de son dessein , il

se remit sur sa chaise , feignant de dormir , & même de ronfler à l'exemple du doyen. Ambroise étant revenu pour coucher son maître , interrompit leur sommeil. La Rancune fut le dernier à s'éveiller ; il demanda mille pardons au doyen , & après l'avoir remercié de sa bonne chere , il lui donna le bon soir , & sortit. Ambroise , qui avoit l'imagination remplie des discours qu'il avoit ouï tenir aux autres valets , sur les esprits , en parla encore à son maître en le déshabillant , & lui apprit plusieurs extravagances que sa peur lui faisoit juger véritables. Le doyen , qui naturellement étoit fort peureux , fit coucher son valet sur un matelas dans sa chambre , & pour plus grande précaution , il lui recommanda d'allumer une lampe qui durât toute la nuit : ses ordres furent suivis , & ils se couchèrent. La Rancune cependant s'habilla d'un de ces habits de théâtre dont les comédiens se servent pour représenter le diable ; & lorsqu'il jugea que le doyen & son valet dormoient , il s'attacha une corde sous les bras , & se fit descendre par l'Olive dans la chambre du doyen qu'il

vouloit prendre sur ses épaules pour porter au plus haut de la maison ; mais il le trouva trop pesant , & il fallut se contenter de lui faire une peur qui fut d'autant plus grande , que la lampe allumée lui faisoit voir la figure du diable. Le pauvre homme fut si saisi qu'il n'osa pas seulement crier , & le faux diable s'étant adressé au valet , qu'il trouva plus léger , le chargea sur ses épaules , & ayant fait un signal , l'Olive tira la poulie , & l'enleva en l'air ; jugez de l'étonnement & de la frayeur du doyen , lorsqu'il vit enlever son valet. Ambroise s'étant éveillé , se mit à crier de toute sa force , & la Rancune fut obligé de le porter sur l'escalier ; les cris du valet alarmerent toute la maison. La Rancune même , après avoir remis adroitement la planche , & s'être dépouillé de son habit , accourut dans le lieu d'où venoient les cris , & reconnoissant Ambroise , il alla aussi-tôt dans la chambre du doyen , qu'il trouva plus mouillé que si on l'eût tiré de la riviere. La chambre fut en un moment remplie de monde ; le pauvre homme qui croyoit toujours voir le diable , demanda

d'abord un confesseur; on crut qu'il se portoit mal, & le valet de l'hôtellerie alla réveiller un charitable prêtre du voisinage, qui arriva peu de tems après. Le doyen ayant repris un peu ses esprits, voulut parler de ce qu'il venoit de voir, & tout le monde jugea qu'il rêvoit encore; la présence de son valet, qu'on ramena dans sa chambre, le surprit plus que tout le reste, parce qu'il le croyoit déjà dans les enfers. Il jura foi d'ecclésiastique, qu'il avoit vu une légion de démons qui enlevoient son valet: il n'osa pas dire qu'ils avoient voulu l'enlever lui-même, craignant peut-être de donner quelque idée défavantageuse de ses mœurs. La Rancune de son côté juroit que cela ne pouvoit être, & à son exemple, tous les gens de l'hôtellerie se disoient les uns aux autres, que le doyen avoit rêvé ce qu'il disoit. Le valet assura qu'il n'avoit rien vu, mais qu'il se souvenoit bien d'avoir senti qu'on le portoit; & le pauvre doyen faillit à devenir fou, par le peu de créance qu'on lui donnoit. Le bon prêtre, qui étoit venu pour le confesser, s'imagina qu'il lui avoit pris une frénésie, & espé-

tant de le remettre par ses doctes raisonnemens , il lui offrit de lui donner une chambre dans sa maison , que le doyen accepta avec plaisir. Le prêtre eut tant de soin de le remettre dans son bon sens , que le doyen , pour se délivrer de ses sermons , fut obligé de demeurer d'accord que cela n'étoit point , ni ne pouvoit être ; il en eut tant de honte , qu'il repartit le lendemain sans terminer les affaires qui l'avoient amené ; & il a si bien persuadé cette aventure aux habitans de Montfort , qu'ils jurent encore aujourd'hui sur sa parole , qu'elle est véritable. Cela fit beaucoup de bruit dans le pays du Maine , & l'hôte commença à croire tout de bon qu'il revenoit des esprits dans sa maison : la Rancune , le voyant prévenu de cette fantaisie , l'assura que le seigneur Ferdinando avoit des secrets pour toutes choses ; ils le consulterent ; l'opérateur , qui étoit averti par la Rancune , alla dans la maison , & après avoir marmoté quelques paroles , lui promit qu'il n'y en reviendroit plus ; il lui tint parole , & l'hôte en reconnoissance leur donna plusieurs bons repas. La réputation

de l'opérateur étoit si établie , & l'esprit d'Inezilla si admiré des comédiennes, qu'elles eurent une extrême curiosité d'apprendre leur histoire , & savoir comment deux personnes si rares s'étoient mariées ensemble , puisqu'Inezilla étoit Espagnole , & que Ferdinando se disoit Vénitien. Inezilla fit quelque difficulté à les satisfaire la première fois qu'elles l'en prièrent ; mais ayant eu une conversation secrète avec son mari , peut-être pour concerter ensemble ce qu'il falloit dire & cacher de leurs aventures , elle revint , & témoignant qu'elle ne pouvoit rien refuser aux comédiennes , qui l'en prioient avec instance , elle commença ainsi son histoire.

C H A P I T R E X I I I .*Histoire d'Inezilla.*

JE suis née dans la fameuse ville de Salamanque ; il ne me fera pas si aisé de vous parler de mes parens que du lieu de ma naissance. Je fus élevée jusqu'à l'âge de dix - sept ans chez un médecin que je croyois mon pere , & j'avois environ douze ans , lorsque je m'apperçus pour la premiere fois , qu'il me traitoit mieux que ses autres enfans : mon peu d'expérience m'empêcha d'y faire réflexion , & je me flattai que je devois ces distinctions à ma beauté , parce que j'étois assez jolie , & que les enfans de mon prétendu pere étoient fort mal faits. On me parloit incessamment de mes charmes ; & bien loin que de pareils discours me déplussent , je prévenois ceux qui ne me les tenoient pas , & j'avois un soin extrême de demander aux personnes qui m'approchoient , s'ils ne me trouvoient pas à leur gré. Le médecin &

la femme , que je regardois comme mes parens , étoient les premiers à se divertir de ma petite vanité : le peu de soin qu'ils prirent de me corriger , contribua beaucoup à m'entretenir dans la fausse gloire dont j'étois déjà remplie. Je trouvois même fort mauvais , que parmi un si grand nombre de jeunes gens de la première qualité , qui sont élevés à Salamanque , & qui témoignent de l'admiration pour moi toutes les fois qu'ils me voyoient passer dans les rues , il ne s'en trouvât aucun assez hardi pour me dire qu'il m'aimoit ; j'avois un plaisir extrême à lire des romans & des nouvelles , & je me sentoisi si propre à fournir matière à des aventures semblables à celles que je lisois , que cela m'engageoit à solliciter ceux qui avoient soin de mon éducation , de me mener souvent dans les églises , bien moins par un principe de dévotion , que par l'envie de me faire voir. J'avois déjà remarqué que les jeunes cavaliers ne manquoient jamais de s'approcher du lieu où je m'étois mise à genoux ; l'attention que j'avois à leurs discours , quoique je feignisse de lire un

livre de priere , me faisoit entendre mille choses qui m'étoient avantageuses , & qui flattoient agréablement ma vanité.

Je remarquai un jour qu'un cavalier de bonne mine , à qui tous les autres rendoient du respect , avoit toujours la vue sur moi ; je ne levois jamais les yeux sans rencontrer les siens ; & comme j'avois plus d'application à les regarder , qu'à mes prieres , la même chose arriva plusieurs fois : toute jeune que j'étois , je ne laissai pas de juger que ses regards signifioient quelque chose. Le cavalier ayant continué à se trouver tous les jours dans les églises où j'allois , je ne doutai plus qu'il ne m'aimât : vous savez (dit-elle en riant) la disposition que la plupart des femmes ont à le croire aisément. L'Etoile & Angélique en rougirent , & se regarderent ; je ne fais pas si Inezilla en rougit aussi , car le vermillon qu'elle avoit sur le visage , empêcha celui qui m'a donné ces mémoires de le remarquer. J'étois , continua-t-elle , fort surprise de ce qu'il ne me parloit pas ; car , quoique l'usage de notre nation n'autorise pas de pareilles libertés ,

je m'imaginois que s'il étoit vrai que je lui eusse donné de l'amour, sa passion pouvoit lui fournir des expédiens pour me l'apprendre : sa timidité me donnoit du chagrin, & je commençois à craindre que peut-être j'avois mal expliqué ses regards, lorsqu'un jour, l'ayant vu sortir de l'église long-tems avant moi, il me tarda d'en être dehors, voyant qu'il n'y étoit plus.

Dans le moment que la messe fut finie, sans attendre qu'il n'y eût plus de foule pour sortir, je me mêlai avec les plus pressés. Vous savez, ou peut-être vous ne savez pas, qu'en Espagne les meres marchent toujours après leurs filles, afin qu'elles puissent toujours avoir la vue sur elles. On sortoit de cette église par une porte fort étroite, & quoique j'eusse vu ma mere, ou du moins celle que je croyois l'être, qui me suivoit, je me trouvai dehors sans elle, ce qui me donna d'abord de l'inquiétude ; mais le cavalier dont je vous ai parlé se présenta devant moi, & me confirma par des discours fort passionnés, tout ce que ses regards m'avoient déjà appris.

Son compliment me fit un peu rougir , fans pourtant me déconcerter ; & craignant d'être surprise par ma mere , je me pressai de lui répondre , que s'il venoit ce soir-là sous mes fenêtres , je lui parlerois. Ma mere ayant tardé quelque tems à sortir , par le soin (comme je l'ai su depuis) que les amis du cavalier prirent à embarrasser la porte , pour lui donner le tems de m'entretenir , il me tint encore d'autres discours qui ne me déplurent pas ; & ma mere étant enfin sortie , je m'apperçus qu'il se retiroit aussi-bien que moi , fort satisfait de cette conversation. Vous ferez peut-être des jugemens défavantageux de ma facilité. Il est pourtant vrai que je m'embarquai dans cette intrigue sans autre dessein que celui de satisfaire ma vanité , m'imaginant qu'il étoit honteux à une jolie fille (comme je croyois l'être) de n'avoir point d'adorateurs. Je ne manquai pas de me trouver le soir , après que tout le monde fut retiré , à une des fenêtres de ma chambre , qui répondoit sur la rue , ayant assez bonne opinion de moi , pour croire que le cavalier y feroit la ronde plus d'une fois : aussi

ne me trompai-je point ; car aussi-tôt que ma fenêtre fut ouverte , j'apperçus un homme qui leva la tête , & qui me demanda si c'étoit moi qui lui avois parlé ce jour-là à l'église. Je lui répondis qu'il lui étoit honteux de me le demander , puisque s'il m'aimoit autant qu'il avoit voulu me le persuader , son cœur ne pouvoit pas se méprendre. N'en soyez point surprise , me dit-il , puisque le seigneur don Antonio de Velasco , qui vous aime plus que sa vie , n'a pu se trouver ici , & m'a ordonné de m'y rendre pour vous donner un billet de sa part , parce que son gouverneur , qui est un homme fort sévère , l'a retenu par force. En me disant cela , il me jeta le billet ; & m'étant un peu retirée pour le lire auprès d'une lumière , j'y trouvai ces paroles.

B I L L E T

DE D. ANTONIO DE VELASCO,

A I N E Z I L L A.

« JE suis au désespoir de ce que je n'ai
 » pu me trouver sous vos fenêtres, comme
 » vous me l'aviez ordonné ; l'impatience
 » que j'avois de vous obéir me donnoit
 » une inquiétude dont mon gouverneur
 » s'est apperçu ; il m'a empêché de sortir ,
 » & m'a fait par-là le plus sensible déplaisir
 » que je recevrai de ma vie. Le connétable
 » de Castille , mon pere , lui a donné un
 » pouvoir absolu sur ma personne ; mais
 » soyez persuadée que vous seule en avez
 » sur mon cœur. Don Francisco Prado ,
 » qui vous rendra ce billet , est un ami
 » fidele , à qui je ne cache rien ; trouvez
 » bon qu'il vous entretienne , il me rap-
 » portera ce que vous lui aurez dit ; & il
 » vous dira que jamais il n'y a eu de plus
 » forte passion que celle de DON ANTO-
 » NIO DE VELASCO. »

D'abord j'avois été offensée de ce que

mon amant ne s'étoit pas trouvé au rendez-vous ; n'ayant jamais ouï-dire qu'on fît l'amour par ambassadeur ; mais je vous avoue qu'après la lecture de ce billet , je demeurai satisfaite de ses raisons , & encore plus de sa qualité. Le nom de don Francisco Prado , que j'avois lu dans plusieurs livres de Nouvelles , me donna envie de savoir s'il en étoit l'auteur , & j'étois si peu occupée de mon amour , que je songeai d'abord à satisfaire ma curiosité en le lui demandant ; il m'avoua qu'il les avoit composés , & après que je lui en eus dit beaucoup de bien , il me répliqua avec esprit , qu'il étoit trop récompensé de sa peine , puisque j'avois eu du plaisir à les lire : la folie d'un auteur est d'entendre dire du bien de ses ouvrages ; & comme il étoit vrai que les siens m'avoient divertie , je fus long-tems sur ses louanges. Don Francisco en fut si satisfait , qu'il oublia presque à me parler en faveur de don Antonio ; il m'apprit néanmoins que le connétable de Castille l'avoit mis auprès de son fils , pour avoir soin de son éducation , parce que son gouverneur étoit un homme de guerre , qui

avoit très-peu de connoissance des belles-lettres , & qu'il s'étoit rendu complaisant à ses volontés , de peur qu'une conduite opposée n'eût obligé ce jeune cavalier à se mettre entre les mains de quelque autre , qui n'auroit pas fait un si bon usage de sa confiance : alors il m'exagéra avec tant d'éloquence la passion que don Antonio avoit pour moi , que je sentis dès ce moment qu'il m'auroit bien plus fait de plaisir de me parler pour lui-même. Il me pria de répondre au billet qu'il m'avoit rendu , tâchant à me persuader que je devois cette réponse à l'amour de don Antonio ; je m'en défendis sur le peu de commerce que j'avois avec ce cavalier ; mais m'en ayant instamment priée , je lui dis qu'il pouvoit l'assurer de ma part que j'étois fort sensible à ses soins , & que je l'écouterois avec plaisir , lorsqu'il se trouveroit sous mes fenêtres ; j'ajoutois encore , que prévoyant bien que son gouverneur ne lui en laisseroit pas souvent la liberté , je recèvrois ses excuses sans répugnance par un confident qui s'en acquittoit si bien que lui ; je fermai ensuite ma fenêtre , & il se retira. Le lende-

main à-peu-près à la même heure , don Antonio ne manqua pas de se trouver sous mes fenêtres ; il me demanda mille fois pardon de n'être pas venu la nuit précédente , & me fit plusieurs plaintes de la sévérité de son gouverneur ; je l'assurai qu'il avoit sujet de se consoler , ayant un confident aussi habile & aussi zélé que don Francisco Prado. Notre conversation fut assez longue ; mais soit que les premières impressions demeurent toujours les plus fortes , ou que don Francisco eût plus d'esprit que don Antonio , je fus moins satisfaite de lui , que je n'avois été de son ambassadeur ; je ne pus m'empêcher de le prier en nous séparant de me l'envoyer , lorsqu'il ne pourroit pas venir lui-même. La journée suivante me parut fort longue , bien moins dans l'espérance de revoir don Antonio , que par le plaisir que je trouvois à penser que son gouverneur pourroit le retenir , & qu'il seroit obligé d'envoyer don Francisco à sa place. La nuit que j'attendois avec tant d'impatience étant venue , don Francisco se trouva sous mes fenêtres ; & après m'avoir remerciée de tout ce que

j'avois dit d'obligeant pour lui à don Antonio, il m'avoua qu'il étoit de concert avec son gouverneur pour le tromper, & qu'il feignoit d'avoir de la complaisance pour tous ses desirs, afin d'empêcher que ce jeune seigneur, qui étoit fort susceptible, ne s'embarquât tous les jours dans de nouvelles galanteries; que cet artifice leur avoit si bien réussi, qu'ils l'avoient déjà détourné de plusieurs intrigues, en y faisant naître des obstacles invincibles, sans qu'il se fût jamais défié de cette tromperie: mais en vérité, continua don Francisco, en changeant de ton, je trouve le dernier choix qu'il vient de faire si raisonnable, que sans pouvoir démêler si c'est pour servir don Antonio, ou par quelque autre sentiment que je n'oserois vous expliquer, je n'ai pu me résoudre à l'apprendre à son gouverneur, dans la crainte qu'il n'en avertît vos parens, & au lieu de lui parler de bonne foi, je l'ai trompé; j'ai encore trompé don Antonio, & peut-être je me suis trompé moi-même, en me flattant que ma sincérité ne vous déplairoit pas. Don Francisco attendit ma réponse,

comme l'arrêt décisif de sa destinée : je lui répondis donc , avec la même franchise qu'il m'avoit parlé , que je lui étois obligée de la différence qu'il faisoit de moi aux autres personnes que don Antonio avoit voulu aimer , & que l'avis qu'il venoit de me donner , m'apprendroit à ne pas m'embarquer si légèrement à l'avenir. Don Francisco , prenant de la hardiesse par le peu de colere que j'avois témoigné de sa déclaration , m'assura que rien ne pourroit l'empêcher de m'aimer toute sa vie , & me dit mille choses fort galantes : le plaisir que j'eus à les écouter , & la tranquillité que je conservai lorsqu'il m'apprit l'humeur inconstante de don Antonio , lui firent juger que je n'aimois point ce cavalier. Cette pensée lui donnant de nouvelles espérances , il me pressa avec tant d'instance de lui apprendre plus particulièrement mes sentimens , qu'il m'échappa de lui dire que les siens ne me déplairoient jamais ; je fermai ma fenêtre , pour cacher le désordre où un aveu si libre m'avoit mise ; & au lieu de dormir comme j'avois accoutumé de faire à une pareille heure , je passai la

nuit

nuit à lire les nouvelles de don Francisco, que je trouvai beaucoup plus divertissantes que je n'avois encore fait. Je n'entendis plus parler de don Antonio ; & pour faire voir à don Francisco que je n'y prenois point d'intérêt , je ne voulus jamais lui en demander de nouvelles.

J'étois fort satisfaite de mon nouvel amant , par les complaisances qu'il avoit pour moi , & par la conformité que je trouvois de sa condition à la mienne , lorsque je vis arriver , un jour dans notre maison , un homme vêtu de deuil , qui demanda à voir mon prétendu pere ; ils eurent une fort longue conférence , dont le médecin fit part à sa femme. La tristesse qui se répandit en un moment sur leurs visages , me donna des secrets pressentimens de mon malheur ; mais j'en fus bientôt éclaircie , lorsque celui que je regardois comme mon pere , m'appella dans une chambre en particulier , où il m'apprit , les larmes aux yeux , que je n'étois point sa fille , & que le comte de San Lucar , mon pere & son seigneur , m'avoit autrefois mise entre ses mains , pour m'é-

lever secrètement , ayant pris un soin extrême de cacher à tout le monde le nom de ma mere , parce qu'après cette galanterie , elle avoit épousé un cavalier de grande condition. L'homme que vous avez vu arriver , continua-t-il , en pleurant plus fort qu'auparavant , est un fidele domestique du comte votre pere ; il est venu m'apprendre sa mort , & s'acquitter à même tems de l'ordre qu'il lui a donné avant que de mourir , de me remettre ce billet entre les mains ; je n'ai pas la force de vous dire ce qu'il contient ; lisez-le vous même , ajouta-t-il , en me le donnant. J'étois si étourdie de ce que je venois d'entendre , que je n'eus pas le courage de lire le billet : alors le médecin le reprit de mes mains , & lut ce qui suit.

B I L L E T.

« **L**A connoissance que j'ai de votre fi-
 » délité , m'oblige à vous nommer pour
 » l'exécuteur de mes dernieres volontés.
 » J'ai laissé la meilleure partie de mon
 » bien à l'abbaye royale de sainte Thé-

» rese de Valladolid , à la charge & con-
 » dition que ma fille , que vous avez
 » élevée , y sera reçue religieuse. Je de-
 » sire & vous ordonne de la conduire in-
 » cessamment dans cette abbaye , afin
 » qu'elle répare par sa pénitence les crimes
 » qu'elle a coûtés à sa mere. Vous trou-
 » verrez mon testament entre les mains de
 » la mere prieure de Valladolid , & vous
 » verrez que je n'ai pas oublié de vous
 » dédommager des dépenses que vous avez
 » faites pour l'éducation d'Inezilla : mais
 » aussi je charge votre conscience de tout
 » ce qui manquera à l'exécution de mes
 » dernieres volontés.

Le comte DE SAN LUCAR.

La femme du médecin étant entrée dans ce tems-là , m'embrassa en pleurant ; & son mari , sans consulter ma volonté , se mit en état d'exécuter celle de mon pere. Il disposa sur l'heure les choses nécessaires pour notre voyage , & il me dit qu'il vouloit se mettre l'esprit en repos , en partant ce même jour , puisqu'on ne pouvoit trop se presser dans les affaires où la conscience

étoit intéressée. Un changement si précipité m'embarassa si fort, & toutes mes pensées étoient si confuses, que je n'en avois aucune de distincte. On attribua mes inquiétudes au chagrin que je devois avoir de m'éloigner de ceux qui m'avoient élevée : que vous dirai je ? Nous arrivâmes à Valladolid, & je me trouvai même environnée de religieuses avant que j'eusse formé aucune résolution, m'imaginant quelquefois que le testament du comte de San Lucar, les discours du médecin, & mon voyage, n'étoient qu'un songe ; je me faisois un plaisir de penser qu'à mon réveil j'irois à la messe, où je pourrois peut-être rencontrer don Francisco : mais la mere prieure me tira bientôt de cette erreur, en m'exagérant les grandes obligations que j'avois au comte de San Lucar, puisque la plupart des autres peres ne songent qu'à procurer à leurs enfans des établissemens où ils passent leur vie dans les inquiétudes ordinaires du tumulte du monde, au lieu que le mien, plus éclairé que les autres, m'avoit mise tout d'un coup dans le chemin du ciel. Elle finit

ce beau discours en m'assurant qu'elle & ses sœurs me traiteroient avec beaucoup d'égards, & que toute la communauté me considéreroit comme leur bienfaitrice : elle m'embrassa en achevant ces paroles, & toutes les religieuses suivirent son exemple.

CHAPITRE XIV.

Comment l'Histoire d'Inezilla fut interrompue.

INÉZILLA en étoit là, lorsque la servante Morisque arriva fort éplorée, & lui dit : Ah ! seignoura, notre monsiou est prisonnier. Cette nouvelle alarma tout l'auditoire, mais particulièrement Inezilla, qui fit un grand cri, & se leva de son siege avec tant de précipitation, qu'elle s'embarassa dans ses jupes, & tomba assez rudement. L'Etoile & Angélique lui aiderent à se relever, & s'apercevant qu'elle avoit déchiré sa jupe en tombant, elles la visiterent malgré sa ré-

sistance , & trouverent qu'elle étoit écorchée un peu au-dessus du genou ; elles l'empêcherent de sortir , qu'elle n'eût mis auparavant quelque chose à sa blessure , qui étoit dans un endroit fort sensible : elle tâchoit à se débarrasser des mains de ces charitables amies , lorsque le Destin entra dans la chambre. Inezilla , qui étoit dans une posture un peu indécente , fit un cri plus fort que le premier. Les comédiennes occupées à remédier à son mal , & prévenues qu'elle continuoit à se tourmenter pour sortir , ne s'apperçurent pas de l'arrivée du Destin , & lui laissèrent voir , malgré tous les efforts d'Inezilla , sa jambe & son genou ; peut-être en auroit-il vu davantage , si l'Etoile , ayant reconnu la voix du Destin , n'eût promptement abattu les jupes d'Inezilla ; elle dit au comédien de s'en aller : mais Inezilla le rappella , pour lui demander s'il n'avoit point oui parler de l'affaire de son pauvre mari : il est inutile de vous le cacher , puisque vous en êtes déjà informée , répondit le Destin , d'une voix triste ; l'honnête homme de la Rappiniere , accompagné de plu-

fleurs archers , vient de le mener en prison , & s'est saisi d'une partie de ses hardes , sans que nous en sachions encore le sujet : Ah ! le scélérat , voilà donc l'effet de ses menaces , s'écria l'opératrice en se levant ? Personne ne comprit le sens de ses paroles ; elle accourut à sa maison , les comédiennes voulurent l'accompagner , & le Destin même s'y offrit ; mais elle les pria tous de la laisser aller avec sa servante. L'Etoile , Angélique & le Destin firent divers jugemens sur cette affaire , sans pouvoir pénétrer de quel prétexte le prévôt se seroit servi pour arrêter l'opérateur ; ils sa voient que Ferdinando avoit un fusil parfaitement beau & curieux , dont il n'avoit point voulu se défaire en faveur de la Rappiniere , qui le lui avoit demandé ; & ils ne douterent point que ce refus ne fût le plus grand crime de l'opérateur. Roquebrune entra pendant qu'ils en parloient encore ; & s'étant apperçu du sujet de leur conversation , il leur dit d'un ton fier (si ordinaire aux gens de son pays) : Morbleu ! on ne se moque pas impunément d'un homme de ma sorte. Les co-

médiennes ne comprenant rien à ce discours, le prièrent de leur expliquer ce qu'il vouloit dire par-là. Alors le poëte faisant parade de son crédit, leur laissa entendre qu'il étoit la cause que l'opérateur avoit été arrêté. L'Etoile, qui avoit l'esprit bien fait, ne lui donna pas le tems de continuer; elle lui en fit des reproches fort outrageans, & lui dit même qu'il n'y avoit pas moyen de vivre avec des gens si dangereux, & que si la troupe vouloit la croire, il ne seroit pas long-tems avec eux. Le poëte vouloit s'excuser sur ce qu'il avoit été averti du tour du singe, que l'opérateur & sa femme lui avoient joué; & pourquoi, repartit l'Etoile en colere, êtes-vous assez fou, pour vous imaginer qu'une jolie femme comme Inezilla couchera avec vous? Son emportement, qui l'obligea à tenir ce discours, n'empêcha pas que sa pudeur ne la fît rougir. Angélique & le Destin ne le traitèrent pas mieux que l'Etoile. Le poëte, voyant qu'ils étoient tous contre lui, avoua, pour la premiere fois de sa vie, qu'il avoit tort; & cherchant à se justi-

fier , il leur apprit qu'ayant fait connoissance avec le sieur de la Rappiniere , par le moyen d'un archer , qui étoit de Marmande , il lui avoit plusieurs fois présenté de ses vers , qu'il avoit fort approuvés ; & que s'étant insensiblement attiré ses bonnes graces , la Rappiniere lui avoit fait connoître qu'il étoit véritablement son ami , en se chargeant de le venger de l'opérateur & de sa femme , parce qu'il étoit fort honteux à un homme de son savoir & de sa qualité , de souffrir les insolences de cette canaille , & qu'enfin il l'avoit obligé de lui donner un placet en forme de plainte contre l'opérateur ; mais ne trouvant pas que cela fût assez fort pour perdre Ferdinando , le sieur de la Rappiniere avoit tâché à obliger Rago-tin de l'accuser de magie ; que le petit homme , soit qu'il fût encore prévenu du profond savoir de l'opérateur , ou qu'il craignît les poursuites d'une affaire criminelle , n'avoit pas osé s'y embarquer , & s'étoit retiré pour quelque tems dans sa métairie ; que le prévôt s'étant ensuite

adressé à d'autres gens , sur qui il avoit plus d'autorité, avoit fait un procès-verbal, signé de plusieurs personnes , qui déclaroient qu'ils avoient ouï dire que Ferdinando - Ferdinandi étoit un fameux magicien , & qu'ayant joint toutes ces procédures ensemble , il s'étoit saisi de sa personne. Cependant , puisque vous y prenez tant d'intérêt , continua Roquebrune , je suis persuadé que monsieur de la Rappiniere est trop mon ami pour me refuser sa liberté. Les comédiennes l'assurèrent qu'elles lui en sauroient très-bon gré, s'il pouvoit l'obtenir , & il sortit pour y travailler. Je vas sortir aussi , & demain je recommencerai un autre chapitre.

C H A P I T R E X V.

Qui pourra bien ennuyer quelqu'un.

LE Destin & les comédiennes ne furent point surpris de tout ce que le poëte leur apprit ; ils savoient tous trois par expérience quel homme étoit la Rappiniere ; & comme ils avoient de l'amitié pour Inezilla , ils allèrent la visiter , & la trouverent fort éplorée. Le Destin prenant la parole , l'assura que toute la troupe s'intéressoit beaucoup à l'injustice qu'on faisoit à Ferdinando , & que ces dames avoient même déjà envoyé Roquebrune pour en parler au lieutenant du prévôt , qui étoit de ses amis. Inezilla , après avoir répondu civilement à ces honnêtetés , leur dit : que sa vertu & les résistances qu'elle avoit faites aux poursuites de la Rappiniere , étoient tout le crime de son mari ; elle leur apprit encore qu'il l'avoit souvent menacée de se venger de ses rigueurs , & qu'il lui avoit même envoyé ce jour-là un

de ses archers , pour lui dire qu'il alloit travailler au procès de son mari , & que si elle ne se déterminoit bientôt à satisfaire son amour , il ne seroit plus tems lorsque son mari seroit condamné : mais le perfide , continua-t-elle , n'en sera pas quitte pour cela ; car je suis résolue de m'en aller à la cour pour me jeter aux pieds de la reine-mere , qui ne hait pas les personnes de ma nation , & lui demander justice contre ce méchant homme. Les comédiennes approuverent son généreux dessein ; & la Caverne lui offrit une lettre de recommandation pour une fameuse actrice de l'hôtel de Bourgogne , de qui elle avoit eu l'honneur d'être compagne ; elles en étoient aux offres de service , & aux remercimens , lorsque Roquebrune entra , qui leur apprit que la Rappiniere venoit de recevoir un ordre de l'intendant de la province , de se rendre à Alençon , où un autre prévôt lui remettroit un prisonnier d'état pour le conduire à Paris ; mais qu'il alloit partir dans un moment , & qu'il avoit remis l'affaire de Ferdinando jusqu'à son retour.

Inezilla

Inezilla reçut cette nouvelle avec joie , espérant que son départ faciliteroit la liberté de son mari. Le Destin qui , comme vous avez vu , connoissoit la Rappiniere à fond , sortit pour lui parler en faveur de Ferdinando. Je ne fais pas s'il le menaça d'en écrire à monsieur de la Garouffiere , conseiller de Bretagne , ou s'il lui fit peur en lui apprenant la résolution qu'Inezilla avoit faite de s'aller jeter aux pieds de la reine ; mais enfin , il obtint sa liberté , à condition de payer les frais de la procédure ; car sur cela il fut inexorable.

L'opérateur sortit de prison , & la Rappiniere alla faire son voyage , qui lui fut fatal , comme vous verrez dans les suites de cette véritable histoire. Inezilla fut si sensible aux soins obligeans du Destin , & lui en témoigna tant de reconnoissance , que des médifans ont voulu dire qu'il ne tint qu'à lui d'en prendre ce qu'elle avoit refusé à la Rappiniere ; je ne le saurois pourtant croire d'une personne aussi vertueuse qu'Inezilla. Roquebrune cherchant à se raccommo-der avec les comédiennes

& l'opératrice, leur donna à souper à tous ce soir-là.

Après le repas, qui ne fut pas des meilleurs, l'opérateur & la Rancune descendirent à la cuisine pour fumer; & l'Etoile & Angélique prièrent Inezilla de leur achever son histoire, ce qu'elle fit en ces termes.

C H A P I T R E X V I.

Suite de l'Histoire d'Inezilla.

J'E passai près d'un an dans des inquiétudes plus grandes que je ne saurois vous l'exprimer, l'idée toujours remplie de don Francisco, quoiqu'avec peu d'espérance de le revoir jamais.

La prieure de notre couvent, qui avoit beaucoup de complaisance pour moi, m'exhortoit quelquefois à me disposer à faire mon noviciat. J'avois toujours une excuse prête pour différer encore un mois; & elle ne m'avoit pas si-tôt accordé ce délai, que je songeois comment je pour-

rois en obtenir un autre , après que celui-là seroit expiré. Reposant dans mon esprit que je n'avois ni biens , ni parens , & que peut-être don Francisco ne songeoit plus à moi , je voyois bien que c'étoit une nécessité que je fusse religieuse.

Ces tristes réflexions m'affligeoient , & cependant je ne pouvois me résoudre à prendre l'habit de novice. Don Francisco , comme je l'ai su depuis , n'étoit pas plus tranquille que moi ; il avoit été long-tems sans savoir ce que j'étois devenue ; mais il découvrit enfin que j'étois en religion à Valladolid ; on l'assura même que j'avois déjà pris l'habit , ce qui faillit à le faire mourir de douleur. Son premier mouvement fut de se faire religieux à mon imitation , n'ayant plus aucun attachement pour le monde , puisque j'y avois renoncé.

Cependant , comme il étoit homme de bon sens , il jugea que s'il entroit dans une communauté sans aucun esprit de religion , & par une espece de désespoir , ce sentiment ne lui dureroit pas toujours , & qu'il pourroit s'en repentir dans les suites ; comme cela est arrivé souvent à beaucoup

d'autres ; & particulièrement en Espagne ; il différa à se déterminer ; & s'étant excusé , sur d'autres prétextes , de suivre don Antonio de Velasco à la cour , il eut quelque consolation lorsqu'il s'imagina qu'il pourroit passer sa vie dans la même ville où j'étois ; il vint demeurer à Valladolid , sans qu'il trouvât jamais , pendant plus de six mois , occasion de me donner de ses nouvelles , ni d'en apprendre des miennes. Il ne savoit encore quel parti il prendroit : dans cette incertitude , il s'appliquoit toujours aux lettres avec beaucoup de succès ; il avoit un talent admirable pour prêcher ; & quoiqu'il n'eût d'autre ordre que la tonsure , qui n'engage à rien , il ne laissoit pas de prêcher quelquefois à la priere de ses amis.

Je ne fais pas s'il affecta de lier commerce avec le directeur de notre couvent , ou si le hasard seul y contribua ; mais ce directeur l'ayant entendu prêcher , en parla plusieurs fois à notre prieur avec éloge , & lui fit souhaiter de l'entendre ; elle le fit instamment prier de venir prêcher à notre couvent ; il y consentit sans

peine , sachant bien que j'y étois : il parla fort avantageusement de l'excellence de la vie religieuse , & du bonheur des personnes qui y sont appellées par une véritable vocation ; mais il blâma beaucoup l'injustice des peres qui forcent leurs enfans à l'embrasser , sans se mettre en peine s'ils n'ont point des inclinations opposées , & il fit un discours fort docte , par lequel il prouva que le scandale & le relâchement qu'on avoit vus quelquefois dans les religions , n'étoient venus que par des personnes qui avoient été sacrifiées à l'avarice de leurs parens , exhortant les religieuses d'examiner de près les vocations de celles qu'elles recevroient dans leur communauté. On ne voyoit point le visage du prédicateur , parce que la prieure & les religieuses anciennes étoient à la grille. Le ton de sa voix ne m'étoit pas entièrement inconnu ; mais il ne me vint jamais dans la pensée que ce fût don Francisco ; cependant il me sembloit que je n'avois jamais oui si bien prêcher ; toutes nos religieuses en furent fort satisfaites. Je témoignai beaucoup de curiosité d'entretenir ce grand

homme , & la prieure , jugeant bien que je profiterois beaucoup de ses doctes raisonnemens , me promit de me donner cette consolation ; elle le fit prier d'aller à sa grille , & l'ayant entretenu sur toutes les choses qu'elle desiroit qu'il m'insinuât , elle m'envoya querir dans le parloir & se retira après m'avoir exhortée à ouvrir mon cœur à ce grand personnage , sans aucune réserve ; jamais elle n'a été mieux obéie. La grande curiosité que j'avois de le voir , m'obligea à jeter les yeux sur lui : mais comment pourrai-je vous exprimer tous les mouvemens que je ressentis lorsque je vis don Francisco ? quelle surprise ! quelle joie ! quelle crainte ! & combien de pensées confuses me passerent dans l'esprit ! Don Francisco , qui jugeoit bien que j'étois cette obstinée dont on lui avoit parlé , se flatta qu'il avoit quelque part à la répugnance que je témoignois à être religieuse. Nous fûmes long-tems sans parler , & nos yeux ne laissoient pas d'expliquer nos sentimens réciproques : enfin nous nous rendîmes compte du chagrin où nous avons été l'un & l'autre ,

depuis que nous étions séparés; il m'apprit qu'il avoit été sur le point de se retirer du monde, parce qu'il m'avoit crue religieuse; & je l'assurai que je n'avois pu me résoudre à y renoncer, parce que je savois qu'il y étoit. Enfin après plusieurs discours qui m'attendrirent plus d'une fois, nous convînmes qu'il disposeroit toutes choses pour m'enlever; qu'il m'épouferoit ensuite aussi-tôt qu'il pourroit le faire commodément, & que nous passerions notre vie ensemble. J'étois si occupée de mon amour, que je n'eus jamais la moindre inquiétude de ma fortune, persuadée, comme le sont tous les amans, qu'on ne manque jamais de rien, quand on est avec la personne qu'on aime. La prieure étant revenue dans le parloir, don Francisco se retira après l'avoir assurée qu'il étoit fort content de ma docilité, & qu'il en espéroit un bon succès. Je le lui confirmai encore lorsque nous fûmes seuls, l'assurant que j'étois persuadée des raisons de ce grand homme, & que j'étois résolue de m'abandonner entièrement à ses conseils. La bonne prieure, ravie de joie, m'embrassa,

& me dit : Inezilla , mon enfant , vous ne pouvez jamais manquer en vous laissant conduire par un homme si éclairé. Comme toute la communauté s'intéressoit beaucoup à ma personne , à cause du bien que mon pere leur avoit laissé , il fut délibéré le lendemain en plein chapitre , qu'on feroit un présent à don Francisco , de plusieurs curiosités & confitures , qui se font dans les couvens (du moins en Espagne). Peu de tems après , il revint me voir pour m'apprendre que tout étoit prêt , & qu'il m'enleveroit quand je voudrois ; l'exécution nous donna quelque inquiétude , parce qu'il étoit assez difficile de trouver un prétexte pour sortir seulement jusqu'à la porte. Enfin je me souvins que nos religieuses vivoient dans une si grande régularité , qu'elles ne souffroient pas qu'un homme entrât dans leur couvent ; l'infirmerie en étoit même détachée , afin que les médecins visitassent les malades sans entrer dans le couvent ; & lorsqu'une religieuse ou une pensionnaire avoit besoin d'un habit , elle alloit au parloir pour s'en faire prendre la mesure. J'avertis donc mon amant de se

trouver le lendemain avec un carrosse , & en habit cavalier à notre porte , parce que je prévoyois qu'il me seroit aisé d'en sortir , en feignant que j'avois donné rendez-vous à un tailleur , pour me prendre la mesure d'un habit de novice. Cet artifice eut tout le succès que nous pouvions souhaiter ; je partis le jour suivant , j'entrai dans le carrosse qui m'attendoit à la porte , & nous étions déjà retirés chez un ami de don Francisco , dans le tems qu'on me croyoit encore au parloir , donnant les ordres pour mon habit. Le cavalier qui nous avoit donné retraite, alla s'informer de ce qu'on disoit de moi. Il nous apprit que toute la justice de Valladolid étoit en campagne , & qu'on avoit envoyé des gens sur les routes de Madrid & de Salamanque , pour tâcher à me joindre. Cependant un aumônier de notre protecteur nous épousa ; nous étions résolus à demeurer quelque tems retirés , & à consulter ensuite les plus habiles jurisconsultes du pays , pour demander le bien de mon pere aux religieuses ; mais nous fûmes contraints d'abandonner tout , trop heureux encore de pouvoir

mettre nos personnes en sûreté. Huit jours après notre mariage , nous fûmes avertis qu'on avoit découvert que don Francisco m'avoit enlevée ; que les religieuses en faisoient grand bruit , criant au sacrilège , & publiant que don Francisco s'étoit servi de plusieurs voies saintes pour commettre une action profane & criminelle ; que l'inquisition avoit pris connoissance de notre affaire , & qu'on faisoit une recherche exacte pour découvrir où nous étions. Celui qui nous avoit donné retraite , effrayé du nom de l'inquisition , craignoit déjà de se perdre en voulant nous sauver. Enfin don Francisco , à qui l'esprit ne manquoit jamais au besoin , s'avisa de faire apporter bien secrètement deux habits de religieux , avec deux fausses barbes fort vénérables ; & à la faveur de ces habits & de ces barbes , nous sortîmes de Valladolid ; & après avoir marché à pied près d'une lieue , nous trouvâmes une litiere que notre protecteur avoit envoyée pour nous conduire en Aragon. Quoique ce royaume ait de grands privilèges , dont ces peuples sont fort jaloux , on nous aver-

it que puisque notre affaire étoit une ma-
 tiere d'inquisition , nous n'étions point en
 sûreté , ce qui nous obligea à nous rendre
 Barcelonne , & à profiter de l'occasion
 d'une galere de Gênes , qui parloit pour
 passer en Italie. Je ne vous parlerai point
 des risques que nous courûmes sur mer ; je
 fus si rebutée de ce premier voyage , que
 je fis résolution de ne voyager jamais que
 par terre. Nous séjournâmes quelque tems
 à Gênes , où mon mari reçut des lettres de
 recommandation pour le comte de Lemos ,
 qui étoit alors ambassadeur à Rome , ce
 qui nous obligea à nous rendre dans cette
 capitale du monde. Le comte de Lemos ,
 qui avoit ouï déjà parler de mon mari , le
 reçut obligamment , & lui donna une
 pension pour subsister , en attendant qu'il
 eût une place vacante dans sa maison. Six
 mois après , il renvoya un de ses secré-
 taires à Madrid , & donna son emploi à
 don Francisco. Nous passâmes assez tran-
 quillement les trois premières années de
 notre séjour en Italie , & je puis vous assu-
 rer que l'habitude & la liberté du mariage
 ne diminuèrent point la passion que nous

avions l'un pour l'autre. Enfin, l'ambassadeur fut nommé vice-roi de Naples, ce qui nous donna beaucoup de joie, à cause des grands avantages que mon mari en attendoit; mais ce qui devoit faire notre bonheur, causa notre perte. Le comte de Lemos, qui étoit fort galant, me donna sa litiere pour faire le voyage; il aimoit à dire des équivoques en notre langue; & mon humeur enjouée lui donnoit occasion de s'adresser toujours à moi, pour me dire quelque plaisanterie. Ces distinctions firent de la peine à la comtesse, qui étoit avec son mari; elle s'avisa même de donner des avis à don Francisco, qui ne laifserent pas de le chagriner, sans qu'il eût néanmoins la force de m'en parler jamais. A Naples, le comte me traita encore mieux qu'il n'avoit fait à Rome, & me fit donner un logement dans le palais, qui n'avoit jamais été occupé par des domestiques, ce qui acheva d'irriter la comtesse. Le vice-roi, ayant été obligé d'envoyer un homme en Calabre, pour y régler des affaires importantes, jeta les yeux sur son mari, & le fit partir avec beaucoup de diligence.

ligence. Cet emploi qui lui étoit fort utile, l'attachoit agréablement, lorsqu'il reçut une lettre de la jalouse comtesse, qui lui donnoit de nouveaux avis plus positifs que les premiers. Mon mari qui m'aimoit avec passion, en fut si pénétré de douleur, qu'il abandonna sa commission, & revint secrètement à Naples, croyant peut-être me surprendre avec mon amant prétendu. Je ne savois rien de ses inquiétudes, & j'étois couchée avec une fille qui me servoit, lorsque j'entendis frapper à la porte de ma chambre, à deux heures du matin. Dom Francisco avoit une clef qui ouvroit toutes les portes de mon appartement; & comme je craignois que quelque autre n'en pût avoir comme lui, je fermois d'ordinaire ma porte en dedans quand j'étois seule: la résistance qu'il trouva à la porte, augmenta ses soupçons; il se fit connoître, & je réveillai celle qui étoit couchée avec moi, pour lui aller ouvrir la porte: elle se leva, & ayant vu au travers de la serrure, que dom Francisco avoit une bougie allumée, elle ouvrit la porte, & ne voulant point être vue en cet état par un homme, elle

se retira avec précipitation dans une autre chambre qui étoit à côté de la mienne , qu'elle ferma aussi de son côté. Dom Francisco , qui avoit l'idée remplie de mon infidélité , crut que c'étoit le comte qui se retiroit : un reste de respect qu'il avoit encore pour son maître , l'empêcha de le suivre : il s'approcha de mon lit , ayant toujours les yeux sur la place qu'il voyoit vide à côté de moi ; le désespoir que je remarquai sur son visage , augmenta le trouble où j'étois de le voir revenir à une pareille heure : je le baisai , je l'embrassai , je lui fis cent demandes différentes , sans qu'il me répondît que par des soupirs ; il continuoit toujours à soupirer , donnant une autre explication à mes empressements : je le conjurai de m'apprendre le sujet de ses inquiétudes ; mais au lieu de répondre à mes innocentes caresses : De grace , ne m'insultez pas davantage , me dit-il , & du moins laissez-moi mourir en repos , ce fera toute la vengeance que je prendrai de votre infidélité , & je croirai vous punir assez , en vous privant d'un mari qui vous a tendrement aimée dans le tems que vous

en étiez si indigne. Je vous avoue que ces paroles me percerent le cœur , & j'en fus d'autant plus vivement touchée , que ma conscience ne me reprochoit rien ; je me mis en colere à mon tour ; je lui reprochai son injustice , & voyant qu'il n'écouloit ni mes plaintes ni mes reproches , je m'abandonnai aux larmes. Alors , craignant peut-être d'être attendri par mes pleurs , il se retira dans son cabinet ; je le suivis , je le suppliai pour l'amour de lui-même , de se mettre l'esprit en repos , & de me dire tout ce qui lui faisoit peine , l'assurant qu'il seroit satisfait de mes raisons ; il fut inexorable , & ne me répondit jamais une parole : mes plaintes & mes cris attirerent deux femmes qui me servoient , elles me remirent dans mon lit presque malgré moi , cependant il étoit jour. Don Francisco se jeta sur un lit de repos qui étoit dans son cabinet. Une de mes femmes , le voyant pâle & défait , appella en diligence un médecin du palais , qui lui trouva une fièvre fort violente ; il le fit saigner , & lui donna quelque autre remede ; mais , malgré tous ses soins , il lui prit un tran-

port au cerveau, & il mourut en trois jours. J'étois dans un si grand désespoir du peu de cas qu'il avoit fait de mes raisons, qu'à peine étois-je assurée de sa maladie, lorsque j'appris sa mort. Ce triste souvenir arracha des larmes à la pauvre Inezilla, qui l'empêchèrent de continuer.

L'Etoile & Angélique la prièrent de passer ces cruelles circonstances qui l'affligeoient, & de leur apprendre comment elle s'étoit mariée au sieur Ferdinando. Inezilla s'étant un peu remise, reprit ainsi son histoire.

Je passerai donc, puisque vous le voulez, mille circonstances désagréables, & tous les bruits ridicules que la comtesse eut soin de répandre sur la mort de mon mari. Le comte de Lemos me continua la pension qu'il lui donnoit, & me fit payer de tout ce qui lui étoit dû. On ne fut pas long-tems sans me proposer des mariages; mais j'étois si rebutée des hommes, & surtout de ceux de ma nation, que je fis résolution de ne me remarier jamais. Le comte fut rappelé en Espagne, & je demurai à Naples. Il y avoit près de six ans

que j'étois veuve , lorsque le comte Dogmate y arriva en qualité de vice-roi. Ferdinando , qui étoit François , & non pas Vénitien , comme vous l'avez cru , & qui s'appelloit en ce tems-là la Ferriere , étoit à la suite de ce vice-roi. Les comédiennes s'étant regardées , en sourirent : ne soyez point surprises de ce changement de nom & de pays , continua Inezilla , Ferdinando n'a pas eu trop de tort d'en user ainsi ; il faut imposer aux peuples , qui ont toujours plus de foi pour ce qui leur est inconnu & nouveau , que pour ce qui leur est ordinaire. Il étoit dans une si grande réputation à la cour du vice - roi , qu'on étoit persuadé qu'il avoit des recettes infaillibles pour toutes sortes de maux ; j'avois déjà fait des habitudes avec les dames de la suite de la comtesse ; & je puis dire qu'on trouvoit à dire aussi-tôt que je passois un jour sans aller au palais , lorsque je fus affligée d'un mal de dents , qui me causa des douleurs fort cruelles. Les dames du palais en étant averties , m'envoyèrent Ferdinando , qui me donna d'une eau qui me fit cesser la douleur en moins d'un

quarr-d'heure ; le prompt effet de ce remede me donna beaucoup d'estime pour lui ; j'en remerciai celles qui me l'avoient envoyé , & j'eus un soin extrême de publier la vertu de ce secret : il m'en témoigna de la reconnoissance ; & quelque aversion que j'eusse pour les hommes , je ne fus pas fâchée d'avoir de l'obligation à celui-là , m'imaginant bien qu'il n'avoit pas les mêmes défauts de ceux de ma nation. Enfin , je le trouvai à mon gré ; je ne lui déplut point , & nous nous mariâmes avec l'agrément du vice-roi , qui étoit ravi d'attacher un si grand homme à son service. Mais le comte Dognate étant mort un an après , je suivis mon mari à Venise , où il eut quelques petites affaires , qui nous obligerent à passer en France ; & je serois satisfaite d'un voyage qui m'a donné occasion de faire connoissance avec vous , si pour mon repos , le scélérat de la Rappiniere eût été pendu il y a un an.

CHAPITRE XVII.

Qui traite de la passion de la Guiardiere pour l'Etoile.

LE lendemain , les comédiens s'assemblerent pour délibérer sur une lettre que monsieur de la Garouffiere , conseiller de Bretagne , avoit écrite au Destin , par laquelle il lui donnoit avis que la noblesse de Bretagne s'assembleroit bientôt à Vitré , pour y tenir les états , & que si la troupe vouloit y aller , il leur donneroit de bonnes recommandations auprès du sénéchal , qui étoit son parent. Les sentimens furent partagés : la Rancune & l'Olive vouloient absolument qu'on y allât , le Destin étoit soumis aux volontés des dames ; & la Caverne , qui avoit déjà voyagé en Bretagne , & qui apparemment s'y étoit embourbée plus d'une fois , craignoit si fort les mauvais chemins de ce pays-là , qu'elle n'étoit point d'avis qu'on y allât. Léandre n'osoit pas dire le sien devant tout le monde ; mais ayant appelé le Destin en particulier,

il lui déclara qu'il seroit obligé de quitter la troupe , si elle alloit en Bretagne , de peur qu'il n'y fût connu de quelqu'un de ses parens. Le Destin trouva ses raisons bonnes , & l'assura qu'il empêcheroit bien qu'on y allât. La Rancune s'opiniâtra à son sentiment , bien moins pour le faire valoir , que par le plaisir qu'il trouvoit à contredire tout le monde. Enfin , après plusieurs contestations , ils se séparèrent sans rien décider , comme il arrive presque toujours dans de pareilles assemblées : cela donna occasion au bruit qui fut répandu , que la troupe alloit partir du Mans.

Les comédiens représenterent en ce tems là Bérénice. L'Etoile , qui représentoit cette princesse , s'en acquitta si dignement , que la Guiardiere en perdit le peu de raison qu'il avoit naturellement : ce n'est pas qu'il ne l'aimât déjà beaucoup ; mais on avoit résolu dans sa famille d'acheter , du mariage de sa femme , un moulin qui étoit fort à sa bienséance , & cette raison avoit long-tems contre - balancé son amour. Cependant , depuis la représentation de Bérénice , il n'eut plus la liberté de

raison, & c'est ce qui a fait juger qu'il étoit fort amoureux ; enfin il se détermina à l'épouser , & il alla chez sa maîtresse pour lui apprendre cette bonne nouvelle , ne doutant pas qu'une comédienne de campagne ne fût ravie de trouver un gentilhomme de deux ou trois mille livres de rente qui voulût l'épouser ; mais sa présence le déconcerta , & comme il étoit fort amoureux , il oublia le compliment qu'il avoit résolu de lui faire ; & ne sachant par où débiter , il la pria d'ôter son gant , après l'avoir assurée que s'il voyoit sa main , il lui apprendroit des choses merveilleuses. L'Etoile , qui n'ajoutoit pas beaucoup de foi à ces paroles , & qui savoit que tous les provinciaux sont de grands patineurs , lui refusa cette complaisance , ce qui n'empêcha pas la Guiardiere de lui dire , en regardant avec attention tous les traits de son visage , qu'elle ne joueroit pas long-tems la comédie , & qu'elle se verroit bientôt dans un état qui surpasseroit ses espérances. Quelque mauvaise opinion qu'elle eût de ce physionomiste , soit qu'on aime à entendre ce qu'on desire , ou qu'elle eût des secrets pres-

sentimens qu'elle changeroit quelque jour de condition , elle écouta avec plaisir des discours qui flattoient ses espérances. La Caverne étant entrée dans ce tems-là , la Guiardiere sortit , & alla chercher le Destin , pour l'informer de la résolution où il étoit d'épouser sa sœur ; il l'appella en particulier , & après un long préambule , il lui dit , que nonobstant l'inégalité de leur condition , il étoit si charmé de la beauté & de l'esprit de sa sœur , qu'il étoit résolu de l'épouser. Le Destin , surpris de ce discours , lui répondit qu'il lui étoit fort obligé de l'honneur qu'il vouloit bien faire à sa famille , mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme de sa qualité fit une alliance aussi inégale. Le noble se servit de toute son éloquence pour persuader au comédien qu'il agissoit de bonne foi ; il fit semblant de ne le pas croire , & après l'avoir assuré qu'il étoit son serviteur , il lui déclara qu'il ne consentiroit jamais à ce mariage , parce qu'on ne manqueroit pas de dire dans le monde , que les comédiens l'avoient suborné , & que ses parens pourroient même , sur ce prétexte , faire

casser son mariage. La Guiardiere lui fit des sermens horribles qu'il étoit majeur, & qu'il se moquoit de ses parens, offrant même de lui apporter un extrait de son baptistaire, certifié de son curé. Le Destin fut inexorable, & le quitta, l'assurant qu'il lui feroit trop d'honneur. Un moment après le Destin en rendit compte à l'Etoile, qui lui apprit aussi la conversation qu'elle avoit eue avec la Guiardiere; ce qui leur donna occasion de se dire mille choses tendres, & de renouveler les assurances réciproques qu'ils s'étoient déjà données, de vivre l'un pour l'autre, sans s'abandonner jamais.

CHAPITRE XVIII.

Retour de Ragotin au Mans.

LA Guiardiere ayant fait part à ses amis du dessein qu'il avoit d'épouser mademoiselle de l'Etoile, le public en fut bientôt informé, & tout le monde en témoigna de la joie, par l'amitié qu'on avoit pour la comédienne. Toutes les personnes considé-

rables du Mans lui en firent compliment , & blâmerent l'opiniâtreté du Destin , qui vouloit s'opposer à un mariage si avantageux à sa sœur. L'Etoile répondit à ceux qui lui en parloient, que pour être heureux dans le mariage , il falloit qu'il y eût de l'égalité dans les personnes mariées , & qu'étant persuadée de cela , elle ne hasarderait point son repos , pour se donner un établissement fort au-dessus de sa condition. La Guiardiere l'assuroit par des sermens horribles (que les nobles de campagne savent mieux faire que le reste des hommes) qu'il ne se souviendrait jamais ni de sa naissance , ni de sa profession , & qu'il l'aimerait passionnément toute sa vie ; il sembloit que toute la ville prît intérêt à cette affaire. Les dames même s'en mêlèrent , & il y en eut d'assez officieuses pour promettre à la Guiardiere d'y faire consentir l'Etoile.

Enfin , ce mariage étoit si généralement souhaité au Mans , par les personnes de l'un & de l'autre sexe , qu'on croit encore aujourd'hui que si la Guiardiere eût su profiter de cette favorable disposition , les
magistrats

magistrats lui auroient donné main forte pour épouser sa maîtresse, malgré le Destin & malgré elle-même. La comédienne & son frere commençoient à être fort embarrassés de l'infructueuse & fatigante affection des Manceaux, aussi-bien que des importunités du noble passionné, lorsque Ragotin, qui étoit allé à sa métairie, (peut-être en attendant que les sourcils & la barbe lui fussent revenus), ayant oui parler de ce prétendu mariage, il s'en retourna au Mans, & fut fort alarmé de cette nouvelle. Le petit homme, sentant réveiller son amour, par la crainte de voir sa maîtresse entre les bras d'un autre, se rendit promptement chez l'Etoile, où il trouva le Destin; & après leur avoir exagéré combien il étoit de leurs amis, il leur parla de la Guiardiere comme d'un rival qu'il haïssoit beaucoup, & qu'il estimoit peu; il leur apprit ensuite qu'il étoit un emporté, & que ses affaires étoient fort ruinées. L'Etoile le remercia de ses avis, d'un air fort gracieux; & le Destin, qui étoit bien aise de se servir de ce prétexte, pour se délivrer des Manceaux, qui l'ex-

hortoient incessamment à finir ce mariage; anima le petit homme, & lui donna de grandes espérances, l'assurant que sa sœur faisoit une grande différence de sa personne à celle de la Guiardiere; mais que les grands biens & la qualité de ce gentilhomme avoient ébloui tout le monde. Ragotin jura que la Guiardiere n'étoit qu'un'gueux, qui renonceroit sans doute à la qualité de gentilhomme, si on faisoit quelque jour une recherche exacte de toute la noblesse; & pour faire voir au Destin qu'il disoit vrai, il alla feuilleter les registres de tous les notaires du Mans; je crois même qu'il envoya quelqu'un dans le Perche, pour être plus particulièrement informé des affaires de son rival. Deux jours après, il rapporta trois ou quatre feuilles d'écritures, certifiées par plusieurs notaires du pays, par lesquelles il fit voir que la Guiardiere devoit considérablement; que les légitimes de ses sœurs n'étoient pas encore payées, & que l'abbé de la Trappe avoit de grandes prétentions sur son bien, qu'il assuroit avoir été abusivement aliéné de son abbaye. La Guiardiere étant in-

formé des mauvais offices que lui rendoit Ragotin, le menaça de lui donner des coups de bâton. Le petit homme en prit des témoins, & trouva moyen de faire décréter contre lui ; & comme il étoit fort offensé de ses outrageantes menaces, il mit tant de gens à ses trouffes pour l'arrêter, que la Guiardiere fut contraint de s'absenter pour quelque tems ; ce ne fut pas sans menacer le ciel & la terre ; car Ragotin lui paroissoit déjà une trop petite victime pour apaiser sa fureur. Ragotin étant demeuré maître du champ de bataille, jugea par les bons traitemens qu'il reçut de l'Étoile & de son frere, qu'il étoit parfaitement bien avec eux, & s'imagina qu'ils avoient quelque dessein sur sa petite personne ; il se rendit fort assidu chez l'Étoile, & après lui avoir offert plusieurs fois inutilement de lui donner à souper, elle lui permit, à la priere du Destin, de faire porter deux plats dans sa chambre ; Inezilla & Angélique en furent priées. Après le souper, le petit homme, qui savoit qu'elles étoient fort curieuses d'entendre le récit de quelque jolie nouvelle, les assura qu'un mar-

chand de Saint-Malo , qui , en revenant de Rouen , avoit couché une nuit dans la métairie , lui avoit appris une historiette , qu'elles auroient du plaisir à écouter. Les comédiennes & Inezilla l'assurèrent qu'elles lui donneroient toute l'attention qu'il pouvoit souhaiter. Il cracha , il toussa à diverses reprises , & les ayant instamment priées de le bien écouter , il commença en ces termes.

C H A P I T R E X I X .

La fidelle Bretonne.

N O U V E L L E .

LES habitans de Saint-Malo ont toujours eu un génie particulier pour le commerce; ils s'y attachent avec application , & réussissent d'ordinaire avec beaucoup de succès. Les hommes y vivent dans une grande union ; les femmes y sont civiles , & ont de l'esprit ; & l'on peut dire à leur louange , qu'il n'y a point de port de mer en Europe , où les étrangers soient mieux

reçus qu'à Saint-Malo. Un marchand de cette ville , ayant voulu entrer dans les grandes affaires , se fit banquier , & laissa la conduite de son magasin à sa femme. Un de ses correspondans lui fit banqueroute ; & comme un malheur n'arrive jamais seul , un navire qui revenoit des Indes , chargé de barres d'argent , & dont la meilleure partie lui appartenoit , fut arrêté & confisqué à Cadix par les Espagnols , je ne fais sur quel prétexte. Ces grandes pertes étonnerent notre marchand , mais il acheva de perdre l'espérance de se rétablir , lorsqu'ayant examiné les affaires de son magasin , il trouva qu'elles n'alloient pas mieux que les autres , parce que sa femme , qui en avoit la direction , aimoit beaucoup la dépense , & n'avoit pas la force de se défendre de faire crédit. Ses créanciers avertis du désordre de ses affaires , voulurent être payés. Le marchand , qui étoit galant homme , & d'une famille fort honorable , se piqua d'honneur , & vendit tout ce qu'il avoit de plus précieux pour s'acquitter ; enfin il se trouva en peu de tems sans biens & sans crédit. Sa femme ne pouvant plus

soutenir la grande dépense qu'elle avoit accoutumé de faire, en fut si vivement touchée, qu'elle en mourut de regret, & lui laissa un petit garçon qui étoit tout le fruit de leur mariage. Le marchand, qui avoit de l'esprit, ne s'abandonna point à un désespoir inutile, & résolut de s'en aller aux Indes, où il espéra qu'il pourroit aisément passer pour Espagnol, parce qu'il avoit été élevé en Espagne, & qu'il en parloit la langue, comme ceux qui étoient nés dans le pays : ayant pris cette résolution, il pria un de ses freres, qui étoit un des plus riches marchands de Saint-Malo, d'avoir soin de l'éducation de son fils, qui avoit environ sept ou huit ans. Le frere s'en chargea avec plaisir, & lui promit de le traiter comme ses propres enfans. Faustin (c'est le nom du fils) fut élevé avec une de ses cousines, qui étoit fille unique, & à peu près de son âge; son oncle lui trouvant de l'esprit & de la docilité, en eut beaucoup de soin; il lui recommanda seulement d'avoir un peu de complaisance pour sa cousine. Faustin ne se fit aucune violence en lui obéissant; il

Y étoit déjà disposé par sa propre inclination , & Agathe (c'est le nom de la cousine) étoit d'un si bon naturel , & d'une humeur si douce , qu'elle se faisoit aimer de tous ceux qui la connoissoient ; & soit qu'elle se laissât gagner par les complaisances de son petit cousin , ou qu'elle eût naturellement de l'amitié pour lui , elle ne s'ennuyoit jamais lorsque Faustin étoit avec elle , & ses parens qui l'aimoient tendrement , prenoient soin qu'il y fût toujours. Aussi-tôt qu'on la contrarioit en quelque petite chose , toute sa ressource étoit de s'en plaindre à son cousin , & lui seul pouvoit lui faire entendre raison : leur amitié augmenta avec leur âge.

Aussi-tôt que Faustin commença à entendre un peu les affaires ; son oncle l'employa à des commissions qui l'obligeoient à sortir quelquefois de la ville , & Agathe étoit dans des inquiétudes extrêmes : si elle passoit un jour entier sans le voir , son retour lui donnoit de la joie & de l'é-motion ; ils se rendoient un compte réciproque de tout ce qu'ils avoient fait ou vu depuis leur séparation , & ne se privoient

d'aucun de ces plaisirs innocens, que le sang & l'amitié autorisent ; cependant ils s'aimoient déjà avec passion , quoiqu'ils ne connussent point l'amour , attribuant à l'amitié les secrets mouvemens qu'ils sentoient l'un pour l'autre. Faustin , qui entendoit parler dans la ville des grands biens de son oncle , & des projets que le public faisoit déjà de marier sa cousine , revenoit quelquefois fort rêveur auprès d'elle. Agathe qui vouloit savoir toutes ses pensées , le voyant un jour plus chagrin qu'à l'ordinaire , le pria de lui apprendre le sujet de sa mélancolie ; Faustin qui ne lui refusoit rien , lui avoua naïvement qu'elle étoit la cause de ses inquiétudes , puisqu'il prévoyoit bien que sa bonne fortune , & les grands biens de son oncle alloient lui procurer bientôt un époux d'un rang au-dessus de sa condition , qui sans doute lui feroit oublier le malheureux Faustin. Agathe , qui n'avoit jamais rien trouvé d'aimable que son cousin , & qui n'avoit pas prévu qu'ils pourroient être séparés quelque jour , ne put soutenir cette conversation sans verser des larmes ;

elle lui fit des reproches de l'avoir crue capable d'une pareille dureté, & ils se donnerent des assurances réciproques d'une amitié inviolable, sans s'appercevoir qu'ils se promettoient que leur passion durerait toute leur vie.

Un gentilhomme de Bretagne, qui avoit un fils conseiller au Parlement de Rennes, ébloui des richesses du pere d'Agathe, avoit déjà jetté les yeux sur elle pour la marier à son fils. Le conseiller fit par ordre de son pere, un voyage à Saint-Malo, & ayant vu Agathe, il demeura aussi satisfait de sa beauté, que ses parens l'étoient déjà de ses grands biens, & pressa son pere de finir bientôt ce mariage. Le gentilhomme en parla au pere d'Agathe, qui se trouva fort honoré de cette recherche, & y répondit avec beaucoup de civilité. Le conseiller en étant averti par son pere, en conçut de nouvelles espérances, & ne douta point que son affaire ne réussît. Faustin, alarmé des bruits qui couroient déjà de ce mariage, en informa sa cousine, & c'est dans cette occasion que leur amour, qui s'étoit toujours déguisé sous le nom

d'amitié, se déclara ; ils se dirent tout ce qu'une passion violente & sincere peut inspirer de plus tendre ; & Agathe qui n'étoit point touchée comme son pere , des dignités & des biens du conseiller , assura son cousin qu'elle ne consentiroit jamais à ce mariage , faisant fort peu de cas d'un rang qu'il lui falloit acheter par le repos de toute sa vie. Son pere , qui étoit fort satisfait de Faustin , lui faisoit part de toutes les affaires ; il l'appella un jour en particulier , & après un long préambule où il lui exagéra les soins qu'il avoit pris de son éducation , & les autres obligations qu'il lui avoit , il lui dit qu'il vouloit lui donner une marque sensible de sa confiance & de son estime , en lui apprenant une chose , qui sans doute le réjouiroit beaucoup , puisqu'il s'agissoit du bonheur de sa cousine , qui alloit être mariée à un homme fort riche , & d'une grande considération dans la province ; qu'il avoit même engagé déjà sa parole , & qu'il espéroit d'en passer le contrat le lendemain. Faustin cachant les secrets mouvemens de son cœur , représenta à son oncle , qu'il devoit

du moins en parler à Agathe ; car enfin , quoiqu'elle fût fort soumise aux volontés de ses parens , il se rencontre quelquefois des antipathies dans l'humeur des personnes qu'on veut unir , qui ne laissent pas de les rendre malheureuses toute leur vie. Le marchand approuva l'avis de son neveu , & se détermina d'en parler le même jour à sa fille ; il lui dit que l'ayant toujours aimée avec tendresse , il avoit souhaité de lui procurer un établissement considérable , & qu'il avoit été assez heureux pour trouver un homme d'un grand mérite , & d'une condition fort au dessus de la sienne , qui lui avoit fait l'honneur de la lui demander en mariage. Agathe l'ayant écouté avec attention , lui répondit les larmes aux yeux , qu'elle le supplioit de ne la marier pas si-tôt , & de la laisser encore quelque tems auprès de lui & auprès de sa mere , parce qu'elle sentoit bien qu'il lui seroit impossible de se résoudre à quitter des parens , à qui elle avoit de si grandes obligations , pour suivre un mari qui la conduiroit dans une autre ville , & qui peut-être ne lui laisseroit pas la liberté de

les voir aussi souvent qu'elle le voudroit. Son amour lui donnoit tant d'éloquence, qu'elle persuada son pere, qui attribuant cette répugnance à l'amitié & au grand attachement qu'elle avoit pour lui, n'eut plus la force de lui en parler davantage. Il en fit part à sa femme, & admirant l'un & l'autre le bon naturel de leur fille, ils en verserent des larmes de joie. Agathe se fut bon gré de sa résistance; elle en rendit compte à son cousin, qui la remercia en des termes qui marquoient & son amour & sa reconnoissance; elle y répondit avec beaucoup de tendresse, & ils se promirent de nouveau de s'aimer toute leur vie. Cependant le conseiller étoit dans des impatiences extrêmes de voir la fin d'un mariage qu'il souhaitoit avec passion; il se plaignit à son pere de ce retardement, & lui ayant représenté le tort que cela lui feroit dans le monde, lorsqu'on sauroit qu'un marchand avoit fait difficulté de lui donner sa fille; son pere, persuadé de ses raisons, alla voir les parens d'Agathe, & les pressa avec tant d'instances, qu'enfin ils lui promirent de conclure

clure ce mariage le lendemain : le marchand qui craignoit d'être encore attendri par les discours & par les larmes de sa fille, s'avisa d'appeller son neveu. Faustin , lui dit-il , je suis résolu de ne différer pas davantage à marier Agathe ; je viens même d'en donner ma parole au pere de celui que je lui ai destiné pour époux , & il ne s'agit plus que de l'obliger à m'obéir de bonne grace ; je ne veux pas lui en parler moi - même , de peur de me mettre en colere , si elle résistoit à mes volontés : vous avez de l'esprit , & je ne doute pas que vous ne compreniez fort bien les grands avantages de cette affaire ; je l'ai examinée avec beaucoup de soin , & j'ai trouvé que c'étoit le plus grand bonheur qui pouvoit arriver à votre cousine ; il faut que vous lui en parliez , & que vous lui fassiez bien entendre tout ce que je viens de vous dire ; je suis assuré que si vous vous servez de toute votre adresse , vous n'aurez point de peine à lui persuader tout ce que je viens de vous dire ; je veux même avoir le plaisir d'écouter votre conversation. Il ne donna pas le tems à Faustin de répondre ,

ni de délibérer ; car il fit appeller sa fille , & se cacha derriere une tapisserie , d'où il pouvoit voir leurs actions , & entendre leurs discours. Jamais homme ne s'est trouvé plus embarrassé que le malheureux Faustin le fut en cette occasion. Cependant il fallut se résoudre à satisfaire son oncle , de peur qu'il ne s'apperçût de son amour , & qu'il ne l'éloignât de sa cousine pour toute sa vie. Voici à-peu-près les discours qu'il lui tint , qui étoient bien éloignés de ses véritables sentimens.

« Vous savez , ma chere cousine , la sou-
 » mission aveugle que les enfans bien nés
 » doivent avoir aux volontés de leurs peres ;
 » le vôtre vous a toujours aimée avec tant
 » de tendresse , qu'il semble que vous lui
 » ayiez des obligations particulieres , &
 » vous seriez moins pardonnable qu'une
 » autre , si vous vous opposiez aux choses
 » qu'il desire de vous. Cependant il se
 » plaint que vous faites quelque difficulté
 » de recevoir de sa main un mari qu'il
 » a cru digne de vous par sa qualité ,
 » par son mérite & par ses biens ; vous
 » êtes d'un sexe qui ne vous permet pas

» d'examiner le choix de vos parens , fans
 » blesser votre pudeur. Mon oncle desire ce
 » mariage avec empressement , il en a déjà
 » donné sa parole , & vous ne sauriez plus
 » le dédire , sans lui faire un affront sen-
 » sible ; ainsi , je vous en conjure , ma
 » chere cousine , ne lui donnez pas ce cha-
 » grin , & laissez-vous conduire à un pere
 » qui ne cherche que votre satisfaction. »

Jamais il n'y eut de surprise pareille à celle d'Agathe , lorsqu'elle entendit tenir ce langage à son cousin ; il lui passa dans ce moment mille choses par la tête ; & s'imaginant qu'il aimoit peut-être ailleurs , puisqu'il lui conseilloit de se donner à un autre , cette pensée la toucha si vivement , qu'elle l'interrompit , & l'assura d'un ton tranquille qu'elle affectoit avec beaucoup de peine pour se venger de lui , que puisqu'il lui conseilloit , elle obéiroit à son pere , avouant qu'elle avoit eu tort de s'en défendre ; son dépit & sa colere , qui commençoient à la trahir , l'empêcherent d'en dire davantage. Elle se retira dans sa chambre , où elle s'abandonna sans contrainte à tous les mouvemens de son désespoir. Son

pere sortit du lieu où il étoit caché , & embrassa Faustin avec des témoignages d'une grande reconnoissance ; il porta cette agréable nouvelle au conseiller , & le présenta dès le lendemain à sa fille , qui le reçut assez froidement , & ne le regarda presque point ; mais le conseiller , attribuant la retenue de sa maîtresse à sa pudeur , n'en fut point surpris ; sa modestie augmenta son amour , & sa grande beauté l'impaticence de le satisfaire. Il obtint par son crédit une dispense des bans , & le jour des noces fut fixé pour le dimanche suivant.

Pendant que leurs parens & leurs amis se préparoient à de grandes réjouissances , le malheureux Faustin étoit si accablé de voir que toutes choses se dispoient au bonheur de son rival , qu'il ne savoit plus quel parti prendre pour l'empêcher ; il voulut inutilement se justifier auprès de sa cousine , en lui apprenant que son pere l'avoit forcé à lui tenir le discours qu'elle avoit entendu ; mais Agathe , qui ne pouvoit pas comprendre qu'il eût aucune bonne raison à lui dire après lui avoir con-

feillé si positivement de se donner à un autre , refusa de l'écouter , & évita sa rencontre , étant résolue de se venger de son ingratitude, quoi qu'il lui en coutât le repos de toute sa vie : comme ils mangeoient ensemble , elle ne laissoit pas de jeter quelquefois les yeux sur lui , mais elle les détournoit aussi-tôt , parce qu'elle rencontroit toujours ceux de son amant , ce qui lui fit juger qu'il se repentoit peut-être de ce qu'il lui avoit dit : elle cachoit néanmoins ses inquiétudes avec beaucoup de soin , & Faustin étoit au désespoir de la trouver si tranquille ; ils souffroient tous deux beaucoup : cependant elle devoit être mariée le lendemain. Faustin , voyant que c'étoit un mal sans remede , entra dans la chambre de sa cousine , & lui apprit la tromperie que son oncle l'avoit contraint de lui faire , lorsqu'il lui avoit donné des conseils si contraires à son amour , & aux véritables sentimens de son cœur ; elle n'eut pas de peine à le croire , elle en fut vivement touchée , & elle se justifia à son tour ; ils s'attendrirent tous deux ; mais ils étoient si étourdis , lorsqu'il leur revenoit

dans l'esprit qu'ils seroient séparés le lendemain , & qu'il ne leur seroit plus permis à l'avenir de s'aimer sans crime , qu'ils n'avoient pas la force de se rien dire ; ces tristes réflexions les affigeoient au-delà de tout ce qu'on pourroit imaginer. Agathe ayant été avertie que plusieurs dames de la ville l'attendoient dans la chambre de sa mere , pour lui faire compliment sur son mariage , ils se séparèrent sans rien résoudre. Le jour si redoutable aux deux amans , & si souhaité du conseiller , étant venu , Faustin , n'ayant pas le courage de voir , sans mourir , le pompeux appareil des noces , qui étoit pour lui mille fois plus lugubre que celui d'un enterrement , sortit de la maison de sa cousine , & se retira chez un de ses amis , qui étoit le seul à qui il avoit confié le secret de son amour. Marcel (c'est le nom de l'ami) voulut inutilement le consoler. Faustin lui déclara qu'il étoit résolu de s'en aller à la Rochelle , dans le dessein de s'y embarquer , & de chercher quelque pays fort éloigné , où il n'eût jamais la douleur d'apprendre des nouvelles du sien. Marcel lui dit de

bonnes raisons pour le détourner de cette dernière résolution ; il approuva néanmoins son voyage de la Rochelle , espérant que le tems & l'absence guériroient sa passion. Ce fidele ami lui ayant donné toutes les choses dont il avoit besoin , il partit après l'avoir prié de rendre ce même jour une lettre de sa part à sa cousine. Marcel s'en acquitta fort fidèlement , & la rendit à Agathe dans le tems qu'elle étoit en peine de Faustin , pour chercher ensemble quelque expédient , afin de différer au moins d'un seul jour ce cruel mariage. Elle se retira en particulier pour lire son billet , où elle trouva ces paroles.

LETTRE DE FAUSTIN ,

A A G A T H E.

« **M**ON désespoir ne m'a laissé du jugement que pour me faire connoître que
 » ma présence pourroit vous embarrasser ,
 » & quoiqu'en vous perdant je n'aye rien
 » à ménager , la passion que j'ai pour
 » vous est si respectueuse , que j'aime
 » mieux mourir loin de vous , que de

» vous fatiguer de mes malheurs ; car
 » enfin , puisque je vous perds , je n'aurai
 » aucune peine à mourir , & il me seroit
 » impossible de vivre sans vous aimer ;
 » ainsi il seroit inutile de vous opposer
 » à ma perte , puisque je prévois que
 » je ne pourrois jamais me résoudre à
 » vous voir entre les bras d'un autre ,
 » sans m'emporter à quelque chose de
 » funeste , & je veux éviter tout ce qui
 » pourroit vous donner du chagrin. Quoi !
 » il ne me seroit plus permis de vous
 » parler de mon amour sans blesser votre
 » vertu ? Cette seule pensée me désespere.
 » Mais je me tourmente inutilement , lors-
 » que je me fais une image affreuse des
 » maux que je ne ressentirai jamais ; car
 » je sens bien que je ne survivrai pas
 » long-tems à votre mariage. »

Agathe ne put achever de lire cette lettre
 sans verser un torrent de larmes : elle se
 représenta le désespoir où elle seroit , lors-
 qu'elle ne verroit plus son cher cousin ;
 & prévoyant bien qu'elle ne pourroit ja-
 mais aimer son mari , après avoir donné

Son cœur à son cousin , qu'elle trouvoit si digne de ses affections , elle fut combattue de mille pensées différentes : tantôt elle vouloit tout quitter pour suivre Faustin ; un moment après , sa pudeur & la crainte de s'attirer la colere de son pere , lui faisoient désapprouver ce qu'elle venoit de résoudre ; mais lorsqu'elle considéroit qu'elle alloit épouser un autre homme que son amant , & renoncer à même tems à l'espérance de le posséder jamais , son amour prenoit le dessus de tous ses mouvemens , & toutes les autres raisons lui paroissoient foibles , & de peu de conséquence ; & quoiqu'elle se fit une idée effroyable des persécutions qu'elle devoit attendre de son pere , appuyé du crédit du conseiller , elle trouvoit bien plus de consolation à penser qu'elle mourroit avec son cousin , s'il étoit nécessaire , qu'à se résoudre à vivre sans lui. Après cette dernière réflexion , elle n'écouta plus ni crainte , ni devoir , ni bienfiance , ni rien de tout ce qui s'opposoit à son dessein , & s'abandonnant à son amour , elle se dépouilla des habits magnifiques dont

elle étoit vêtue ce jour-là , & ayant pris toutes les pierreries que son pere lui avoit données pour se parer elle sortit enveloppée d'une cape , par une porte de derriere , & s'en alla chez Marcel , espérant d'y trouver encore son cousin. Marcel lui apprit qu'il étoit parti , & Agathe lui déclara qu'elle vouloit absolument le suivre. Mais Marcel lui ayant fait connoître qu'elle seroit infailliblement arrêtée en chemin par ses parens , elle consentit qu'il la menât chez une de ses tantes , où il l'assura qu'elle pourroit demeurer en sûreté , & que personne n'auroit connoissance de sa retraite ; il lui promit même de faire revenir secrètement son cousin , & d'écrire incessamment à Rome , afin d'obtenir une dispense pour le mariage.

Cependant tout étoit en confusion chez le pere d'Agathe ; la compagnie étoit nombreuse , & chacun se tourmentoit à trouver la mariée (ou du moins celle qui devoit l'être) : son pere en étoit dans une colere qu'il seroit difficile d'exprimer , & son prétendu mari faisoit une fort désagréable figure au milieu de tant de per-

Femmes qu'il avoit priées à ses noces. Toute la nuit se passa à prendre des soins inutiles pour découvrir ce qu'elle étoit devenue ; mais lorsqu'on s'apperçut le lendemain que son cousin ne paroissoit pas , personne ne douta qu'ils ne fussent ensemble. Le pere d'Agathe ne respiroit que vengeance ; tous les supplices les plus cruels lui sembloient trop doux pour punir l'ingratitude & l'insolence de son neveu. Le conseiller étoit si offensé de cette injure , qu'il se joignit au marchand , pour tirer raison de cet enlèvement , qu'il appelloit déjà rapt , & écrivit en plusieurs endroits contre ce prétendu ravisseur. Faustin, qui continuoit son voyage , accablé de douleur , fut arrêté à Nantes , & se trouva chargé de fers , avant qu'on lui eût appris son crime. On lui demanda des nouvelles de sa cousine , & le nom du conseiller ayant été mêlé dans les demandes qu'on lui faisoit , il ne répondit que par des soupirs ; il lui échappa même des larmes ; ce qui fit juger qu'il se repentoit de son crime. On voulut savoir de lui ce qu'étoit devenue Agathe ; mais il fut impossible de lui ar-

racher une parole , parce qu'il étoit prévenu qu'on lui faisoit cette insulte par l'ordre du conseiller , pour le punir de ce qu'il aimoit sa cousine. Agathe étant informée , par Marcel , des persécutions qu'on faisoit à son cousin , pour l'amour d'elle , en fut sensiblement affligée. Cet ami fidele lui conseilla d'entrer dans un couvent , & de faire déclarer à son pere qu'elle vouloit être religieuse , & que son cousin n'avoit aucune part à la résolution qu'elle en avoit prise. Agathe , ayant suivi l'avis de Marcel , surprit tout le monde ; son pere & le conseiller y furent trompés les premiers , & n'oublierent rien pour la faire changer de résolution. Faustin fut mis en liberté par les soins de son ami , qui lui fit savoir ce qui se passoit à Saint-Malo , sans néanmoins lui apprendre qu'il eût quelque part à la feinte résolution de sa cousine , de peur que les lettres ne fussent surprises. Ces nouvelles l'étonnerent , & il eut quelque consolation de penser qu'Agathe lui avoit toujours été fidelle , quoiqu'étant religieuse , elle ne fût pas moins perdue pour lui ; mais faisant réflexion qu'il étoit

la cause qu'elle renonçoit au monde , & prévoyant bien qu'elle feroit malheureuse toute sa vie , puisque son défefpoir l'obligeoit à prendre ce parti , sa reconnoiffance lui reprocha les malheurs où sa cousine feroit expofée pour l'amour de lui , & il aimâ encore mieux la voir entre les bras de fon rival , que dans un couvent par défefpoir. Toutes ces réflexions le firent réfoudre à retourner à Saint-Malo , pour contribuer de tout fon pouvoir à la retirer de ce couvent ; il étoit prêt à partir lorsque Marcel arriva à Nantes , qui lui apprit les nouvelles obligations qu'il avoit à fa maîtrefle ; & après lui avoir montré la difpenfe qu'il venoit de recevoir de Rome , il lui dit qu'il avoit accompagné Agathe dans un château à deux lieues de - là , où elle l'attendoit avec impatience pour l'époufer. Fauffin fentit dans cette occafion tous les mouvemens de joie que tant de bonnes nouvelles à la fois peuvent caufier à un homme fort amoureux : il embraffa fon fidele ami avec des témoignages d'une reconnoiffance parfaite. Son impatience & le plaisir qu'il fe faisoit par

avancé de penser qu'il alloit revoir sa chere maîtresse , & s'unir avec elle par les liens éternels , ne lui permirent pas de faire de longs raisonnemens avec son ami : ils partirent sur l'heure , & arriverent peu de tems après dans le château où Agathe les attendoit. Jamais entrevue n'a été si tendre que celle de nos deux amans. Un bon prêtre que Marcel avoit gagné , les épousa le même jour sans aucune cérémonie. Il y a apparence qu'ils profiterent des libertés du mariage ; mais ces douceurs furent bientôt mêlées de mille chagrins. Le pere d'Agathe ayant été informé de leur mariage , les poursuivit avec des rigueurs qu'on auroit peine à croire. Le conseiller l'appuya de son crédit , & le pauvre Faustin fut mis en prison une seconde fois : l'affaire fut poursuivie avec beaucoup d'animosité ; le conseiller employa tous ses amis , & le marchand n'y épargna aucune dépense. Agathe cependant sollicitoit ses juges avec beaucoup d'assiduité. Elle vendit ses pierreries pour fournir aux frais du procès ; tous ses soins n'empêcherent pas qu'après une longue poursuite , elle ne

fut avertie que l'affaire tournoit fort mal pour son mari. Les juges , touchés de ses larmes , différoient toujours à prononcer un arrêt sévere qui étoit pourtant fondé sur les loix du royaume. Agathe voyant que la justice lui étoit contraire , se flatta que la nature lui seroit peut-être plus favorable ; & quelque risque qu'il y eût pour elle à se présenter devant son pere , elle se détermina dans cette extrémité à l'aller chercher dans l'hôtellerie où il étoit , & à se jeter à ses pieds pour lui demander la grace de son mari ; elle arriva à la porte de sa chambre , mais elle n'eut pas le courage d'y entrer. Ayant apperçu dans ce tems-là un homme d'une mine vénérable , qui étoit dans une chambre voisine de celle de son pere , elle s'approcha de lui ; & après lui avoir appris ses malheurs en peu de paroles , elle le conjura d'aller dans la chambre de son pere , incontinent après qu'elle y seroit entrée , afin de lui aider à obtenir ce qu'elle demandoit , ou du moins pour détourner les funestes effets de sa colere : cet inconnu la consola autant qu'il put , & lui promit de se tenir

à la porte de la chambre , & d'y entrer lorsqu'il seroit tems. Agathe , se confiant à ce secours , se jetta aux pieds de son pere , qui la repoussa d'abord assez rudement ; alors l'inconnu entra , & reconnoissant son propre frere dans la personne de ce pere impitoyable , il ne lui donna pas le tems de suivre les mouvemens de sa fureur ; car il se fit connoître à lui pour le pere de Faustin , ce qui le troubla tellement , qu'il demeura immobile & interdit. Son frere lui apprit en peu de paroles , que la fortune lui avoit été plus favorable aux Indes que dans son pays , ce qui ne fit qu'augmenter la confusion du pere d'Agathe. Enfin il demanda pardon à son frere , il embrassa sa fille , & jamais on n'a passé en si peu de tems , d'un si grand emportement à une joie extrême. Agathe accourut à la prison pour porter ces agréables nouvelles à son mari , dans le tems que les deux freres alloient demander sa liberté , qu'il reçut avec d'autant plus de joie , qu'on lui avoit déjà fait craindre un honteux supplice.

C H A P I T R E X X.

Où il est parlé de Verville & de Saldagne.

RA G O T I N ayant achevé de lire sa nouvelle, se retira, & le Destin se préparoit à le suivre, lorsqu'une servante l'avertit qu'on le demandoit à la porte; il sortit aussi-tôt, & trouva un homme qu'il reconnut pour le même valet de Verville, qui lui avoit aidé à tromper les valets de Saldagne, lorsqu'ils conduisoient l'Etoile à une terre de leur maître: il lui dit que Verville l'envoyoit pour l'avertir qu'un gentilhomme du Perche, nommé la Gardiere, avoit demandé la protection & le secours de Saldagne pour enlever l'Etoile, qu'il vouloit épouser, & que Saldagne lui avoit promis de le servir; il lui apprit encore qu'ils devoient l'enlever ce même soir, lorsqu'elle reviendroit de jouer la comédie; que Verville ne laisseroit pas d'y apporter tous les obstacles qu'il pour-

roit pour les en détourner ; mais qu'il avoit jugé à propos de l'en faire avertir , afin que de son côté il prît quelque mesure pour empêcher leur mauvais dessein. Le valet s'en retourna après lui avoir appris plusieurs autres circonstances , & le Destin rêvant à ce qu'il venoit d'entendre , entra une seconde fois dans la chambre de l'Etoile , qui s'apperçut aisément de son inquiétude , & le pria avec instance de lui en apprendre le sujet. Le comédien étoit trop en colere pour pouvoir se déguiser ; il lui fit part , en présence d'Inezilla , de l'avis qu'on venoit de lui donner , & de la résolution où il étoit de prévenir Saldagne , de l'aller chercher jusques dans sa maison , & même de périr ou de la délivrer de ce cruel persécuteur. L'Etoile , effrayée de ce discours , le conjura de trouver quelqu'autre expédient moins dangereux , & de ne l'abandonner pas dans un tems où elle avoit tant de besoin de lui. Le comédien , animé contre Saldagne , & attendri par les larmes de sa maîtresse , étoit fort embarrassé , prévoyant bien qu'il lui seroit difficile de la défendre contre un



si puissant ennemi, lorsqu'Inezilla qui avoit une présence d'esprit admirable, s'avisa de leur dire que s'ils vouloient suivre ses conseils, ils tromperoient ces ravisseurs avec adresse : il faut, dit-elle en s'adressant à l'Etoile, que ma servante More, qui est à peu près de votre taille, s'habille de vos habits ordinaires : la Guiardiere, qui vous les a vus porter souvent, la voyant masquée, y sera trompé ; Angélique qui la suivra au retour de la comédie, lui fera juger que c'est vous qu'elle accompagne, & je vous réponds que ma servante ne me refusera pas de faire le personnage que je voudrai, & même de se laisser enlever sans dire mot. L'Etoile approuva fort la proposition d'Inezilla. Le Destin n'en fut pas tout-à-fait si content ; il leur promit néanmoins de ne s'y opposer pas. Inezilla sortit pour y disposer la servante, qui s'engagea à tout ce qu'on voulut ; elle étoit assez laide pour s'exposer à toutes sortes de risques, sans rien hasarder. Après la comédie, l'Etoile ne quitta point ses habits de théâtre, & fit habiller la More de ceux qu'elle portoit d'ordinaire : An-

gélique accompagna fans masque la servante masquée.

Le lecteur s'attend ici de voir arriver Saldagne & la Guiardiere qui enleveront la dame de Guinée : rien moins que cela ; ils ne parurent ni l'un ni l'autre ; mais Ragotin , qui ne perdoit point d'occasion de rendre service aux dames , ayant rencontré la fausse l'Etoile , & la véritable Angélique , leur donna la main malgré qu'elles en eussent ; & s'appercevant qu'elles avoient quelque chagrin , il voulut inutilement en pénétrer la cause : Angélique lui en donna quelque mauvaise raison pour s'en défaire ; mais Ragotin voyant que l'Etoile ne se démasquoit point , ni ne disoit rien , quoiqu'ils fussent arrivés dans sa chambre où Inezilla les attendoit , ce silence augmenta la curiosité du petit homme. Le Destin , qui entra dans ce moment , parla en particulier à Inezilla , & lui apprit que Verville venoit de lui mander qu'il avoit enfin détourné Saldagne d'exécuter le beau projet qu'il avoit fait avec la Guiardiere : Inezilla ne put s'empêcher de le dire à Angélique , fans que Ragotin l'entendît.

Le petit homme voyant que tout le monde se parloit à l'oreille, enrageoit de n'être point du secret. Inezilla qui s'en apperçut, feignit de lui en faire confidence, & l'assura qu'il étoit arrivé le plus grand malheur du monde à la pauvre l'Etoile. Ragotin qui se faisoit honneur de s'intéresser beaucoup aux affaires de la comédienne, conjura l'Espagnole de l'en informer. Alors elle lui apprit d'un ton fort composé, & avec un visage fort triste, que cette pauvre fille avoit demandé à Ferdinando d'une eau admirable qu'il avoit pour empêcher le hâle, & que son coquin de valet, au lieu de lui donner la bouteille que lui Ferdinando avoit préparée, lui avoit apporté d'une eau diabolique qui rendoit le visage noir comme du jais. Le petit homme en témoigna beaucoup de chagrin, & s'étant approché de l'Etoile pour la consoler, il la supplia de lui laisser voir son visage. La More ne répondit jamais une parole : mais Inezilla fit semblant de la prier de lui donner cette satisfaction, & lui ayant presque arraché son masque avec une violence affectée,

382 LE ROMAN COMIQUE.

elle lui laissa voir la moitié de son visage; dont le crédule Ragotin demeura si surpris, qu'on m'a assuré que cela seul l'avoit entièrement guéri de sa passion.

Fin du troisieme & dernier Volume.

T A B L E
D E S C H A P I T R E S
D E L A T R O I S I E M E P A R T I E .

- CHAP. I. *Qui fait l'ouverture de cette troisieme Partie.* Page 1
- CHAP. II. *Où vous verrez le dessein de Ragotin.* 8
- CHAP. III. *Dessein de Léandre. Harangue & réception de Ragotin à la Troupe comique.* 14
- CHAP. IV. *Départ de Léandre & de la Troupe Comique, pour aller à Alençon; disgrâce de Ragotin.* 25
- CHAP. V. *Ce qui arriva aux Comédiens, entre Vivain & Alençon. Autre disgrâce de Ragotin.* 38
- CHAP. VI. *Mort de Saldagne.* 51
- CHAP. VII. *Suite de l'Histoire de la Caverne.* 63
- CHAP. VIII. *Fin de l'Histoire de la Caverne.* 71
- CHAP. IX. *La Rancune désabuse Ragotin sur le sujet de l'Etoile, &*

- l'arrivée d'un carrosse plein de noblesse, & autres aventures de Ragotin.* 77
- CHAP. X. *Histoire du Prieur de Saint-Louis, & l'arrivée de monsieur de Verville.* 91
- CHAP. XI. *Résolution des mariages du Destin avec l'Etoile, & de Léandre avec Angélique.* 113
- CHAP. XII. *Ce qui arriva au voyage de la Fresnaye. Autre disgrâce de Ragotin.* 117
- CHAP. XIII. *Suite & fin de l'Histoire du Prieur de Saint-Louis.* 123
- CHAP. XIV. *Retour de Verville accompagné de M. de la Garouffiere. Mariages des Comédiens & Comédiennes, & autres aventures de Ragotin.* 169
- CHAP. XV. *Histoire des deux Jalouses.* 189
- CHAP. XVI. *Histoire de la capricieuse Amante.* 192
- CHAP. XVII. *Désespoir de Ragotin, & fin du Roman Comique.* 207

TABLE DES CHAPITRES

De la Suite du Roman Comique.

- CHAP. I. *Q*U'ON n'aura point de plaisir à lire, si on n'a lu les Volumes précédens. 221
- CHAP. II. *L'*Opérateur persuade à Ragotin qu'il a des secrets merveilleux. 226
- CHAP. III. *Ragotin* fait présent d'un mulet à l'Opérateur. 231
- CHAP. IV. *Le* Singe en cornette. 237
- CHAP. V. *Comment* le Poëte fut délivré de la fureur du singe. 244
- CHAP. VI. *La* Paysanne de Frescati. Nouvelle. 249
- CHAP. VII. *Qui* traite d'une nouvelle matiere. 275
- CHAP. VIII. *Comment* la Guiardiere tomba dans un Egout. 280
- CHAP. IX. *Ragotin* invisible. 284
- CHAP. X. *Le* malheureux succès de la chemise enchantée. 287

386 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XI. *L'arrivée du Doyen de Montfort dans l'hôtellerie, & autres choses dignes d'être lues par ceux qui n'auront rien de mieux à faire.*

292

CHAP. XII. *Frayeur du Doyen, qui voit enlever son valet en l'air.*

295

CHAP. XIII. *Histoire d'Inezilla.*

301

CHAP. XIV. *Comment l'Histoire d'Inezilla fut interrompue.*

317

CHAP. XV. *Qui pourra bien ennuyer quelqu'un.*

323

CHAP. XVI. *Suite de l'Histoire d'Inezilla.*

326

CHAP. XVII. *Qui traite de la passion de la Guiardière pour l'Etoile.*

343

CHAP. XVIII. *Retour de Ragotin au Mans.*

347

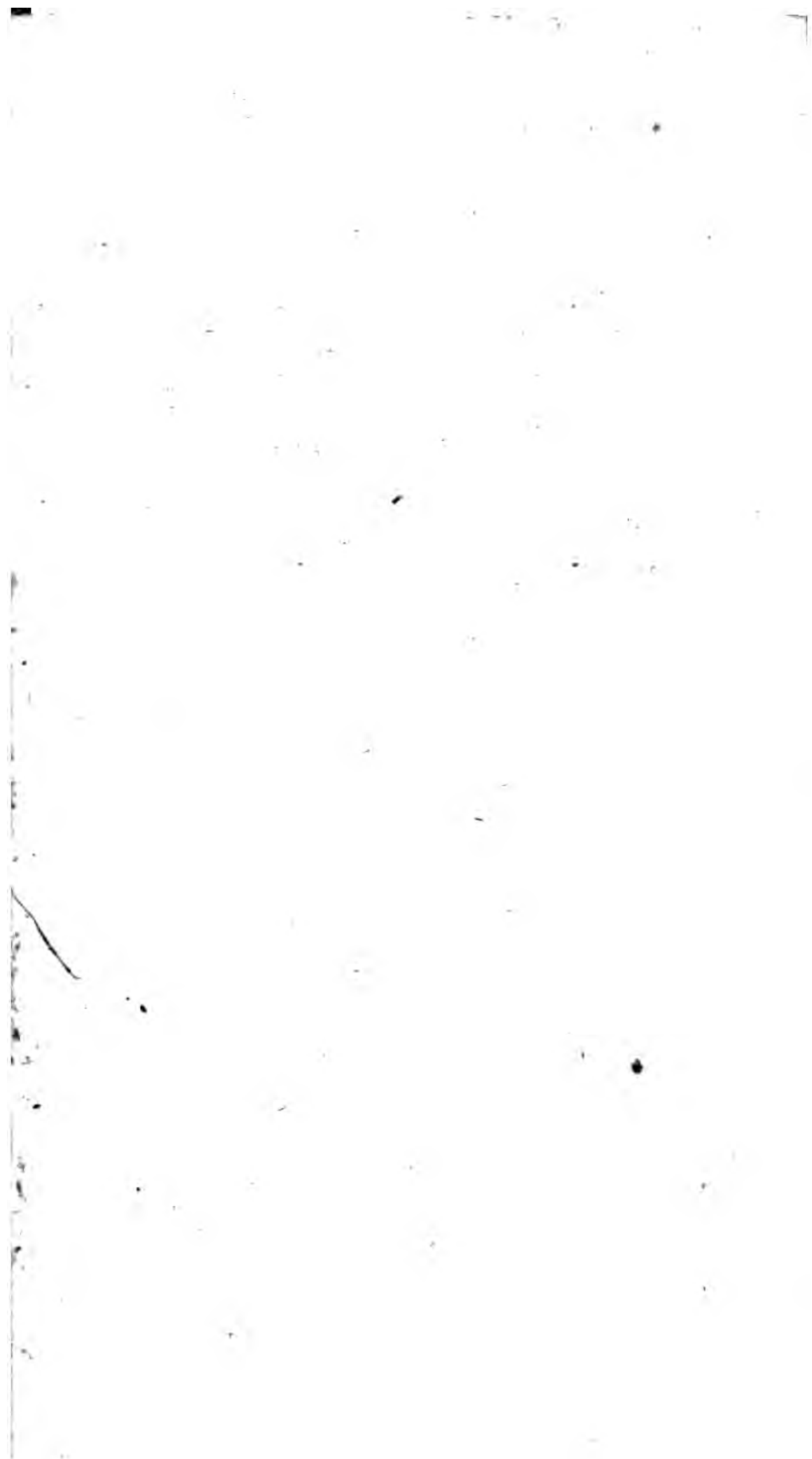
CHAP. XIX. *La fidelle Bretonne, Nouvelle.*

352

CHAP. XX. *Où il est parlé de Verville & de Saldagne.*

377

Fin de la Table des Chapitres du troisieme & dernier Volume.



920875

